MANUEL

DES

DEMOISELLES,

OU

ARTS ET MÉTIERS

QUI LEUR CONVIENNENT, ET DONT ELLES PEUVENT S'OCCUPER AVEC AGRÉMENT;

PAR Mme CELNART.

Ouvrage orné de Planches.

PARIS,

RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE,

AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

Si Vende
da G. e P. MAZZOLENI
Stampatori e Lib
in Bergamo Borgo S.
Contr. S. Alessandro N.

The
Mary Ann Beinecke
Decorative Art
Collection

STERLING
AND FRANCINE
CLARK
ART INSTITUTE
LIBRARY

Elisabeth Woodburn
Books on Garden, Farm &
Home - Booknoll Farm
Hopewell, New Jersey

MANUEL

DES

DEMOISELLES.

Manuel d'Arpentage, ou Instruction sur cet art et celui de lever les plans, par M. Lacroix, membre de l'Institut. 1 vol. orné de planches. 2 fr. 50 c.

Manuel d'Arithmétique démontrée, par M. Collin. 5e édit. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel d'Astronomie, par M. Bailly. 2 fr. 50 c.

Manuel Biographique, ou Dictionnaire historique abrégé des grands Hommes, par M. Jacquelin. 2 gr. vol. 6 fr.

Manuel du Boulanger et du Meunier, par M. Dessables. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel du Brasseur, ou l'Art de faire toutes sortes de bières, par M. Riffault. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel des Habitans de la campagne. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel du Chasseur et des Garde-Chasses, suivi d'un Traité sur la Pêche; par M. de Mersan. 1 vol. 3 fr.

Manuel de Chimie, par M. Riffault. 1 vol. 3 fr.

Manuel de Chimie amusante, par le même. 1 vol. 3 fr.

Manuel du Cuisinier et de la Cuisinière, par M. Cardelli. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel des Demoiselles, par madame *Elisab. Celnart*. 1 vol. orné de planches. 3 fr.

Manuel du Distillateur-Liquoriste, par M. *Lebeaud*. 1 vol. 3 fr.

Manuel du Fabricant de Draps, par M. *Bonnet*, ancien fabricant à Lodève. 1 vol. 3 fr.

Manuel des Garde-Malades, par M. Morin. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Le nouveau Géographe manuel, par M. Devilliers. 1 vol. orné de 7 cartes. 3 fr. 50 c.

Manuel complet du Jardinier, dédié à M. Thouin; par M. Bailly. 2 vol. 5 fr.

Annuaire du Jardinier et de l'Agronome, pour 1826, par un *Jardinier-agronome*. 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.

Cet Annuaire paraîtra au 1er janvier de chaque année, et tiendra au courant de toutes les Découvertes, le Manuel du Jardinier.

Manuel du Limonadier, du Confiseur et du Distillateur, par M. Cardelli. 1 v. 2 fr. 50 c.

Manuel de la Maîtresse de maison, et de la Parfaite Ménagère, par mad. Gacon-Dufour. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel des Marchands de Bois et de Charbons, suivi de nouveaux Tarifs du Cubage des bois, etc.; par M. Marié de l'Isle. 1 vol. 3 fr.

Manuel de Médecine et de Chirurgie domestiques. 1 v. 2 f. 50

Manuel de Minéralogie, par M. Blondeau. 1 vol. 3 fr.

Manuel du Naturaliste préparateur, par M. Boitard. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel du Parfumeur, par mad. Gacon-Dufour. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel du Pâtissier et de la Pâtissière. 2 fr. 50 c.

Manuel du Peintre en bâtimens, du Doreur et du Vernisseur, par M. Riffault. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel de Perspective, du Dessinateur et du Peintre, par M. Vergnaud. 3 fr.

Manuel de Physique, par M. Bailly. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel du Praticien, ou Traité de la science du Droit, par M. D...., avocat. 3 fr. 50 c.

Manuel du Tanneur, du Corroyeur, de l'Hongroyeur, par M. Chicoineau. 3 fr.

Manuel du Teinturier, suivi de l'Art du Dégraisseur, par M. Riffault. 1 vol. 3 fr.

Manuel du Vigneron français, par M. Thiébaut de Berneaud. 1 vol. 3 fr.

MANUEL

DES

DEMOISELLES,

OU

ARTS ET MÉTIERS

QUI LEUR CONVIENNENT, ET DONT ELLES PEUVENT S'OCCUPER AVEC AGRÉMENT,

Tels que la Couture, la Broderie, le Tricot, la Dentelle, la Tapisserie, les Bourses, les Ouvrages en Filets, en Chenille, en Ganse, en Perles, en Cheveux, etc., etc.;

PAR Mme CELNART.

Ouvrage orné de Planches.

PARIS,

RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE,

AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

1826.

NK9100
B38
RARE BOOK

AVANT-PROPOS.

Ce Manuel, dont le titre seul annonce l'utilité générale, enseigne tous ces petits ouvrages de main avec lesquels toutes les femmes doivent être familiarisées, quelles que soient d'ailleurs leur instruction et leur position dans le monde. Comme sans suivre exactement les caprices de la mode, il est entièrement au niveau des usages actuels, il leur offrira à la fois un moyen d'économie, et un sujet d'amusement. Il peut même créer des ressources à celles que frapperaient de subits revers.

Pour atteindre ce triple but, j'ai réuni tous les genres de travaux des femmes, en les classant selon leur degré d'importance et d'utilité. Ainsi en commençant par l'art de faire et de tailler les robes, j'arrive d'échelon en échelon, à la façon des petits paniers faits avec du papier roulé. Cet ordre était commandé en quelque sorte ; il faut savoir faire sa robe avant de la broder, et la broder avant de la garnir de dentelles. Au reste, cette classification est la seule

chose qui distingue les ouvrages utiles des ouvrages de pur agrément. J'ai donné à tous les mêmes soins, les mêmes détails, parce qu'il était urgent qu'on les comprît tous. Si l'espace qu'ils occupent est plus resserré, c'est que leur nature exigeait peu d'étendue. Je ne l'ai point cherché; qu'un objet soit futile ou non, dès qu'on a entrepris de le décrire, il faut que ce soit avec clarté. Afin de parvenir à remplir cette indispensable condition, j'ai exécuté, ou fait exécuter sous mes yeux, tous les procédés que j'ai mentionnés.

Si je n'ai pas fait suivre l'art de la couturière par celui de la lingère, c'est que les mêmes coutures servent pour toutes deux; que les chemises de femmes se taillent par un procédé semblable à celui des robes; que les fichus et les bonnets sont sujets à toutes les variations de la mode, et que je ne pouvais faire un traité seulement sur les chemises d'homme et les camisoles de nuit. J'indiquerai au surplus, dans une note assez étendue, la manière de confectionner ces deux vêtemens.

Outre la table des matières, j'ai joint au volume une table alphabétique des termes usités chez les ouvrières en robes, broderies, etc.,

bien que j'en aie donné l'explication la première fois que je m'en suis servie. Comme ces termes peu français sont souvent répétés dans le cours du livre, et loin par conséquent de leur définition, il est essentiel de pouvoir les retrouver au besoin.

Cet ouvrage est, en quelque sorte, un acte d'abnégation littéraire. Le sujet commandait impérieusement de sacrifier à la clarté, aux dispositions méthodiques, à la précision des détails, toute espèce d'élégance et de variété dans le style; la condition est rigoureusement remplie. J'ai employé, répété sans correctif et sans fin, des locutions rudes et communes, parce qu'elles me semblaient plus propres à *faire comprendre*, que des tours plus relevés ou plus délicats. Tout entière à remplir ce but, j'ai lu mon ouvrage, non à des littérateurs, mais à des ouvrières, à des femmes sachant un peu les petits ouvrages manuels; je l'ai lu aussi à de jeunes personnes qui les ignorent, et les unes et les autres ont compris également.

Cependant, malgré tant de soins et de précautions, il est certains travaux (tels que la dentelle, les points à jour) qu'il faudra voir

faire pour pouvoir les exécuter ; mais il le faudra une fois ou deux, tandis que sans le secours du *Manuel* il le faudrait pendant des mois entiers, et peut-être des années, si les élèves étaient inappliquées ou maladroites. Le Manuel répétera ces leçons, en facilitera l'explication, et les remplacera bientôt. Il remédiera même autant que possible à la maladresse et à l'inapplication, puisqu'il demeurera toujours sous les yeux, qu'on pourra le consulter sans cesse, et qu'en suivant de point en point ses indications, on ne peut manquer de réussir. Il servira aussi beaucoup aux personnes déjà familiarisées avec les petits ouvrages qu'il décrit. Ces ouvrages exigent une pratique constante. Abandonnés pendant quelque temps, ils s'oublient tout-à-fait : Le *Manuel des jeunes demoiselles* les leur rappellera aisément. Ainsi, comme dans mes œuvres d'imagination, j'aurai encore le bonheur d'être utile.

MANUEL

DES JEUNES

DEMOISELLES.

CHAPITRE PREMIER.

L'ART DE LA COUTURIÈRE OU DE LA TAILLEUSE DE ROBES.

L'art de la couturière se compose de la manière de tailler les robes, de les coudre, et de les garnir : nous allons d'abord enseigner comment se fait la couture.

Plusieurs genres de points se présentent. Le *point devant*, le *point de surjet*, le *point-côté* ou *d'ourlet*, le *point-arrière*, le *point de boutonnière*, et le *point de chaînette* dont on se sert fort peu.

Le *point devant* est fort simple. Quand l'aiguille est enfilée, et que l'aiguillée (morceau de fil que peut tirer l'aiguille) est terminée par un nœud, passez l'aiguille dans l'étoffe en prenant plus ou moins de fils selon la grosseur ; ressortez l'aiguille, et repiquez-la à une distance égale au nombre de fils que vous avez pris précédemment ; ainsi de suite. (Voyez la

planche I, *fig.* 1.) Ce genre de points très allongés fait les *bagûrès*, les *bâtis*, c'est-à-dire, sert à passer les fils dans les pièces d'étoffes qu'on assujettit provisoirement ensemble. On arrache ces fils ainsi passés, quand la couture est faite. Le point-devant se combine dans la couture avec d'autres points. Pour le faire plus commodément, on attache avec une épingle l'étoffe sur le genou.

Le *point de surjet* n'est pas moins facile : prenez deux morceaux d'étoffe, à chacun desquels vous rentrez quelques lignes, en faisant un pli tout le long, afin d'empêcher l'étoffe de s'effiler, ce que nous appellerons *pli-rentré*. Placez ensuite ces deux morceaux l'un sur l'autre, pli contre pli, en les *baguant* ensemble si vous n'êtes point du tout habituée à coudre : prenez-les entre le pouce et l'index de la main gauche ; piquez ensuite les morceaux avec une aiguille enfilée, en l'enfonçant bien droite dans le côté de l'étoffe que presse l'index. Il ne faut pas, pour ce point-là, comme pour tous les autres, faire un nœud au bout de l'aiguillée afin de l'arrêter en commençant, cela produirait des grosseurs désagréables dans le surjet, qui doit, lorsqu'il est bien exécuté, représenter une sorte de cordonnet. Avant de tirer toute l'aiguillée en ressortant l'aiguille des morceaux, laissez un petit bout de fil, et repliez-le en travers, entre les deux étoffes, il se trouvera caché et fixé par la suite des points : cette manière sert aussi à reprendre le fil, quand il vient

à se casser, ou quand l'aiguillée est finie. Pour continuer le surjet, quand l'aiguille a traversé les deux étoffes, sortez-la bien droite, et repiquez-la très près, de la même manière, toujours du côté de l'index. Continuez ainsi près à près, toujours en piquant l'aiguille le plus près possible du bord des deux morceaux d'étoffe, et en sorte que l'un ne dépasse pas l'autre : le surjet doit faire une ligne de points pressés, et non interrompue; prenez bien garde que vos points soient égaux quant à la distance et quant à l'étendue : il faut qu'en regardant le surjet renversé les points paraissent piqués le long du même fil de l'étoffe (*fig.* 2) : attachez verticalement l'étoffe à la ceinture, lorsque vous faites un surjet.

Lorsque l'on a à surjeter deux bandes d'étoffe avec leurs lisières, on ne fait point de *pli-rentré*, et l'on *mord* moins encore le surjet que quand on a plié l'étoffe : on appelle *mordre* l'action de prendre plus ou moins dans l'étoffe en surjetant. Quand l'étoffe est dépourvue de lisière, et qu'il faut rentrer, comme nous l'avons déjà dit, on fait ordinairement une couture *rabattue* à l'envers du surjet, et alors on a soin de replier un peu plus d'étoffe d'un côté que de l'autre afin que ce pli puisse bien couvrir l'autre : quand l'une des deux pièces a une lisière, c'est cette lisière qui couvrira : dans ce cas, ne rentrez pas plus, si vous le voulez, la lisière destinée à couvrir l'autre côté, que ce côté lui-même, parce que n'étant point

obligée de replier ce pli, puisqu'il a une lisière, et qu'il ne risque pas de s'effilèr, vous le trouverez assez grand en rabattant : il vaut mieux cependant mettre deux ou trois fils de plus à ce côté-rabattant, parce qu'il arrive souvent qu'on est obligé de rogner l'autre qui dépasserait : cette rognure fait perdre le temps, et nuit à la solidité.

On procède ainsi pour faire la couture rabattue : on écrase d'abord un peu le surjet, puis on retourne à l'envers les deux morceaux d'étoffe qu'il a joints : on les écarte sur les genoux, puis on rabat le plus grand pli-rentré sur le plus petit : on rentre quelques fils tout le long de ce pli-rentré rabattu ; puis on le coud comme un ourlet, un côté de l'étoffe placé devant soi. (Voyez plus bas, *ourlet.*)

Quand la couture rabattue est trop large, elle se fait plus facilement, mais elle est grossière : quand elle est trop étroite, elle fait grimacer le surjet, et donne beaucoup de peine : si le rentré des plis (surtout celui du rabat, et principalement quand il est en lisière) n'a pas été fait également, la couture rabattue est désagréablement festonnée.

Quand le surjet joint ensemble des pièces de satin, taffetas, généralement toutes les étoffes de soie, on ne fait point de couture rabattue : on se contente d'écraser le surjet avec le dé, d'écarter les deux plis qu'on a rentrés, et de passer un fil à chaque pli rentré pour l'empêcher de s'effiler. Ce fil se passe à points de surjet, mais un peu couchés, et vingt fois

plus écartés : dans ce cas, le surjet est toujours à l'envers : au surplus, les couturières l'emploient constamment de cette manière : les lingères seules le plaçent à l'endroit, les surjets de deux lisières exceptés, parce que ces surjets-là n'ayant point de plis-rentrés représentent à leur envers comme un pli volant de l'étoffe : les coutures rabattues s'attachent sur le genou en travaillant.

Ces coutures nous conduisent à la troisième espèce de points, ou *points-côté* (*fig.* 3). Pour ceux-ci, faites un nœud au bout de l'aiguillée, ensuite piquez l'aiguille de biais dans l'étoffe, en ayant soin de tourner la pointe vers l'épaule gauche, quand vous la sortez après avoir pris quelques fils : repiquez-la de la même manière, et à une distance égale à la quantité de fils que vous avez pris : ces points servent aux coutures rabattues, aux coutures dites *plates*, qui remplaçent les surjets, et qui se rabattent comme eux ; ils servent surtout principalement à faire les ourlets, dont ils portent aussi le nom pour ce motif.

Pour les *coutures plates*, appliquez l'un sur l'autre les deux morceaux d'étoffe que vous voulez coudre, en prenant garde que celui qui est de votre côté et sur lequel vous cousez, soit un peu plus bas que l'autre, afin que celui-ci puisse se rabattre par-dessus comme nous l'avons dit pour les surjets. Il importe que vous bâtissiez cette couture, si vous ne l'avez pas faite souvent, car il est difficile de faire

suivre ces points sur une ligne bien droite, à cause de leur position couchée : faute de cette précaution, la couture formerait des ondes très désagréables. Au surplus, vous ferez bien de baguer souvent vos coutures, de quels genres qu'elles soient, crainte d'*emboire*, c'est-à-dire d'employer insensiblement plus d'étoffe du côté où vous cousez, que de l'autre : cela arrive malgré soi, faute de cette précaution, principalement quand les morceaux d'étoffe sont taillés en biais.

Les *ourlets* qu'attachent enfin les *points-côté*, sont une partie essentielle de la couture ; il n'est guère de vêtemens, grands ou petits, où on ne les emploie. Pour les bien exécuter, commencez d'abord par faire un petit plié de quelques fils à l'étoffe, tout en la ramassant par gros plis dans la main droite autant qu'elle en peut tenir : le pouce de la main doit rentrer le petit pli : quand la main droite est remplie, lâchez l'étoffe et recommencez comme précédemment : ce premier pli-rentré fini, faites-en un autre à la distance qu'exige la grandeur de votre ourlet : il y en a de toutes les dimensions : votre étoffe repliée ainsi sur elle-même, fait un second pli-rentré ; placez l'étoffe de manière qu'elle soit repliée sur l'index gauche, et tenue par le pouce et le doigt du milieu.

Piquez l'aiguille transversalement dans l'étoffe, puis dans le bord du premier pli-rentré ; continuez à *points-côté* (*fig.* 4). Quand les ourlets sont grands,

et qu'on y passe des cordons, on les nomme *coulisses*. Lorsqu'on ourle de la gaze, des bandes de garnitures, enfin toutes les choses qui demandent peu de soin et de solidité, on coud l'ourlet à points-devant. Comme en ce cas on passe cinq à six fois l'aiguille dans l'étoffe sans avoir besoin de l'en retirer, on fait six points en même temps ; ce qui abrége beaucoup le travail. On attache l'ourlet sur le genou quand il est assez long pour qu'on le puisse commodément.

Quand on veut joindre ensemble les bords de deux pièces d'étoffe, comme le bas d'une manche doublée, le haut d'un col de camisole, on fait un pli-rentré à chaque pièce comme pour préparer un surjet, puis on place la pièce posée le plus près de soi, quelques fils plus bas que l'autre, et on les coud avec des points-côté : il est assez ordinaire de faire une rangée de points-devant, quelques lignes plus loin du bord que cette première couture, afin de l'empêcher de *véler*, c'est-à-dire de trop s'étendre, surtout lorsque les morceaux sont coupés en biais.

Les *points-côté* servent encore aux coutures dites *coutures à ourlet ;* ces coutures se forment ainsi : appliquez deux pièces d'étoffe l'une sur l'autre comme aux coutures plates : rabattez ensuite le morceau que vous avez dû laisser un peu plus élevé, sur le morceau plus bas, placé devant vous : faites à ce premier morceau un petit pli-rentré ; repliez ensuite la partie des deux pièces au-dessus du pli-ren-

tré, comme un ourlet, puis cousez ce pli-ourlé, le long des deux étoffes par un point d'ourlet (voyez *fig.* 5). Plus le *roulé* que forme la couture à ourlet est rond et petit, plus il est agréable : il faut avoir bien soin d'enfoncer fortement l'aiguille pour ce genre de couture, principalement si l'étoffe est dure, car les deux pièces de l'étoffe, les morceaux rabattus de la couture, celui du petit pli-rentré, tout doit être traversé à la fois par l'aiguille. On ne fait point de nœud à l'aiguillée pour reprendre le fil dans ces coutures, non plus que dans les ourlets; au premier point de la nouvelle aiguillée, on laisse un petit bout de fil, qu'on rentre dans l'ourlet. Ces coutures se font sur *le doigt*, c'est-à-dire qu'en cousant on replie l'étoffe sur l'index de la main gauche, et qu'on l'y fixe par le doigt suivant et le pouce : ce procédé est fort commode et abrége beaucoup le temps : peu de coutures le permettent, à cause du risque *d'emboire*.

Passons maintenant aux *points-arrière*, ou *arrière-points*, ils demandent plus d'attention que les précédens : les morceaux cousus par ce point sont toujours appliqués égaux l'un sur l'autre, parce que jamais on ne fait de coutures rabattues, quand on emploie les arrière-points. Après avoir fait un nœud à l'aiguillée, passez votre aiguille à plat dans l'étoffe, et faites-la ressortir à quelques fils de distance : repiquez-la ensuite *en arrière* à l'endroit même où vous l'avez précédemment piquée, et

ressortez-la en avant d'un nombre de fil égal à celui de votre premier point; retournez encore en arrière, en couvrant toujours ainsi votre point; ces points semblent tous pris les uns dans les autres (*fig.* 6), et sont à la fois très solides et très jolis, mais ils exigent beaucoup de soin; il faut souvent compter les fils en plaçant l'aiguille, afin qu'ils soient bien égaux. Les lingères ne les emploient que fort rarement en couture, mais elles en font un grand usage pour *piquer*. Voici ce que cette expression signifie.

Le piqué est toujours à l'endroit de l'étoffe; on fait un pli-rentré au morceau que l'on veut piquer, puis on le bague ou bâtit à points de médiocre grandeur, parce qu'il est essentiel et très difficile de faire une ligne parfaitement droite de points-arrière. Le morceau qui doit être piqué sera posé horizontalement à plat dessus celui auquel il doit se joindre; on commencera la ligne de points-arrière à quelques lignes du bord que forme le pli-rentré; assez communément, on fait une nouvelle rangée de points-arrière à un intervalle de quelques fils de la première rangée (*fig.* 7). C'est la manière d'assembler tous les morceaux qui composent le corsage des robes; on s'en sert aussi beaucoup pour les chemises d'homme: on attache sur le genou le morceau que l'on veut piquer.

L'autre emploi de l'arrière-point demande moins d'attention; il sert à faire des coutures, qui tou-

jours placées à l'envers de l'étoffe, n'ont pas besoin de la parfaite régularité du *piqué*. Placez deux morceaux d'étoffe egalement l'un sur l'autre comme à toutes les autres coutures décrites jusqu'ici (le piqué excepté) mais sans faire de pli-rentré, et sans qu'un côté déborde l'autre. La couture doit être faite un peu en bas; tantôt elle se compose entièrement de points-arrière, tantôt de points-arrière et de points-devant alternés (*fig.* 8).

J'ai dit que ces coutures doivent *mordre* plus d'étoffe que d'autres, parce qu'ensuite on forme un pli-rentré à chaque côté du dessus de la couture, pour les empêcher de s'effiler; on coud après cela ces deux côtés ensemble par un long point de surjet un peu couché. C'est une espèce de bâti à demeure; on prend ordinairement pour le faire les *bagûres*, c'est-à-dire les fils passés en baguant ou bâtissant la couture d'arrière-points, et arrachés ensuite. On les tire par le nœud qui les commence, et ils viennent tout d'un coup.

Passons au *point de boutonnière*, ainsi nommé parce qu'il doit garnir la petite fente où l'on passe les boutons, qui, parfois, servent à attacher les vêtemens sur le corps. Pour le faire aisément, commencez par bien tenir ferme votre étoffe sur l'index de la main gauche, à l'aide du pouce et du troisième doigt de la même main; faites ensuite un point de surjet très *mordu*, mais avant de tirer tout-à-fait le fil en passant l'aiguille dans l'étoffe, passez-la dans la petite

boucle de fil que doit former le point de surjet non tiré; puis tirez l'aiguille en arrière, de sorte que la tête soit en face de vous. Continuez la même manœuvre en conduisant vos points de gauche à droite, au contraire de ce que vous avez fait jusqu'ici, tous les points mentionnés se faisant de droite à gauche.

Ces points de boutonnière doivent être parfaitement égaux, ni plus ni moins enfoncés dans l'étoffe, et ni plus ni moins serrés les uns que les autres; quand on a suivi de cette manière tout le tour de la petite fente, on fait à chaque extrémité un petit surjet vertical, pris dans les points les plus rapprochés des deux bouts de la fente; c'est ce qu'on nomme la bride. (Voyez *fig.* 9 une boutonnière dont le point est très écarté, et *fig.* 10 une boutonnière achevée avec sa bride.)

Il reste le point de chaînette, qui n'est guère en usage que pour former une sorte de broderie au bord du poignet des manches de chemise d'homme, et sur la face supérieure des gants : voici quelle en est la façon. Commencez-le en piquant l'aiguille par-dessous l'étoffe que vous voulez orner de ce point; tirez de toute sa longueur l'aiguillée qui doit être arrêtée; portez ensuite le fil sous le pouce gauche et piquez l'aiguille le plus près possible de l'endroit où vous venez de la sortir; faites-la ressortir quelques fils plus loin, au milieu de la boucle que forme le fil retenu sous le pouce; et tenant toujours l'aiguillée sous le pouce gauche, tirez-la à

vous, le premier chaînon est formé; repiquez ensuite l'aiguille dans ce chaînon, tout près de l'endroit où vous l'avez sortie, voici un autre chaînon; ainsi de suite (*fig.* 11).

Nous pouvons encore ajouter à toutes ces espèces de coutures, la couture dite à la *reine*. C'est un surjet sans pli-rentrés, qui pourtant ne doit point s'effiler. Pour y parvenir il suffit de bien serrer les points en les inclinant d'une manière imperceptible. Il faut *mordre* un peu fort, afin que l'étoffe soutienne la couture, et aide à former le cordonnet. Ce genre de couture, fort en usage pour attacher ensemble les bandes de garnitures en gaze, mousseline, taffetas léger, ne doit servir qu'à cela; son peu de solidité l'empêche d'être employé à des étoffes d'une certaine force et d'une certaine longueur.

Voici toutes les sortes de points qu'emploie la couturière pour coudre les robes; voyons maintenant de quelle manière elle procède pour les tailler.

Une robe se compose du jupon, du corsage et des manches; nous n'indiquerons que la façon de tailler le premier, parce que les autres parties changent continuellement de formes. Essayer de décrire ces formes serait un travail impossible, et de plus inutile, parce que les modes que nous tâcherions de rendre seraient bientôt passées sans retour. Nous ne parlerons donc que des objets qui se coupent invariablement de

même, quels que soient les ornemens que l'on y mette d'ailleurs.

La jupe se prépare en coupant d'abord les lés; (un lé est un morceau d'étoffe entre ses deux lisières, et d'une longueur indéterminée); les lés doivent prendre depuis la ceinture jusqu'aux pieds; si l'étoffe a trois quarts de large, taillez quatre lés, un pour faire le derrière, un pour le devant, et les deux derniers pour chaque pointe : on appelle *pointe* un lé taillé en diagonale.

Pliez votre lé de devant par la moitié dans sa longueur, marquez-y ensuite en le repliant en double par le haut, sur les côtés, une diagonale plus ou moins allongée selon que vous vous proposerez d'ajouter des pointes pour prolonger la ligne diagonale; ce repli servira à guider vos ciseaux; ayez soin de rapprocher la diagonale à mesure que vous avancez vers le haut du lé, afin de bien prendre la forme des hanches. (Voyez *fig.* 12 un devant de robe; *a*, diagonale taillée seulement dans le lé; *b*, pointe achevant la diagonale. Cette pointe ajoutée en bas, est celle retranchée en haut.)

Laissez le lé de derrière entre ses deux lisières sans y rien retrancher; ensuite marquez une diagonale aux deux lés restant pour les pointes; cette diagonale doit être marquée fort étroite, et d'un seul côté des lés (*fig.* 13). Si l'étoffe a un envers, placez vos deux lés l'un sur l'autre de manière que les deux endroits se touchent, afin d'être sûre que

votre diagonale sera taillée dans le même sens; prenez au reste cette précaution pour toutes les parties de la robe que vous aurez à tailler doubles dans une étoffe qui a un envers; faute de cela, il arrive qu'un des côtés de ces deux parties ne peut pas servir.

Vos pointes taillées, joignez-les par le *droit-fil*, ou la lisière (on nomme *droit-fil* le côté de l'étoffe qui n'est pas en biais); joignez ce droit fil au lé de derrière, en mettant le bout le plus étoit des pointes par le haut; la couture qui les joint est ordinairement le point-arrière et le point-devant l'un après l'autre. Vous ne passerez point de fil au-dessus de la couture, parce que vous aurez les deux lisières qui ne s'effilent pas.

Le lé de derrière ainsi réuni aux pointes, présente une ligne diagonale; joignez cette ligne diagonale à celle du devant par une couture à points-arrière continus, ou une couture à ourlet. La réunion des deux biais ou diagonales demandant beaucoup de précaution, cette couture ne peut se faire ni attachée avec une épingle sur le genou, ni même tenue sur le doigt, c'est-à-dire retournée sur l'index gauche, comme nous l'avons expliqué; il faut la prendre seulement entre le pouce et l'index, autrement les biais tendraient, et grimaceraient; il faudra serrer imperceptiblement les points de cette couture, et prendre bien garde de ne pas tirer les biais en la bâtissant; faute de cela, la jupe traî-

nerait sur le côté, et il faudrait défaire la couture pour la recommencer.

Quelques couturières cousent d'abord ensemble deux lés qui font le derrière ; ensuite elles coupent un troisième lé en diagonale par le milieu du haut en bas (*fig.* 14), et font *tête-à-pointe*, c'est-à-dire que prenant les deux bouts étroits de la diagonale dont l'un se trouve en haut et l'autre en bas (*c*, *c*, *fig.* 15), elles mettent ces deux bouts étroits l'un sur l'autre en les renversant ; cela forme deux pointes qu'elles joignent au derrière formé de deux lés, en mettant toujours à l'ordinaire le bout étroit par le haut ; mais cette dernière façon de tailler la jupe a deux inconvéniens : le premier, en ce que la diagonale est trop inclinée ; le second, parce que lorsque l'étoffe a un envers il faut prendre la seconde pointe dans un autre lé, la seconde pointe résultant de *tête-à-pointe* se trouverait à l'envers.

On ajoute aussi les pointes levées sur le lé du devant aux deux lés cousus ensemble pour le derrière, afin de former la diagonale. Ces pointes ne sont ordinairement pas assez longues pour aller du haut en bas de ces lés ; alors on poursuit la diagonale en levant une petite pointe sur le haut des lés (*fig.* 16). Cette façon, qui demande moins de temps, a encore un désagrément pour les étoffes dont les fleurs et les dessins sont tous placés dans un même sens. Les pointes ayant leur largeur prise dans le haut du lé de devant, il faut porter cette largeur au bas du

derrière, et nécessairement les fleurs se trouvent en opposite à ce lé : si elles montent dans le derrière, elles baissent dans les pointes; si elles vont en montant dans les pointes, elles vont en baissant dans le derrière.

Il faudra faire attention à rapporter exactement les raies ou les dessins de l'étoffe, s'il y en a : cette précaution n'a lieu qu'en assemblant les pointes au derrière. On sent bien que la diagonale des pointes et du devant rompt la suite du dessin; il y a cependant en ce cas un art de les réunir agréablement, surtout les raies; c'est de leur faire former un cône (*fig.* 17); mais cela est indifférent. Quels que soient les procédés qu'on adopte entre ceux-ci pour tailler la jupe, il faut toujours qu'elle ait de deux aunes un quart à deux aunes et demie de largeur par le bas, et d'une aune trois quarts à deux aunes par le haut; c'est selon la grosseur des personnes.

Si vous voulez tailler une redingote, coupez votre étoffe comme il est dit précédemment; seulement faites le lé de devant d'un demi-tiers (d'aune) plus large (en coupant une pointe plus étroite), et fendez-le au milieu du haut en bas; ce demi-tiers de plus sert à faire les ourlets sur chaque côté du lé de devant ainsi partagé, et à en croiser les deux parties l'une sur l'autre lorsque l'on attache la redingote sur le corps.

La jupe étant *assemblée*, c'est-à-dire tous les lés

qui la composent étant cousus ensemble, faites un large ourlet tout autour par le bas; la largeur que donnent les pointes étant plus grande tout-à-fait par le bas qu'un peu au-dessus, vous éprouverez quelque embarras à faire votre ourlet à la rencontre des coutures; obviez à cet inconvénient en rentrant la largeur excédante sur elle-même (*fig.* 18.)

Quand la jupe n'est point en redingote, on fait au lé de derrière, dans le milieu du haut, une petite fente d'un demi-tiers (d'aune), afin de faciliter l'entrée du jupon. Cette fente doit être garnie d'un très petit ourlet, mais il vaut mieux y placer une ganse. La petite pièce en cœur, le point de boutonnière qu'on fait à la fin de la fente pour l'empêcher de se prolonger, n'atteignent pas toujours ce but.

Nous ne dirons sur le corsage que ce qui s'y fait invariablement, quelle que soit la forme qu'on lui donne : d'abord il a communément une couture qui joint le devant à une petite pièce nommée *petit côté*, qui forme le dessous du bras; cette couture se pique en posant le devant sur le *petit côté*, le petit côté à son tour se pose et se pique sur le morceau qui doit former le derrière de la taille.

Le corsage étant assemblé, on le bâtit sur un large ruban de fil, afin qu'il ait la force de résister à tous les mouvemens de la taille. Assez communément on prend une bande large de trois pouces, et qui ceigne justement la taille de la personne; on place cette bande sur le bas du corsage à l'endroit, on la

pique, puis on la replie à l'envers sur le ruban de fil, en ayant soin qu'elle cache bien tous les effilés des pièces du corsage; on la bâtit, puis on la coud à points-côté très près. On a d'abord mesuré la bande en deux, le corsage de même, et attaché ensemble les deux *milieux*.

Nous ne décrirons aussi pour les manches, que les procédés qui se suivent toujours malgré les variations de la mode; ainsi, quand il s'agit de monter les manches, c'est-à-dire de les coudre après l'emmanchure (ouverture circulaire formée par l'épaulette et le dessous du bras, ou petit côté), on commence par *échancrer*, c'est-à-dire retrancher un morceau demi-circulaire (*fig.* 19). Cette échancrure, qui se place toujours du côté du devant du corsage, a pour objet de faciliter le mouvement du bras. On partage la manche en deux ainsi que l'emmanchure; on attache le haut de la couture qui joint la manche au haut de la couture piquée, qui joint le petit côté au devant du corsage (*fig.* 20). L'autre moitié de la manche s'attache à l'autre moitié de l'emmanchure, puis l'on bâtit la manche sans faire de plis environ à la moitié qui est sous l'aisselle, ensuite on dispose les plis à l'autre moitié en les fronçant (voyez ci-après *froncer*), et on fait la couture circulairement à points-arrière très rapprochés. Quand le corsage n'est point doublé, on entoure l'emmanchure d'une ganse plate, à l'aide d'un bâti dont les points percent très peu à l'endroit; on fait un pli-

rentré tout autour de l'emmanchure avant d'y placer la ganse ; le bâti qui l'attache demeure.

Il n'y a plus qu'à monter la jupe après le corsage : on partage l'un et l'autre en deux, et l'on attache, ainsi qu'il a été dit, la moitié à la moitié ; par parenthèse, la couture qui attache les pointes au devant du jupon, doit se rencontrer avec la couture qui joint le devant du corsage au petit côté (*fig.* 21). Si l'on a monté le corsage sur une ceinture ou bande, il faut attacher la jupe à l'envers après cette bande et faire un surjet, sinon il faut placer la jupe sur le bas du corsage comme pour un piqué, et en faire un jusqu'à l'endroit où l'on doit coudre les plis du jupon en les fronçant.

Pour *froncer*, on fait un point-devant allongé sans arrêter autrement le fil que par un nœud qu'on puisse tirer à volonté, ce qui rapproche plus ou moins l'étoffe sur le fil, et forme des plis qui doivent toujours être égaux, quelle que soit leur grandeur. Quand on a ainsi froncé de chaque côté à une jupe, l'espace qui se trouve entre la fente et l'endroit de la taille qu'on a marqué pour coudre ses plis, on les fixe un à un et très rapprochés, par un ou deux points de surjet : si c'est une couture de cette espèce qui monte le jupon, on continue à coudre à l'envers ; si au contraire c'est un piqué, on retourne la robe à l'envers afin de pouvoir coudre les plis de ce côté.

On a fait d'abord à la jupe un pli-rentré, comme il a été dit pour les surjets ou piqués, et l'on a eu

soin de rentrer beaucoup plus profondément ce pli sur le devant, principalement au milieu ; sans cette précaution, la jupe se plisserait horizontalement sur le ventre de la manière la plus désagréable.

Parlons maintenant du *doublage* des robes, c'est-à-dire de l'action de les doubler : taillez les lés de votre doublure exactement semblables à ceux du dessus; étendez ensuite sur une table les deux lés correspondans, lé de derrière du dessus, lé de derrière de la doublure, pointes du dessus, pointes de la doublure, ainsi de suite; appliquez ces deux morceaux correspondans l'un sur l'autre, mais non point indifféremment. Il est important que la doublure soit appuyée sur la table : commencez par baguer ces morceaux ensemble, du côté opposé au côté placé devant vous ; relevez ensuite le dessus en le repliant à plusieurs reprises sur lui-même, et passant légèrement la main bien ouverte sur chaque pli, afin que ce pli volant vous serve de guide plus tard ; ces plis doivent être à peu près à un seizième d'aune l'un de l'autre. Quand vous aurez ainsi relevé l'étoffe, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que l'intervalle du seizième jusqu'à votre première bagûre, *glacez*, c'est-à-dire faites un bâti à demeure de cette façon. Prenez une aiguillée double ou triple en longueur des aiguillées ordinaires ; piquez ensuite l'aiguille dans le dessus et la doublure, en perçant à peine; repiquez après cela l'aiguille à la distance d'un peu moins qu'un seizième, en pre-

nant toujours en même temps l'étoffe et la doublure, ce qui fera un long point caché entre les deux étoffes (*fig.* 22). Quand le fil est fini, on rajuste par un nœud le petit bout restant avec une nouvelle aiguillée, il n'est pas même besoin de couper les deux bouts qui seront de reste au-dessus du nœud, ce fil ne se voyant pas du tout, ni à l'endroit, ni à l'envers. Votre rang de glacé fini, rabattez le pli suivant du dessus, et recommencez une autre rangée le long du pli volant formé par la main.

On s'écarte de ce procédé pour le doublage des manches : on ne glace pas la doublure après le dessus; on plie la manche en deux dans sa longueur d'un côté, et la doublure de même de l'autre; on les bâtit ensemble l'une sur l'autre à l'envers comme deux manches séparées, puis on les coud par une couture de seuls points-arrière (*fig.* 23). On enfonce ensuite la main dans la doublure, on la retourne à l'endroit, et la manche se trouve entourée circulairement de haut en bas par la doublure, et la couture se trouve avoir deux endroits; l'un du côté de la manche, l'autre dn côté de la doublure.

Quand la robe est ouatée, c'est-à-dire qu'on a placé une étoffe de coton non filé, appelée ouate, entre l'étoffe et sa doublure, on ne suit pas le procédé que nous venons de décrire pour les manches, on glace, comme il a été expliqué pour la manière de doubler.

L'application de la doublure change un peu la

manière d'assembler le jupon ; soit pour les coutures en droit fil, soit pour les coutures en biais, on applique les deux morceaux du dessus qui doivent être cousus, comme on réunirait une pointe au lé de derrière; on y joint le côté de la doublure du lé devant lequel l'on travaille. On bâtit ces trois morceaux à la fois, et l'on fait une couture à points-arrière, seuls ou mélangés, selon le cas; la couture faite, on écrase les trois petits morceaux du dessus de la couture, en les tournant du côté du quatrième morceau d'étoffe ou second morceau de la doublure que l'on rabat sur la couture : ce morceau ainsi rabattu cache les fils des trois autres, et se coud à points-côté.

Lorsqu'on a à ouater une robe, on taille les lés de ouate exactement semblables à ceux de la doublure et du dessus. La ouate qui se vend par pièces, présente une surface glacée sans couture : il faut fendre la pièce par un côté, et la dédoubler en l'ouvrant, elle présentera alors un duvet très doux; c'est ce duvet qu'il faut placer sur la doublure, pour que la chaleur se fasse plus tôt sentir de la personne qui doit mettre la robe. Étendez le lé de doublure sur une table, le lé de ouate par dessus, et attachez-les ensemble par des rangées de longs points-devant placées transversalement à un trente-deuxième (d'aune) l'une de l'autre : glacez ensuite le dessus comme je l'ai décrit en traitant du doublage, et

faites attention à bien percer en même temps la ouate et la doublure.

Occupons-nous maintenant des garnitures. Je n'en donnerai ni la forme, ni la hauteur, les caprices de la mode s'exerçant principalement sur cette partie : j'indiquerai seulement comme il faut s'y prendre pour les placer à une distance égale l'une de l'autre, et quelles sont les précautions à prendre pour avoir moins de peine et faire mieux.

Vous aurez soin de mesurer avec un morceau de carton d'une hauteur déterminée, la distance qui doit être entre l'ourlet et la première rangée de garniture, et entre cette première rangée et la seconde, ainsi de suite. A chaque fois que vous appliquerez verticalement sur la robe votre mesure de carton, vous placerez horizontalement au-dessus de la mesure une épingle, cela vous donnera une rangée d'épingles tout autour de la robe; vous passerez alors à la place de ces épingles, un fil dont la couleur tranchera bien avec celle de l'étoffe, afin de vous bien guider. Quand un ourlet est très large, on prend aussi une petite mesure de carton qu'on applique de temps en temps dessus, pour voir s'il est bien égal.

Partagez ensuite le bas de la jupe en quatre, en marquant chaque quart avec une épingle, ou en passant un bout de fil que vous bouclerez; partagez de la même manière la garniture; marquez-en de même les quatre parties, et attachez chacune de ces

divisions aux divisions correspondantes du jupon. Si vous êtes peu habituée, subdivisez chaque quart en le partageant ensuite par la moitié, égalisez ensuite les plis. Si la garniture est composée de petites ou larges bandes nommées volans, et d'étoffe claire, comme gaze, mousseline, faites un *roulé* du côté de la bande que vous voulez coudre à la jupe. Ce *roulé* se fait en roulant légèrement avec le pouce gauche la bande sur l'index de la même main; on fronce ensuite en passant l'aiguille sous le *roulé*, qui doit être petit et très égal.

La couture des volans doit être faite à l'envers : on y parvient en plaçant la bande *e* renversée sur la robe *f* (*fig.* 24), on la rabat ensuite en écrasant le surjet avec le dé. Pour faire le surjet *g*, on a marqué un pli volant à la robe en suivant le fil passé tout autour, puis on a cousu la garniture en faisant un point à chaque pli formé par le *froncé*. Je me suis étendue sur ce genre de garnitures, parce que c'est ainsi qu'on garnit les camisoles, les fichus et les bonnets (1).

Quand on veut placer une ganse au-dessus du volant, il faut entourer cette gance d'une petite bande d'étoffe coupée de biais, puis prendre exactement la mesure du tour du jupon, diviser en quatre la ganse qui doit être de la même longueur, attacher le vo-

---

(1) Voyez encore pour les garnitures, la description des plis-creux au chapitre des corbeilles.

lant à ces divisions, et le coudre après la ganse, que l'on applique ainsi garnie sur la robe à longs points-arrière. Cette manière évite le froissement de la robe, ce qui n'est point à dédaigner, surtout pour les robes de soie; il est inutile de dire qu'on doit également passer le *fil de mesure* au jupon, et le diviser en quarts.

Tout ce qui est relatif au travail de la couturière et de la lingère se trouve dans cet article; nous allons passer à l'article broderie, qui sera également détaillé (1). Nous ne parlons pas des instrumens

---

(1) J'ai promis de mettre dans une note la manière de couper les chemises d'homme et les camisoles de nuit, la voici : Prenez de la toile large de deux tiers ; coupez-en un lé long à peu près de deux aunes ; repliez le sur lui-même, de manière qu'un des côtés dépasse l'autre de quatre pouces ; ce sera le derrière. Cousez cette toile redoublée à surjet, en laissant par le haut, de chaque côté, une ouverture pour coudre les manches, et long d'un quart environ par le bas, sans être cousu (en mesurant par le morceau le plus long). Fendez ensuite le haut de la chemise à l'endroit du replis, en forme de T ou de croix privée de sa partie supérieure (*fig.* 25), c'est-à-dire, faites une fente en long au milieu du devant (d'un quart environ), et une fente le long du repli, à droite et à gauche de la fente du milieu : ces fentes doivent avoir un demi-quart chacune ; elles sont destinées à porter le col, pour lequel vous couperez une bande longue d'un tiers *i*, et large d'un quart ; elle doit être repliée sur elle-même, mais pour ar-

nécessaires à la couturière et lingère, tels que les ciseaux, le dé, etc., ces instrumens sont trop connus. Nous dirons seulement que lorsqu'on coud de

---

rondir les coins de cette fente, il faut deux goussets (*fig.* 26), morceaux carrés que vous replierez par le milieu, après les avoir cousus aux *pièces d'épaules*. Ces pièces sont deux morceaux larges de trois à quatre pouces, qu'on place depuis l'endroit où finit la fente en largeur, jusqu'à la lisière ; vous couperez ensuite les manches de la longueur du bras, et larges par le haut d'à peu près une demi-aune. Comme on doit les couper en biais, le bas sera près de la moitié moins large. Vous doublerez ce bas d'un morceau de toile haut d'un demi-tiers; vous couperez ensuite deux goussets pour les manches (goussets qu'on place en haut de la manche avant de la coudre), et deux autres, moitié plus petits, pour coudre aux ouvertures du bas de la chemise, crainte qu'elles ne se déchirent en travers à la fin du surjet : vous couperez enfin une petite bande ayant environ trois pouces de long et un demi-pouce de large : cette bande doit arrêter la fente et les plis correspondans à ceux du col, sur lesquels on la place en travers *h*.

Nota. Vos pièces d'épaules doivent être coupées tout unies, puis vous les fendrez un peu dans la partie tournée vers la fente d'épaule; cela fera deux petites bandes destinées à se prolonger le long du gousset replié en cœur, qui se trouve placé au milieu d'elles : l'une d'elle peut s'allonger sur le derrière de la chemise, et l'autre sur le devant.

J'ajoute ici un procédé peu connu, mais bien utile pour empêcher le devant de la chemise de remonter et de se

l'étoffe dure, il faut, pour préserver des coups d'aiguille la partie droite de l'index ganche au-dessous de l'ongle, y mettre un *doigtier*, petite machine

---

replier ou s'ouvrir sur la poitrine. Il consiste à échancrer la partie de la chemise qu'on coud de chaque côté au-devant du col. A cet effet, mesurez au haut de la fente longitudinale de devant, et depuis la fente transversale, une hauteur d'un pouce. Retranchez là de chaque côté une petite pièce triangulaire de cette hauteur, qui, large d'un pouce à cet endroit, mais beaucoup plus allongée, aille finir en pointe aiguë vers la pièce d'épaule. Cette opération faite de chaque côté, c'est à ce rebord supérieur ainsi échancré que l'on coud les deux parties antérieures du col.

Les camisoles de nuit sont plus simples. Coupez deux devants *j j* semblables (*fig.* 27), un derrière *k* dont la figure montre la moitié sur des modèles en papier; coupez ensuite des manches de la longueur du bras, conformément à la figure; une bande large de cinq à six pouces, et longue d'un tiers, que vous replierez sur elle-même en l'arrondissant par les deux bouts, ce sera le col. Voici tout ce qu'il y a à faire pour tailler cette sorte de vêtement, dont on coud les devants au derrière en les piquant à un rang, et en faisant une couture rabattue à l'envers. Voyez pour monter les manches, ce que nous avons dit pour les manches de robe.

Pour garnir les camisoles, rappelez-vous le procédé indiqué pour les volans : pour plisser le dos, vous coudrez sur les lisières à l'envers, à la hauteur convenable, un large ruban de fil, dans lequel vous passerez des cordons *l*.

en corne ou en os, semblable à un anneau, élargi jusqu'à près d'un pouce à la moitié; les anciennes bagues à bateau en donnent la figure.

CHAPITRE II.

L'ART DE LA BRODERIE.

Dessins des broderies.

Quelle que soit la nature de la broderie, on a toujours soin de se régler sur un dessin fait à l'avance; il est tracé tantôt sur l'étoffe à broder elle-même, tantôt sur un fort papier. Dans le second cas, applicable seulement lorsque l'étoffe est transparente, on fixe le papier sous l'étoffe à l'endroit convenable avec des points-devant allongés. Quand on a brodé toute la partie qui recouvre le papier dessiné, on le découd pour le remettre ailleurs à la suite, ou au-dessous, en suivant la direction convenable.

Le second procédé, celui qui consiste à tracer le dessin sur l'étoffe, est plus long, mais il est plus commode pour broder, et souvent il est indispensable. Voici la meilleure manière d'y réussir, on l'appelle *poncer*.

Prenez le papier sur lequel on a gravé le dessin que vous voulez broder; suivez tous les traits gravés en faisant avec une aiguille fine, ayant une tête ronde en cire ou ponçois, de petits trous bien rapprochés. Cela fait, posez d'aplomb le dessin sur l'étoffe, en évitant de frotter, ce qui reboucherait les trous; ayez ensuite un morceau de toile peu serrée, dans laquelle on a enfermé d'avance, et bien attaché, du charbon réduit en poudre très fine. Prenez ce nouet (tel est le nom qu'on lui donne), et passez-le sur toute la face supérieure du papier dessiné et troué, en frappant légèrement : cette opération fait sortir la poudre de charbon à travers la toile, elle se répand sur le papier en couche légère, mais en même temps il en pénètre un peu à travers chacun des trous que l'aiguille a faits. Cette portion arrive jusqu'à l'étoffe, et comme ces trous, rapprochés les uns contre les autres, ont la figure du dessin primitif, les traces de charbon qu'ils laissent passer reproduisent cette figure.

On sent que pour réussir, il faut faire les trous assez fins, les rapprocher convenablement, et surtout suivre les traits gravés avec exactitude. Si l'on s'en écartait, tantôt à droite, tantôt à gauche, il est clair que les proportions seraient changées, les formes altérées. On prévient sans peine cet inconvénient, en mettant à l'opération la patience et le soin nécessaires.

Cette manière de procéder présentait un obstacle

plus grand. La poudre de charbon est légère et ne s'attache pas bien à l'étoffe; le frottement l'efface; il fallait donc autrefois retracer péniblement le dessin, en suivant les traces du *ponçage* avec une plume ou un crayon; sans quoi, tout s'effaçait avant que la broderie fût finie.

Pour remédier à ce défaut, on a imaginé de substituer à la poudre de charbon, une poudre résineuse très fine. Lorsqu'on a poncé le dessin de la manière ordinaire, on recouvre l'étoffe d'un papier blanc, par-dessus lequel on promène un fer à repasser chaud; ou bien on passe l'étoffe au-dessus d'un brasier peu ardent. La chaleur fond la résine qui s'attache aux fils, et le dessin est irrévocablement fixé.

MM. Rival et Rigoudet avaient pris pour ce procédé un brevet d'invention maintenant expiré.

Ils préparent leur poudre en faisant fondre dans un pot de terre, du mastic en larmes, avec la trentième partie de son poids de cire ou d'huile; on ajoute assez de noir de fumée léger, pour colorer convenablement; on remue avec une spatule de fer, jusqu'à ce que tout soit bien coloré et fondu. Alors on coule dans des moules faits avec du papier plié en forme de bateau. Lorsque la composition est bien froide, on la pulvérise, et on la tamise aussi fin que possible.

Il est souvent utile d'avoir une poudre blanche semblable. La manière de la faire est la même; seu-

lement, on remplace le noir de fumée par du blanc d'argent. On en met autant que possible, en remuant toujours le liquide en fusion, à mesure qu'on fait le mélange. On doit de préférence employer la cire vierge.

Il est important d'éviter de répandre de cette poudre sur l'étoffe, ailleurs que dans les endroits que la broderie doit recouvrir. On sent qu'il en résulterait par la chaleur, des taches qui ne pourraient s'enlever que comme les taches résineuses ordinaires.

On doit choisir autant que possible du papier jaune ou vert, pour faire tracer les dessins destinés à être placés sous l'étoffe à broder transparente. On double toujours ce papier d'un autre non dessiné, pour lui donner une fermeté commode pour travailler; il ne faut pourtant pas qu'il soit trop roide. On double également de papier non dessiné l'étoffe sur laquelle on a tracé le dessin.

Quand l'étoffe transparente est tendue sur un métier, dont nous donnerons plus tard la description on attache au-dessous avec des épingles le papier dessiné, afin qu'il ne se dérange pas; puis on en suit tous les traits avec un crayon. On peut dessiner de cette manière le taffetas, la perkale même; lorsque ces étoffes sont tendues, on voit bien le dessin à travers: si l'étoffe est plus épaisse, on aura, avant de la monter sur le métier, recours au procédé de M. Rigoudet.

Après les détails de cette première préparation de

la broderie, nous devrions donner ceux des métiers à tendre l'étoffe; mais comme notre intention est de passer du simple au composé, et que les broderies les plus faciles, et d'ailleurs les plus en usage, n'exigent point l'emploi du métier, nous allons immédiatement entrer en matière.

Diverses espèces de broderies.

On compte douze espèces de broderies : 1°. la broderie en reprise; 2°. la broderie au *plumetis*; 3°. la broderie de cordonnet; 4°. la broderie au tambour ou au crochet; 5°. la broderie au passé; 6°. la broderie au passé-épargné, ou en chenille; 7°. la broderie en soie nuancée; 8°. la broderie en laine; 9°. la broderie appliquée; 10°. la broderie en couchure; 11°. la broderie en guipure; 12°. la broderie en paillettes. Les quatre dernières broderies sont en or; on les réunit ordinairement sous le nom commun de broderie en or, ou en cannetille.

Broderie en reprise.

Quand il arrive de déchirer quelque étoffe, on en réunit les fils cassés, et violemment écartés, par une longue suite de rangées de points-devant. Ces rangées doivent être disposées de manière que chaque point, qui dans l'une passe dessous l'étoffe, soit bordé dans l'autre, par un point qui passe en dessus (voyez *fig.* 28). On appelle cela contrarier ses

points : c'est de ces points qu'on a fait la broderie en reprise.

Cette broderie ne se fait presque jamais que sur de l'étoffe transparente, comme du tulle de fil, coton et soie, gazes, linons et mousselines très claires. On se sert de fil très plat et très brillant, dit fil *moulinet*, pour les étoffes de fil ou de coton ; on prend de la soie plate, blanche ou noire, lorsqu'on a à broder du tulle de soie noir ou blanc. On brode aussi du tulle de soie en coton, comme nous le dirons bientôt.

On *monte* d'abord l'étoffe sur un papier dessiné et doublé d'un autre : *monter* signifie coudre l'étoffe sur le dessin par des points-devant de moyenne grandeur. On coud tout autour du dessin, et souvent au milieu, de tous sens, car on ne saurait trop assujettir solidement l'étoffe sur le dessin, de peur d'altérer les formes, ce qui arriverait infailliblement par le travail, si l'étoffe vacillait le moins du monde. On prend moins de soins quand le dessin est tracé sur l'étoffe, et pour les autres genres de broderie que l'on monte de cette manière. La raison en est, d'une part, que le dessin ne peut se déranger dans le premier cas ; et d'autre part, qu'au point de reprise, l'aiguille prenant quatre à cinq points à la fois, on resserrerait malgré soi, si l'étoffe n'était point parfaitement tirée, et que cela ferait de très désagréables plissemens.

Les dessins se composent ordinairement de feuilles

de toutes formes, rondes comme des feuilles de violette, découpées comme des feuilles de rose, allongées et pointues comme des feuilles de myrte ou de laurier, de ronds des œillets, ou de petits ronds enjolivés, des tiges, des cordons, des lames en forme d'amande ; voici à peu près ce qu'ils représentent, et ce qui va occuper notre attention.

Lorsqu'on a à broder des feuilles larges et rondes, on fait d'abord des points tout autour de la feuille, en commençant à la tige ; puis, quand on est revenu au point de départ, l'on remonte par le milieu jusqu'au sommet en partageant la feuille par une rangée de points ; l'on redescend ensuite en contrariant les points, et ainsi de suite, en allant toujours en droite ligne, de bas en haut, et de haut en bas. Afin de parvenir à faire la rondeur de la feuille, on diminue graduellement la longueur des rangées de points, par le haut, et par le bas, jusqu'à ce qu'enfin on termine par deux, ou même par un seul point. On doit *fondre*, c'est-à-dire arranger ses points de manière que le commencement et la fin des rangées ne présentent aucune saillie. Bien que les points soient très rapprochés, cette broderie doit être plate ; lorsqu'elle est bien faite, les fleurs semblent être brochées.

Quand le dessin représente des dentelures, au lieu de faire chaque rangée en droit fil, on les fait de biais (*fig.* 29), et au lieu de les rapprocher parallèlement, on doit intervertir l'ordre des rangées : on ne peut

pas alors monter et descendre alternativement l'aiguille, de peur d'élargir grossièrement; tantôt on est obligé de presser ses points sur eux-mêmes, tantôt de faire ou une fausse descente, ou une fausse montée, c'est-à-dire de passer légèrement le fil sous la rangée de points que l'on vient de faire, soit en haut, soit en bas, principalement lorsque l'on brode sur du tulle un peu gros; car souvent les réseaux manquent pour contrarier les points précédens, et l'on est embarrassé pour en former d'autres.

On remplit quelquefois les larges feuilles par une multitude de zigzags croisés et contrariés en tous sens; cela produit une sorte de mélange appelé *gribouillis*. Ce mélange est joli, mais long à faire, parce qu'il faut employer du fil extrêmement fin (*fig.* 30). On remplit aussi les centre des fleurs, ou un des côtés des grandes feuilles, par une multitude d'ingénieuses combinaisons; mais comme ces combinaisons tiennent la place des points de dentelle ou à jour, avec lesquels elles ont beaucoup de rapport, nous en traiterons en parlant de ce dernier ouvrage.

Pour les feuilles étroites et pointues, quand vous serez parvenue au bout, replacez pendant deux ou trois points votre aiguille, en redescendant sur la rangée même que vous venez de broder, afin que cela ne fasse qu'un seul trait; écartez ensuite l'aiguille du côté du trait du dessin qui forme la

feuille, et remplissez la parallèlement du haut en bas, ainsi qu'il est dit pour les larges feuilles.

Les larmes en forme d'amande, exigent des deux bouts le procédé que nous venons d'indiquer pour l'extrémité des feuilles pointues. Les œillets se font comme ceux du *plumetis* (voyez à l'article *plumetis*), les tiges, les cordons sont aussi pareils à ceux de ce dernier genre de broderie, si ce n'est qu'on fait les points moins rapprochés, et un peu couchés.

On brode avec la broderie en reprise, des cols rabattans, des bonnets, de grandes pélerines, des voiles et des robes. On s'en sert aussi pour remplacer avantageusement la dentelle; voici comment :

Prenez des bandes de tulle de coton, de telle largeur que vous jugez convenable; choisissez un dessin imitant les petits objets d'un dessin de dentelle; brodez-le en fil de médiocre grosseur; festonnez (1) ensuite votre bande en droite ligne, si vous voulez imiter la dentelle; ou en ondes, si vous voulez imiter le tulle à dents : démontez, découpez la bande, c'est-à-dire décousez-la de dessus le papier, et coupez avec des ciseaux fins les parties qu'auront laissées en dehors les formes concaves des ondes; cousez ensuite autour de ces ondes, ou après la ligne droite, selon que vous aurez choisi, un *picot*, petite bordure de dentelle, dont nous

(1) Nous parlerons plus tard du point de feston.

donnerons la définition quand nous traiterons de cet art. Si vous désirez une imitation plus parfaite de la dentelle, démontez votre ouvrage, avant de faire le feston; retournez-le à l'envers, remontez-le et festonnez de ce côté : votre broderie sera plus jolie, parce qu'on ne voit pas les petites saillies que fait le fil, soit en retournant les rangées pour descendre et monter les points, soit en reprenant les nouvelles aiguillées. Je ne conseille néanmoins pas beaucoup cette opération, parce qu'elle est fort longue, et presque inutile, puisque le blanchissage fait disparaître les saillies.

On brode encore d'après ce procédé des bandes de tulle de soie, tantôt avec de la soie, tantôt avec du coton; mais dans ce cas, l'on se contente de suivre le tour des feuilles et leurs nervures à grands points, ces bandes ne se blanchissant pas : quelques personnes emploient cette broderie légère sur du tulle de coton; cette manière est expéditive, mais le résultat en est laid et commun.

Afin de ne rien omettre, j'ajouterai qu'on ne fait jamais de nœud à l'aiguillée quand on brode en reprise : on passe le petit bout de fil, qu'on laisse après avoir tiré presque toute l'aiguillée, dans une feuille, tige, ou rangée voisine; on l'y arrête en passant et repassant. On agit de même quand l'aiguillée est près de sa fin.

Broderie au plumetis.

Cette broderie, beaucoup plus jolie, est aussi beaucoup plus difficile que la précédente; elle se fait sur toutes sortes d'étoffes de fil ou de coton, qu'elles soient épaisses ou claires : les points de dentelle qu'on y mélange, la font ressortir sur les tissus les plus serrés, et les larges feuilles auxquelles elle se prête, lui donnent un agréable relief sur les tissus légers.

La première préparation du plumetis, est d'empeser la mousseline et la gaze de coton, quand elle n'a point d'apprêt; pour la perkale, on n'a rien à y faire, que de la savonner à sec, à l'envers, lorsqu'elle est dure et très serrée.

On monte l'étoffe que l'on veut broder au plumetis, de la même manière que pour la broderie en reprise. On enfile son aiguille de coton rond, dit coton à broder; puis l'on suit à points-devant tout le tour d'une partie du dessin, une feuille de myrte par exemple, en commençant par le bas; cette première opération s'appelle *tracer*. On remonte ensuite à la pointe de la feuille, par un ou deux grands points-devant, selon la longeur de cette feuille, et l'on fait un point transversal à la longueur du dessin de la feuille, en embrassant autant d'étoffe en dessous qu'en dessus (*fig.* 31). On continue de faire des points de la même maniere, en piquant toujours l'aiguille sur le *tracé* de la feuille du côté

opposé à soi, et la ressortant du côté du pouce. En opérant de cette façon, on élargit ou l'on resserre graduellement l'étendue de son point, selon que le dessin en indique la nécessité. Les points doivent être fort près : pour que cette broderie soit bien faite, il faut que non seulement elle cache parfaitement l'étoffe, et que les points ne s'écartent pas l'un de l'autre, quand on la replie, mais encore qu'elle présente un léger relief. Les brodeuses appellent cette broderie ainsi agréablement saillante sur l'étoffe, broderie *bombée* ou *perlée*.

Les *œillets* sont fort en usage dans cette broderie. Faites-les ainsi : enfoncez un poinçon ou perce-œillets dans l'étoffe; *tracez* ensuite autour du trou formé par le poinçon, et faites tout autour un point de surjet très rapproché qui fasse un cordonnet large ou resserré, selon la forme adoptée pour l'œillet : c'est l'œillet simple. Il y en a de plusieurs autres façons, l'œillet ombré, l'œillet chenillé, l'œillet à moulinet, l'œillet bordé. L'œillet bordé est celui dont le cordonnet est large et aplati. L'œillet ombré, celui dont une moitié a un très large cordonnet, et l'autre moitié un cordonnet très resserré; on réunit ces deux cordonnets en élargissant le second et resserrant le premier graduellement. L'œillet à moulinet, est un très grand trou garni d'un léger cordonnet; on le remplit d'un *moulinet* (1),

(1) Ce serait ici le cas de parler du *rouet*, mais cette broderie est fort laide et tout-à-fait oubliée

espèce de point à jour arrondi, dont nous parlerons en son lieu. Il faut ôter un peu d'étoffe quand on veut faire l'œillet bien ouvert, mais très peu, parce qu'il s'agrandirait beaucoup trop si on n'en laissait pas assez pour prendre en le bordant. L'œillet chenillé est celui qu'enjolivent une ou plusieurs rangées circulaires d'arrière-points.

Assez communément l'œillet est entouré d'une rangée de feuilles, soit unies, soit découpées : d'autrefois il n'en a que deux ou trois attachées à l'endroit opposé à la tige ; dans tous ces cas, il faut faire l'œillet avant les feuilles, afin de bien conserver à celui-ci sa rondeur, et à celles-là leur forme pointue par le bas. Cette règle s'applique aux grandes marguerites, aux barbeaux, et généralement à tous les vides destinés aux points de dentelle, qui sont bordés par un cordonnet et garnis de feuilles. Il vaut toujours mieux faire ce cordonnet le premier : on fait ensuite les feuilles en passant par-dessous l'aiguille de l'une à l'autre. On s'en dispense pour la broderie commune, parce que le coton, en allant d'une feuille à l'autre, fait le tracé, et que cela abrége le temps.

On fait au plumetis tous les dessins possibles, en prenant horizontalement, comme nous l'avons dit, autant d'étoffe dessus que dessous à chaque point, de manière qu'il y ait autant de coton à l'envers qu'à l'endroit. Il y a cependant quelques exceptions à cette règle ; les roses, par exemple, ne se font point ainsi. Une rose est composée d'une double

rangée de découpures arrondies *a a*, réunie par un trait dentelé *c c* (*fig.* 32). Pour réussir à cette fleur, il faut d'abord *tracer* la raie *f f* qui divise les découpures *a a*, puis, piquant son aiguille au tracé supérieur *b*, et la ressortant par celui de la raie, faire un point perpendiculaire à la raie *b*, suivi d'autres points semblables que l'on resserre ou étend selon les dents de la découpure. Quand la découpure est terminée, il faut recommencer un tracé bien près au-dessous de la broderie : ce tracé vous reconduit vers la tige, et vous partez de là pour faire les points de cette seconde découpure, perpendiculairement comme ceux de la première. Il faut plus de soin à cette seconde partie, d'abord parce que les dents de la découpure sont plus nombreuses et plus profondes, ensuite, parce qu'il est nécessaire de piquer votre aiguille très près de la première découpure, sans jamais en prendre les points. Il faut que l'intervalle de ces découpures présente un léger sillon, semblable à peu près à l'endroit d'un pli volant sur une étoffe.

Ces découpures achevées, faites le cordonnet *c*, il vous conduira à l'autre partie des découpures, que vous broderez comme les autres. Je me suis étendue sur la manière de passer d'une partie du dessin à une autre partie, parce que, quand on s'y prend convenablement, cela économise beaucoup de coton et de temps. Quels que soient les tours et détours d'une fleur, une habile brodeuse ne coupe

jamais son aiguillée, et va de l'un à l'autre sans embarras ; quelquefois elle laisse des parties de feuilles ou de tiges, qu'elle remplit ensuite en redescendant sa fleur, c'est-à-dire en l'achevant (*pl. I, fig.* 33 *d*,).

Les feuilles dentelées, comme les feuilles de rose, de vigne, de marguerite, sont encore une exception à la règle, qui veut que le point de plumetis soit toujours dans le sens de la largeur du dessin : c'est ici la partie la plus difficile de cette broderie. Voici comme il faut s'y prendre pour réussir.

Lorsqu'en traçant la petite tige qui s'arrête au milieu du bas de votre feuille de rose, vous êtes arrivée à cet endroit, continuez le tracé par le milieu vertical de la feuille ; faites ensuite la dentelure du sommet comme les feuilles ordinaires (*pl. I, fig.* 34). Ne prenez plus après cela votre point qu'à la moitié de la première dentelure, et sur la droite. Après deux ou trois points faits ainsi et imperceptiblement couchés, allez piquer l'aiguille au bout de la dentelure la plus proche, cela formera un tracé que vous suivrez en couchant toujours, rapprochant de plus en plus, et allongeant les points depuis la dentelure jusqu'au tracé qui partage la feuille. Quand vous serez ainsi parvenue au niveau d'une troisième dentelure, continuez d'après le même procédé.

Ce côté de droite achevé, remontez en traçant le long de la broderie que vous venez de faire (*fig.* 33). Répétez à gauche la manœuvre que vous avez faite

à droite, en piquant vos points très près de la partie brodée, sans les confondre avec les points de cette partie. Rappelez-vous ce que nous avons dit à cet égard pour la rose. On met souvent des points de dentelle au milieu de ces feuilles dentelées; cela ne change rien au procédé, seulement on n'a pas la peine de prendre garde à bien former le léger sillon.

Lorsqu'on est habitué à broder, on ne fait aux dentelures de ce genre de feuille que le tracé formé, en conduisant l'aiguille du centre au bout de chaque dentelure, surtout lorsqu'elles sont petites et rapprochées : un second tracé fait les *pointes* des dentelures un peu grossières. Souvent aussi, aux feuilles simples, il est bon, quand on a tracé d'un côté, de faire quelques points au bout de la feuille avant de tracer l'autre côté. Cette précaution rend la pointe ou le bout de la feuille plus délicat.

Les tiges se font avec un cordonnet; en voici la manière : tracez d'abord, puis faites un point de surjet qui embrasse le coton du tracé, et prenne très peu l'étoffe; moins il en prend, plus le cordonnet est rond et régulier. Il est bon que le cordonnet soit tracé avec du coton plus gros que celui dont il est fait; mais comme cela ferait perdre du temps dans les fleurs, parce qu'il faudrait changer d'aiguille, on le trace deux et même trois fois, selon sa grosseur. Lorsqu'on vise à la perfection, on brode le cordonnet qui fait la branche ou la plus grosse tige, avant de broder les feuilles et les autres tiges qu'il porte à

droite et à gauche. Comme nous l'avons expliqué pour les œillets, on obtient par ce procédé une parfaite régularité, qu'on achète aux dépens du temps.

Le cordonnet ne sert pas seulement à faire les tiges des fleurs, à entourer les vides réservés pour les points à jour, il forme des lignes droites, ou des ondes dans le dessin, le plus souvent par le bas : dans ce cas-là, on l'appelle cordon, et on le fait beaucoup plus gros que pour les branches. On le trace alors non seulement avec du très gros coton, mais on le bourre, c'est-à-dire que préalablement on couvre toute l'étoffe de points-devant faits avec ce gros coton, entre les deux raies qui forment le cordon (*pl. I, fig.* 35). Ce *bourré* s'emploie souvent, mais pas toujours, pour les cordons; cela dépend de l'étoffe. On sent qu'une gaze, une mousseline, exigent cette préparation plus qu'une perkale épaisse. Plusieurs brodeuses bourrent les feuilles; mais cette pratique, fort utile pour les larges feuilles, rend les petites lourdes, et emploie beaucoup de temps en pure perte. Le cordonnet fait aussi une sorte de broderie. (Voyez plus loin, *broderie de cordonnet.*)

On fait les points à jour, ou de dentelle, de deux manières dans le centre des fleurs; les uns en tirant les fils de l'étoffe, les autres en substituant à l'étoffe d'agréables combinaisons de fil très fin. Ainsi que nous l'avons annoncé, nous parlerons de ce genre de travail dans un traité à part, et nous n'en faisons mention ici que pour avertir qu'il faut laisser l'étoffe

dans le centre des fleurs qu'on veut remplir avec des points tirés, et la couper avant de faire le cordonnet dans les vides, où l'on mettra des points de dentelle proprement dits. En ce dernier cas, quelle que soit l'attention que vous donniez à votre broderie, vous vous écartez de la règle, qui veut que, pour plus de régularité, l'on fasse les cordonnets avant les feuilles qui les entourent, parce que votre cordonnet ne pouvant être fait qu'après que vous aurez coupé le centre qu'il borde, la fleur ne se trouve plus solidement montée sur le papier, et que vous ne pourriez broder vos feuilles, qui vacilleraient : cet inconvénient n'est rien pour le cordonnet. Ainsi commencez par vos feuilles ; coupez ensuite avec les ciseaux, dans le milieu du vide de la fleur, un morceau selon sa forme, rond, si cette partie est ronde ; ovale, si elle est ovale ; carré si elle est carrée : il faut bien se garder de le couper trop près du bord, parce que l'ouverture serait trop grande, et que le cordonnet ne serait pas assez soutenu. Rappelez-vous ce que nous avons dit à cet égard relativement aux œillets de moulinet.

Il est deux sortes de points qui, bien qu'ils forment des jours, ne se rangent point parmi les points de dentelle. Les brodeuses en sont ordinairement chargées, et les faiseuses de points de dentelle les ignorent : ils se nomment *brides*. Ces points sont faciles et très jolis, surtout sur de l'étoffe claire. Voici comment on les fait :

Prenez une très grosse aiguille, assez grosse pour laisser dans l'étoffe un trou apparent quand vous l'en avez retirée; enfilez-la de fil très fin, que vous attachez par une boucle à la tête de l'aiguille, parce que vous sentez aisément qu'elle se désenfilerait sans cesse si on n'arrêtait le fil; piquez ensuite cette aiguille au commencement du dessin de bride (ce dessin est celui d'un large cordon, deux lignes droites ou ondées); piquez à plat, auprès de la ligne inférieure, votre aiguille, que vous ressortez après quelques fils : cela formera deux trous, un devant, un derrière l'aiguille; repassez l'aiguille dans le premier trou, faites-la ressortir par le second, et serrez fortement ce point. Cela fait, retournez votre aiguille qui était placée à plat, la pointe devant vous; retournez-la de manière qu'elle soit en large devant vous, et couchée sur l'index gauche, la tête tournée vers l'ongle. Vous la piquerez ensuite à droite, au-dessus du second trou qu'elle avoit fait, trou par lequel vous la ressortirez. Ce point, nommé point du milieu, ne se redouble pas, le fil se trouvant repassé sur les fils de l'étoffe pris en dernier lieu, parce qu'on repique l'aiguille dans le nouveau trou, et qu'on redonne à l'aiguille sa première position, en lui faisant répéter auprès de la ligne supérieure du dessin le point doublé qu'elle a fait à la ligne inférieure : on recommence le point du milieu, et ainsi de suite. Ce point, nommé *bride turque*, produit l'effet indiqué par la *fig.* 36. Voulez-

vous avoir une bride turque double, vous ferez une seconde bride au-dessus de la première, en prenant à gauche dans les points de celle-ci. Toute la différence est que vous ferez un point seul, et non un point doublé à cette jonction.

L'autre bride, appelée *bride à l'échelle*, se fait et se décrit plus facilement. Votre aiguille doit être grosse, et enfilée comme pour la bride précédente; vous prenez quelques fils dans l'étoffe, du côté d'une des lignes du dessin, et repassez deux fois l'aiguille dans les mêmes trous en serrant chaque fois fortement, et tirant l'aiguille non devant vous, comme cela se pratique ordinairement, mais à gauche, en sorte que la tête soit tournée vers le milieu de la paume de la main droite; retournez ensuite l'aiguille en tirant fortement le fil à droite, et faites encore deux points dans le même trou; cela produira une sorte de petite baguette entre deux trous. Repiquez l'aiguille au bout de la baguette, et ressortez-la après avoir pris à peu près le même nombre de fils que la première fois. Répétez le procédé indiqué en serrant toujours bien, et vous aurez une suite de petites baguettes ou petits échelons. (*Pl. I, fig.* 37.) (1)

On reprend le fil, en laissant un bout de l'aiguillée en avant du dernier point de la bride, que l'on con-

(1) Voyez pour compléter les brides, la bride *a A*, au chapitre des points de dentelle.

tinue par-dessus. La bride à l'échelle ne se fait qu'en droite ligne : on l'emploie ordinairement au milieu des feuilles, surtout les dentelées ; elle en marque fort agréablement les nervures, et fait ressortir le mat de la broderie. On la *cordonne*, c'est-à-dire on y fait un cordonnet des deux côtés avant de broder les feuilles qu'elle partage, parce qu'elle nuirait à la régularité des points : toutefois on peut la faire après sans inconvénient.

Cette bride, très facile sur la mousseline ou sur la gaze, est bien loin de l'être autant sur une étoffe épaisse et serrée : il faut en ce cas tirer les longs fils de l'étoffe compris entre les deux raies du dessin, et continuer ses échelons, comme nous l'avons indiqué, sur les fils restés en travers.

Cette bride et la précédente ne peuvent se faire sur de la mousseline empesée, parce que les fils de l'étoffe se cassent à chaque instant. La mousseline s'empèse cependant toujours, et l'on ne peut démonter continuellement l'ouvrage : on n'a d'autre parti à prendre que de mouiller légèrement l'endroit où l'on veut faire la bride.

On cordonne presque toujours très légèrement la bride turque ; on la trace à longs points, ou même on tient sur l'ouvrage un long brin de coton que l'on fixe au bord de la bride en faisant un point-côté à chaque trou. Plusieurs brodeuses font à la place de ce *cordon de bride* un véritable cordonnet.

La bride turque sert aussi à faire de très jolies

coutures sur les étoffes claires. Pour cela, posez à plat, l'un sur l'autre, les deux morceaux que vous voulez réunir : ne faites point de pli-rentré ; montez ces morceaux légèrement bagués. Les bagûres doivent figurer les lignes du dessin de bride. Faites ensuite la bride comme à l'ordinaire, en prenant les deux morceaux à la fois, et serrant bien les points ; tirez les bagûres, démontez, coupez en dessus et en dessous les parties effilées des morceaux, et vous aurez une couture agréable et solide. On ne cordonne point cette bride.

Comme l'on fait le plus souvent un feston au bas des broderies au plumetis, nous allons indiquer ici la manière de faire le feston.

Ayez un dessin à dents dont les ondes soient alternativement convexes et concaves; montez sur ce dessein l'étoffe que vous devez festonner; suivez ou tracez chaque dent avec un coton ou fil plat : cela fait, pliez sur l'index gauche l'ouvrage retenu d'une part par le doigt du milieu, et de l'autre par le petit doigt ; piquez ensuite l'aiguille en dedans de la dent, le long du tracé ; tirez-la sur le pouce gauche, dont sa pointe doit toucher l'ongle, et mettez tout de suite sous ce pouce, le bout retourné de l'aiguillée pour l'arrêter, et l'aiguillée elle-même ; repiquez l'aiguille très près du premier point, et tirez-la en lâchant peu à peu la petite boucle que fait le coton retenu sous le pouce : cette boucle finit par entourer le fil en le serrant. A me-

sure que vous lâchez, retenez le coton avec le petit doigt de la main droite, afin que le point soit bien égal : cela s'appelle *point-noué*. Continuez de la même manière : arrivée au bout de la dent, retournez l'aiguille en passant sous les deux ou trois derniers points, et recommencez la dent suivante de même. Moins vous prendrez d'étoffe avec le tracé, plus le feston sera agréable : vous reprendrez le coton comme vous avez commencé en retournant le bout de l'aiguillée sous le pouce : on coupe ensuite ces bouts; quand le feston sera démonté, vous le découperez ainsi que je l'ai déjà dit (voyez broderie en reprise, à la fin).

Il y a quelques années que l'on faisait une sorte de broderie de feston, appellée *frivolité*. Le premier rang de feston fait, on en recommençait un autre, dont on faisait répondre les formes convexes aux formes concaves du précédent, et réciproquement : une nouvelle rangée disposée dans le même ordre, produisait une sorte de réseau, fort long à faire, et joli seulement quand les dents étaient petites : j'en parle, parce que le caprice de la mode peut le ramener quelque jour.

On appelle feston plein, un feston dont la première dent est découpée de plusieurs autres dents sur lesquelles le point s'étend (*fig.* 38) en largeur.

Un nouveau point s'est introduit depuis peu de temps dans la broderie au plumetis : on l'appelle point d'épines, parce qu'il les représente très bien :

rien n'est si aisé à faire : on arrête l'aiguillée dans la partie du dessin à laquelle est attachée l'épine, ou bien, en continuant de broder ou de tracer, on fait un point longitudinal un peu oblique, depuis la tige jusqu'au bout du trait de dessin qui indique l'épine. Là, après avoir pris quelques fils, on va repiquer l'aiguille du côté opposé à celui ou on vient de la sortir, et au point de jonction de l'épine avec la tige. Cette manœuvre croise les deux brins de coton, et donne de la solidité à l'épine (*fig.* 39) ; il faut prendre le moins possible de fils par le haut. La figure réprésente le point grossi.

Broderie de cordonnet.

Un genre a des espèces : le plumetis a donné naissance à la broderie de cordonnet, qui se confond souvent avec lui. Cette broderie se fait de deux manières : cordonnet à jour, cordonnet à découpage.

La première manière se fait sur une étoffe épaisse. On trace toutes les feuilles, ensuite on les fend par le milieu, en observant de ne pas couper jusqu'aux deux bouts, puis on fait sur le tracé un cordonnet bien serré, en conservant les formes du dessin. On fait aussi cette broderie de cordonnet sur des étoffes claires, mais alors on ne fend point les feuilles, on les cordonne seulement.

La seconde façon se fait à peu près de même, mais elle a des accessoires qui demandent quelques

détails. On applique sous le tulle ou la gaze très claire, des bandes de perkale fine et souple, souvent de *jaconas*, où sont tracés les dessins : on suit ensuite avec un cordonnet bien *dru* (c'est l'expression des brodeuses) tous les contours, et toutes les nervures des feuilles et des fleurs. On démonte ensuite et l'on découpe avec des ciseaux fins toute l'étoffe d'application comprise entre les fleurs. Comme la perkale et le jaconas qui lui ressemble, ne sont point transparens, la découpeuse ne peut voir si elle ne coupe point le tulle ou la gaze : il faut donc une attention et une patience extrêmes, surtout quand le dessin présente des bouquets de feuilles dentelées et rapprochées l'une de l'autre. Lorsque l'espace entre les fleurs est un peu grand, on peut soulever la perkale avec une longue épingle ou une aiguille à tricoter, et couper hardiment le long de cette aiguille. Néanmoins, quoi qu'on fasse, on coupe souvent des mailles, mais on les rejoint de la manière que nous indiquerons au raccommodage des dentelles ; si c'est de la gaze, on fait des reprises, en conduisant des fils extrêmement fins d'un cordonnet à l'autre. Cette broderie a eu une grande vogue il y a trois à quatre ans ; maintenant on l'emploie assez peu.

On rejoint ou *raccorde* des morceaux d'étoffe brodée, en procédant comme il est dit pour les coutures de bride turque, si ce n'est que l'on remplace la bride par un cordonnet qui cache en dessus

la partie effilée du morceau. On se sert surtout de ce moyen pour *assembler* les bonnets à trois pièces.

Broderie au tambour ou au crochet.

Ce genre de broderie tire son nom des instrumens à l'aide desquels on le fait. Nous allons les décrire d'abord, en nous conformant aux changemens que le temps a apportés au premier; ainsi, nous ne parlerons point du tambour, métier circulaire, que remplacent maintenant les métiers carrés : le crochet est toujours resté le même.

On donne ce nom à une aiguille, carrée à une de ses extrémités, et terminée à l'autre par un crochet destiné à accrocher la soie ou le coton dont on se sert pour broder. Elle est fixée dans une tige d'ivoire ou d'or, de manière à ce qu'on puisse la changer, l'ôter ou la remettre à volonté. A cet effet, la tige d'ivoire, longue d'environ cinq pouces, est percée longitudinalement et dans le sens de son axe, d'un trou dans lequel entre librement la partie carrée de l'aiguille, qui s'y enfonce assez profondément : la partie non polie de l'aiguille indique jusqu'à quel point elle doit s'y enfoncer. Un autre trou, placé latéralement, et répondant au milieu de la longueur du premier, renferme une vis de cuivre dont un bout pénètre dans le trou longitudinal, tandis que l'autre est garni d'un bouton, à l'aide duquel on peut faire tourner la vis, et par

conséquent l'avancer ou la reculer à volonté. Son usage est facile à comprendre. Lorsque l'extrémité carrée de l'aiguille est placée dans le trou, de telle sorte que le crochet reste en dehors, comme l'indique la figure 40, on tourne la vis pour la faire avancer : alors elle fixe l'aiguille en la pressant contre la paroi intérieure du trou longitudinal. Quand on veut, au contraire, retirer le crochet, il faut tourner la vis en sens opposé.

La partie supérieure de la tige d'ivoire est creusée en forme d'étui, dans lequel on place les crochets de rechange. Cet étui se ferme à vis avec un couvercle; ce couvercle lui-même porte une autre vis à son extrémité supérieure. On y ajoute, pendant que l'on brode, une petite pièce conique et creuse : mais ce n'est pas là sa place ordinaire, on ne l'y met même que pour s'en débarrasser. Son usage est important. A l'aide d'une vis placée à la partie où se met l'aiguille, elle s'y adapte quand on a fini de broder, de manière à protéger le crochet dans le cas où on le laisserait tomber.

Le métier (*fig.* 41) est composé de cinq parties, qui se montent et se démontent à volonté. Ces parties sont, le pied du métier, les deux lattes de chêne percées de trous pour recevoir les chevilles, et qui servent de traverses aux ensubles; les ensubles, traverses auxquelles on cloue une bande de grosse toile appelée coutisse. Cette coutisse se cloue par ses deux lisières réunies; elle doit être

large de deux à trois pouces. Les lattes doivent être passées dans une sorte de planchette arrondie *h*, qui s'enfonce dans la mortaise des lattes *i i*; cette planchette tient au pied du métier par une cheville à vis, afin qu'on la puisse pencher à volonté *j j*. La planchette ainsi fixée au milieu des mortaises, on passe les bouts des lattes dans les mortaises des ensubles *k k*, et on enfonce une cheville dans le trou de la latte qui se trouve au milieu, ou tout auprès de la mortaise des ensubles : c'est selon qu'en tendant l'étoffe on parvient à avoir un trou de plus ou de moins d'intervalle. Quand l'étoffe n'est point tendue ni cousue, et qu'on passe seulement les ensubles dans les lattes pour la coudre, il convient de rapprocher les ensubles de la planchette pour plus de commodité en cousant l'étoffe aux coutisses. Cette préparation du métier faite, on procède à la préparation de l'étoffe; on l'empèse s'il y a lieu; on y intercalle des morceaux de toile ou de canevas si elle a des échancrures, parce qu'elle doit présenter une surface continue. Ordinairement on laisse l'étoffe entre ses deux lisières; on coud tout le long de ces lisières (qui ordinairement regardent les lattes) un large ruban de fil, percé de distance en distance : cela s'appelle *galonner*. On supplée au *galon* en *trelissant*, c'est-à-dire en faisant de place en place de longs points noués avec de la ficelle, le long des lisières ou du morceau qui les remplace, et est tourné vers les lattes comme elles

le seraient. Cette dernière opération demande que l'étoffe soit très solide, car autrement elle suivrait les points de ficelle, quand on viendrait à passer des cordons dans les boucles que font ces points de trelissage, et quand on tirerait fortement ces cordons. Ce procédé est aussi plus commode, lorsque les lattes sont garnies, comme il arrive quelquefois, de crochets en fer, qui entrent dans les boucles de ficelle, mais il faut que l'étoffe soit cousue sur toute la longueur du métier, afin que les boucles du trelissage soient assez rapprochées des crochets pour que ceux-ci puissent les saisir. On se sert plus communément du galon, dans les trous duquel on passe des cordons que l'on étend à volonté. La couture du galon doit être faite très serrée, pour résister à la tension. L'étoffe étant *galonnée* des deux côtés dans toute sa longueur, cousez-la dans sa largeur aux coutisses, par un surjet à points très rapprochés et en fil bien gros. Les coutisses des deux ensubles doivent être placées sur le métier en face l'une de l'autre. Si l'étoffe n'est pas assez large pour aller d'un bout à l'autre des ensubles, mesurez la moitié de l'étoffe et la moitié de l'ensuble, puis commencez le surjet au milieu, pour qu'il n'y ait pas plus d'étoffe à droite qu'à gauche. Si vous voulez commencer le surjet par le bout, attachez au milieu l'étoffe après la coutisse avec une épingle, et cousez du côté de la coutisse afin de ne pas emboire.

Quand les deux largeurs de l'étoffe sont cousues après les coutisses, sortez une des ensubles, couvrez-la d'un papier double, ou d'une large bande de toile dans toute sa longueur, de manière à bien envelopper la coutisse et le bois de l'ensuble, afin qu'ils ne déchirent ou n'éraillent point l'étoffe; après cela, roulez l'étoffe sur cette ensuble, en la tenant par les deux bouts : prenez garde de ne point faire de plis en roulant : quand l'ensuble est toute recouverte de l'étoffe, c'est un *roule*, quand elle l'est à moitié, c'est un *demi-roule*. Roulez ainsi toute l'étoffe, jusqu'à ce qu'il n'y en reste que la grandeur que peut embrasser commodément la main de chaque côté du métier, ce qui se nomme *empan*. Quand vous aurez brodé ces deux empans, tendez cette largeur (l'empan) en écartant le plus possible les deux ensubles, et les arrêtant en fichant des chevilles ou des clous dans les trous des lattes. Quand les métiers à broder ont des lattes garnies de crochets en fer, les ensubles sont stationnaires après les lattes, et on les étend ou desserre au moyen d'une vis; mais on se sert peu maintenant de ces métiers qui sont lourds, coûteux, et peu faciles à arranger : revenons aux lattes trouées; l'étoffe étant écartée et tendue le plus possible, attachez un cordon ou une ficelle après le trou du galon le plus près de la coutisse placée devant vous; passez ensuite ce cordon dans le trou de la latte qui se trouve vis-à-vis celui du galon : retournez ensuite

au second trou du galon ; comme pour lacer et ainsi de suite, en passant tour à tour le cordon dans un trou du galon, et dans un trou de la latte ; plusieurs personnes entourent simplement la latte avec le cordon, vis-à-vis le trou du galon, cela est plus tôt fait, mais serre un peu moins : d'autres enfilent le cordon dans un passe-lacet, pour entrer alternativement dans les trous du galon et des lattes ; cette précaution est bonne ; elle permet de faire les trous du galon petits, et empêche par là qu'ils ne rompent quand on a tiré le cordon, ce qui arrive quelquefois : au surplus, pour prévenir cet inconvénient, il faut avoir soin de laisser un peu d'intervalle entre les trous et la lisière du galon.

Voici votre latte et votre galon lacés, tirez et serrez les cordons autant que possible : arrêtez-les solidement aux deux extrémités. Continuez de lacer en répétant cette manœuvre au second côté du métier ; couvrez-le d'une toile, ou d'une gaze, que vous releverez sur elle-même, à l'endroit ou vous devez travailler, puis dessinez comme nous l'avons dit, en parlant du dessin des broderies sur les étoffes tendues.

Vous déferez les cordons des lattes ; vous ôterez les chevilles qui tiennent les ensubles ; vous roulerez ce qu'il y a de brodé sur l'ensuble qui n'a rien, en l'enveloppant comme j'ai dit : vous déroulerez l'autre, et vous remonterez. Si la broderie est au passé, en soie, en or, il faudra mettre de la mous-

seline ou un papier de soie entre chaque roule, de peur que le froissement ne la gâte.

La broderie au métier gâte la taille à la longue, parce que la main droite étant toujours sur le métier tandis que la gauche demeure en dessous, l'épaule droite s'élève et grossit : aussi a-t-on imaginé de faire supporter la planchette du pied du métier, par une longue tige de bois (*fig.* 42), qui rentre à coulisse dans le pied du métier *l l* : cette tige est percée de place en place, par un trou transversal, dans lequel entre une cheville à vis *m*, placée à cet effet dans un des trous correspondans, pratiqués pour cela au pied gauche du métier *n*. On fait entrer cette tige *l* dans la coulisse *o*, et on l'élève en plaçant la cheville dans le premier, second, ou troisième trou, selon qu'on le juge à propos : il est inutile de dire qu'on n'élève ainsi que la branche du métier qui se trouve placée à gauche, pour que l'épaule gauche soit au niveau de la droite (*fig.* 43, métier tout monté).

Toutes ces précautions étant prises, asseyez-vous devant le métier ; placez la main droite sur l'étoffe tendue, et prenez entre le pouce et l'index de cette main, votre étui ou tige d'ivoire, après y avoir placé l'aiguille de telle sorte que la pointe recourbée du crochet, soit du même côté que la vis latérale : enfoncez perpendiculairement ce crochet dans l'étoffe (le bouton de la vis étant tourné vers vous), et faites lui accrocher le bout du coton que

vous lui présentez de la main gauche, le peloton étant sur vos genoux. Que ce soit coton, ou fil d'or, ou soie, il faut qu'il soit tors. Sortez le coton sur l'étoffe, en faisant faire au crochet un petit tour, qui après avoir mis le bouton de la vis latérale du côté opposé, le ramene vers vous. Sortez ensuite le crochet au bout duquel le coton est accroché en boucle : posez cette boucle sur l'étoffe, et renfonçant le crochet au milieu de cette boucle, ramenez-en une nouvelle, ce qui fait le point de chaînette tout pareil à celui que j'ai décrit à l'article couture : puis continuez près à près, en suivant le dessin.

On arrête de deux manières : 1°. en tirant un point en dessus, de sorte qu'il fasse une longue boucle : puis en rattrapant cette boucle avec le crochet pour l'agrandir, que cette fois seulement on passe en dessous du métier ; on passe ensuite le peloton dans cette boucle, et l'arrêt est fait. La seconde manière est beaucoup plus courte ; on retourne le crohet dans le dernier point, de manière qu'il ne prenne que le coton, sans entrer dans l'étoffe ; on passe dans ce point le coton qu'avait pris précédemment le crochet : on serre très fort et l'on casse. Cet arrêt a deux inconvéniens ; d'abord il est peu solide, il se défait souvent et toute la chaînette suit, ensuite il court risque de déchirer ; de plus il fait une grosseur désagréable.

On reprend simplement le coton, en tirant le bout en dessous, d'une manière imperceptible.

Lorsque l'on veut faire les pointes des feuilles, ou joindre une fleur à sa tige, ou que les rangées de points se trouvent pressées, on laisse ce point, et l'on va piquer le crochet à quelques fils; on obtient une boucle de coton ou *faux-point*, qu'on va porter dans le point abandonné, dans lequel on renfonce le crochet.

Cette broderie est extrêmement solide, elle se fait très vite., et convient surtout aux petites fleurs : aussi, quoiqu'on en fasse à présent peu d'usage, l'emploie-t-on bien souvent aux *pleins* (*fig.* 44). Les pleins sont de petites fleurs disposées en quinconce : toutes ces mousselines, dites brodées à *pois* ou à *pluie*, le sont au crochet: une brodeuse habituée n'a pas besoin qu'on lui dessine ces pois : pourvu qu'elle ait la moitié du premier carreau (*fig.* 45), elle broderait à pluie, vingt aunes de mousseline, parce qu'elle mesure les distances, et fait constamment ses pois en opposition avec ceux de la rangée précédente, et bien vis-à-vis de ceux de la rangée qui se trouve au dessous de celle-ci.

On fait cette broderie sur toutes sortes d'étoffes, gaze, mousseline, perkale (très rarement), taffetas, tulle : elle est difficile sur ce dernier, surtout quand il est gros, parce que les trous des réseaux interrompent souvent la chaînette; aussi brode-t-on le tulle par *application*, c'est-à-dire qu'on place au dessous du tulle une doublure en mousseline grosse et commune, surtout quand on a de

grands dessins à faire. On brode en prenant à la fois le tulle et la mousseline ; puis lorsqu'on a démonté l'ouvrage, on fend la mousseline, on la découpe grossièrement le long des fleurs, puis on en arrache brin à brin les fils.

Il y a une autre sorte d'application qui ressemble à celle de la broderie de cordonnet. On double aussi le tulle en mousseline ou en gaze, mais fine ou tout au moins de médiocre grosseur : on suit les contours et les nervures des feuilles et des fleurs, avec le point de chaînette ; puis l'on découpe, comme nous l'avons dit pour la broderie de cordonnet : cette application-là est moins lourde, et beaucoup plus jolie que celle de cette dernière broderie ; aussi elle est plus en usage : on s'en sert surtout dans les fabriques de Lyon. La broderie au crochet est d'un prix peu élevé, parce qu'elle se fait très rapidement. Lorsqu'on brode souvent au crochet, il faut placer un *doigtier* sur l'index gauche, pour le préserver des coups de cette aiguille.

Broderie au passé.

Cette broderie veut que l'étoffe soit tendue de la même manière, et avec les mêmes précautions que j'ai indiquées ci-dessus pour la broderie au crochet ; elle veut également que l'on soit assis, et qu'on ait les mains placées de même. Elle se fait en coton, soie, laine, or, argent, pourvu que toutes ces ma-

tières soient plates, et bien lisses. Les aiguilles dont on se sert, doivent être comme des aiguilles à coudre, mais plus longues, et à tête beaucoup plus allongée. Pour que le passé soit solide, chaque point doit embrasser l'étoffe en longueur, autant en dessus qu'en dessous. Ce point est ainsi le contraire du plumetis, qui embrasse l'étoffe en largeur : il en diffère encore, en ce qu'on prend chaque point un peu de biais ; ce sens de biais est suivi, afin de pouvoir à la fois resserrer et rapprocher imperceptiblement les points, à la partie étroite des feuilles, et les écarter aussi d'une manière insensible à la partie large ou arrondie d'une feuille ou d'une fleur : on diminue petit à petit le point, selon le dessin, mais sans en changer la forme, et en passant autant de coton en dessus qu'en dessous (*fig.* 46). On voit que cette broderie pourrait, au besoin, n'avoir point d'envers : il ne faut pour cela que de l'attention, aussi plusieurs ouvriers ont fait autrefois des habits brodés, que l'on pouvait porter des deux côtés : il y a plus, avec deux aiguilles enfilées de soie, de différente couleur, ils ont fait des vêtemens dont un côté était bleu, et l'autre rouge ; mais le procédé de cette broderie double est extrêmement long et difficile, de plus il est inutile ; par conséquent je n'en parlerai point.

Quand une feuille est large, on en brode la moitié dans le sens de droite à gauche, et l'autre moitié dans le sens de gauche à droite : on fait attention de

ne pas repiquer au second côté dans les points du premier, afin de produire un léger sillon comme il est dit pour les feuilles dentelées du plumetis.

Il y a des brodeuses qui font les tiges du passé au crochet ; cela est peu agréable ; les raies de chaînette étant resserrées, ne se marient pas avec les feuilles du passé qui sont larges et applaties : cela a pour ainsi dire un air étranglé ; il vaut mieux faire les cordons en couchant extrêmement le point, et reprenant le suivant à peu près à la moitié du précédent (*fig.* 47) ; cette manière convient pour les petites tiges : quand il faut faire de grosses branches, ou de larges cordons, il faut coucher le point en diagonale de l'une à l'autre raie du dessin. Depuis très peu de temps, on environne d'épines les branches et les dessins du passé en coton, comme dans le plumetis.

Cette broderie, a un accessoire d'un usage agréable, et d'un procédé très facile. Ce sont les *nœuds*. Ces *nœuds*, dont on pourrait au besoin composer une broderie à part, en la mélangeant surtout avec la broderie au crochet, ces nœuds, dis-je, se font ainsi : l'aiguillée étant arrêtée dans l'étoffe par un nœud ordinaire, placé à l'endroit, faites-lui faire une grande boucle en tournant la main sur le métier. Passez l'aiguille dans cette boucle, piquez-la perpendiculairement dans l'étoffe, à gauche, et hors de la boucle, qui demeure à droite passée autour de l'aiguille, comme un nœud coulant.

Pendant que la main de dessous tire l'aiguille et serre la boucle, la main de dessus tient cette boucle, et la fait couler peu à peu à mesure qu'elle diminue : il faut prendre l'aiguillée fort longue pour les nœuds, il le faut aussi pour le passé.

Nous avons vu combien la manière de commencer les nœuds est simple : le commencement du passé l'est un peu moins; il faut faire un point, dit *point perdu*, en repoussant un peu les points voisins sous lesquels on cache le petit bout de coton, qui sert à tenir l'aiguillée; le bout qui restera en la finissant, se cachera de même, ainsi que celui de la nouvelle aiguillée qu'on y remettra. Ce point est perdu, parce qu'en couchant beaucoup l'aiguille, et piquant dessous les autres points, on le fait inaperçu. Il y a aussi le *point fendu ;* on nomme ainsi le point qu'on rentre dans les points précédens, lorsqu'on veut figurer de petits pétales dessous lesquels il en sort de grands (*fig.* 48).

On ne fait ni œillets ni points à jour dans le passé, la beauté de cette broderie consistant dans le mat; aussi ne la fait-on en coton que sur des étoffes claires : elle fait beaucoup moins d'effet sur des étoffes épaisses. Les dessins en sont toujours fort grands; aussi convient-elle aux objets de grande dimension, les couvre-pieds, les *aubes* de prêtre, les devants d'autel. Ce sont les objets auxquels on l'emploie maintenant; on commence cependant à s'en servir sur des collets d'organdi, en en

faisant des losanges, des ronds entourés d'épines. L'épine au passé, est un point seul, et non croisé comme celui du plumetis ; il fait un meilleur effet. On brodait autrefois (il y a dix-huit ans) presque tous les bas de robes avec cette broderie.

Quelques entrepreneuses de broderie font tendre et broder sur le métier, des étoffes qu'on brode au passé avec les dessins et le coton du plumetis. L'invention n'est pas heureuse : les points allongés du passé n'ont point de grâce sur les petits objets, et la torsion du coton fait qu'ils s'écartent de la manière la plus désagréable : le seul avantage qu'il y ait, c'est qu'on va une fois plus vite qu'au plumetis ordinaire. C'est au reste le trait distinctif du passé.

Broderie au passé-épargné.

Nous avons dit que pour le passé, on prend à chaque point autant d'étoffe en dessus qu'en dessous : au passé-épargné, au contraire, quand on a piqué l'aiguille en dessous, au bout d'une feuille, on la ressort par-dessus après avoir pris quelques fils, en se rapprochant du milieu, puis on la repique quelques fils avant la fin de la feuille, puis on la ressort par-dessus justement à cette extrémité : ensuite on la remonte en haut de la feuille, laissant ainsi le coton dans toute la longueur du point, comme pour le passé ordinaire, et on l'épargne en descendant, comme nous venons de le dire ; de

manière que chaque feuille représente à l'envers un vide bordé d'un cordon. Cette broderie ne se fait que lorsque le haut prix ou la nature des matières qu'on y emploie forcent à l'économie, ou à chercher une surface plate à l'envers; tels sont l'or, l'argent, la très belle soie, dans le premier cas, et la chenille dans le second.

Nous n'avons rien à ajouter de plus pour le passé-épargné, qui n'a que cette différence avec le passé proprement dit.

Broderie en soie nuancée.

C'est encore ici le passé, soit épargné ou non; mais cette broderie mérite d'être traitée à part, à cause du goût et du talent qu'elle exige. Son but est de représenter les fleurs, les fruits, les oiseaux au naturel : en conséquence, on ne voit jamais dans ses dessins de ces contours de fantaisie, de ces figures rondes, ovales, en losanges, auxquelles on donne si improprement le nom de fleurs dans les broderies ordinaires : non seulement ses dessins sont tracés d'après nature sur l'étoffe, mais encore il faut avoir pour modèle la gravure coloriée, ou la fleur naturelle que l'on veut broder, afin d'en imiter toutes les diverses nuances.

Cette broderie est fort chère, parce qu'il faut avoir autant de pelotes de soie plate, qu'il y a de couleurs et de nuances dans la fleur; et souvent,

c'est à l'infini. Une rose a dix à douze nuances de rose, depuis le ponceau jusqu'au rosé : un bluet a cinq à six nuances de bleu; une tige qui se commence par un seul vert, en demande bientôt trois, puis une seule couleur de bois, d'autres encore; et ainsi pour toutes les fleurs et tous les dessins.

Il n'est guère possible de donner les règles précises d'une broderie qui consiste seulement à imiter les couleurs d'une fleur coloriée ou naturelle; c'est proprement l'œil, l'habitude qui doivent les apprendre; toutefois il est des principes que nous allons indiquer.

Premièrement, il faut mettre invariablement les nuances claires du côté où se relèvent les feuilles et les fleurs. Le côté où elles s'abaissent sera de couleurs plus foncées, parce qu'il est censé dans l'ombre, et que l'autre côté est censé éclairé par le soleil : par la même raison la partie inférieure du bouquet présentera des couleurs moins brillantes que la partie supérieure. Secondement, vos couleurs ne doivent point être brusquement tranchées, mais *fondues* imperceptiblement l'une dans l'autre; de manière que l'on ne distingue pas où vous avez commencé de mettre une nouvelle soie. Souvent il faut faire dans le même pétale, ou dans la moitié de ce pétale, un point d'une couleur, un point-fendu d'une autre, un nouveau point-fendu d'une autre encore. Les points-fendus sont d'un usage fréquent

parce qu'ils mêlent bien les nuances. Il faut aussi, pour imiter le reflet de couleurs que produisent les pétales, faire les parties qui composent votre fleur avec des points conduits de sens opposés; une rangée de points en droit fil, le long d'une rangée de points en biais; celle-ci entourée d'un point en large comme le plumetis, ou décrivant une large spirale. On peut remplir le centre de la fleur de *nœuds*, afin d'imiter les étamines, mais beaucoup d'habiles brodeuses en soie nuancée négligent ce moyen, quoique l'effet en soit joli; elles préfèrent broder des fleurs tout-à-fait doubles, où les étamines sont remplacées par des pétales, et elles ont raison, les nœuds n'imitant que très imparfaitement les anthères.

Lorsqu'on a fini de placer dans une partie de fleur la nuance indiquée, il faut sortir l'aiguille enfilée, et, sans couper la soie, la piquer dans le galon du métier pour la reprendre au besoin. Comme il faut souvent répéter cette manœuvre, on a communément une quantité d'aiguilles enfilées de toutes couleurs. Il faut les ranger avec ordre, et prendre garde que les soies ne se mêlent, parce qu'il faudrait les couper, et les mettre au déchet si elles venaient à s'embrouiller.

On sent que cette broderie exige une grande fraîcheur; en conséquence, on ne saurait prendre trop de précaution pour conserver les soies brillantes. Il faudra, entre autres mesures qu'il est superflu d'indiquer, couvrir de papier de soie les parties de la

fleur à mesure qu'on avancera, afin que la main ne les touche pas. On fait avec cette broderie des meubles, et surtout de petits tableaux dont s'occupent beaucoup les demoiselles en pension (1).

Broderie en laine.

La broderie en laine se fait aussi au passé ; tantôt on la nuance, tantôt et plus souvent on fait les fleurs avec leur couleur seule sans nuances. La première est préférable, mais trop longue et trop précieuse pour un bas de robe, on la réserve pour meubles et la tapisserie la remplace. La seconde est commune et laide, parce qu'elle s'écarte trop de la nature. Il est ridicule de voir du lilas tout lapis ou tout violet, avec des feuilles toutes vertes pistache ou toutes

---

(1) On fait aussi ces petits tableaux nuancés sur papier vélin fort. J'en parle à part, d'abord parce qu'ordinairement la broderie nuancée se fait toute sur taffetas ou gros de Naples, et puis parce que l'emploi du papier met quelque différence dans la broderie et sa préparation. Après avoir dessiné, on pique le dessin tout autour ; on en suit tous les contours comme si l'on voulait poncer, mais on prend une aiguille de moyenne grosseur. On passe les points dans ces trous d'aiguille, et chaque levée de point ou jonction d'une feuille à l'autre, se trouve à peu près coupée par les coups d'aiguille répétés à côté l'un de l'autre. C'est au résumé une broderie très difficile, fragile, et d'une complète inutilité.

vertes d'émeraude; on prend alors un parti mitoyen, et l'on brode avec deux ou trois nuances que l'on dispose de son mieux, selon les règles de la broderie en soie nuancée.

On éprouve assez de difficulté à enfiler la laine dans les aiguilles, quoique celles-ci soient pourvues d'une tête large et bien ouverte; la petite houppe qui se forme quand on a coupé la laine, empêche que tous les brins puissent passer dans le trou. Si on les enfile ou si l'on croit les enfiler tous, il y en a toujours quelques uns qui échappent et font grimacer l'aiguillée. Les mouiller avec un peu de salive ne prévient que peu cet inconvénient; il faut faire une petite boucle au bout de l'aiguillée, en la repliant sur elle-même (*fig.* 49). Présentez ensuite cette boucle au trou de l'aiguille, elle s'y enfilera aussitôt.

Il faut avoir soin, surtout lorsqu'on brode de la gaze ou de l'organdi, de *soutenir* son point, c'est-à-dire de passer le petit doigt de la main droite dans l'aiguillée quand on pique l'aiguille, et de faire couler peu à peu cette aiguillée comme pour les nœuds. La raison de cela, c'est que la laine, étant ordinairement rude, pourrait aisément érailler ou même déchirer l'étoffe.

Il faut un peu serrer le point de cette broderie, parce que la laine, qui tend à se lâcher, ferait très facilement écarter les points, de manière à laisser voir l'étoffe entre eux.

Broderie appliquée.

Cette broderie n'est point comme on pourrait le croire, la broderie en application dont nous avons parlé en traitant du plumetis, du cordonnet et du crochet; c'est une broderie dont les figures sont relevées et arrondies par du vélin ou coton, qu'on colle ou coud en dessous pour la soutenir; on brode ensuite sur cette application, soit en laine, soie, or; soit au passé, en *couchure*, en *guipure*, deux sortes de broderie dont nous allons donner les détails. Nous ne nous étendrons pas davantage sur celle-ci, crainte de nous répéter dans les suivantes, dont elle n'est en quelque sorte qu'une préparation. Au reste, les façons de broderie dont nous nous occupons maintenant rentrent toutes les unes dans les autres; ainsi, la broderie en chenille est d'une part le passé-épargné, de l'autre la broderie en couchure. Afin de ne pas multiplier d'oiseuses subdivisions, nous en ferons la matière d'une note. (1)

---

(1) On sent que le passé-épargné est indispensable pour la broderie en chenille, et parce qu'elle est fort chère, et parce que son duvet ferait trop d'épaisseur à l'envers. Il y a deux sortes de chenilles : la chenille sur coton, et la chenille sur un laiton extrêmement léger. La dernière s'emploie exclusivement pour les fleurs artificielles en chenille, dont nous parlerons plus tard. La seconde sert pour la broderie; mais l'autre est encore d'un usage plus fré-

Broderie en couchure.

Ce genre de broderie, qu'on appelle aussi *lancée*, se fait en *lançant* ou couchant des fils d'or d'un bout à l'autre du dessin; on arrête ensuite ces fils un à un par un point de soie de même couleur, comme

---

quent. Quand on a choisi le passé-épargné, il faut avoir des aiguilles à très large trou, afin de pouvoir enfiler la chenille sans l'écorcher. Il faut également nuancer ses chenilles selon les nuances naturelles; mais l'on a cent fois moins de travail qu'à la broderie en soie nuancée, chaque point de chenille suffisant pour faire les petites feuilles et les découpures des feuilles dentelées. Il importe que le dessin soit à grands traits : ordinairement, pour les tiges, on fait un seul point de toute la longueur de cette tige, si elle va de droit fil.

L'autre broderie en chenille se fait ainsi. Ayez une aiguille ordinaire bien fine enfilée avec de la soie de la couleur de la chenille que vous voulez fixer; arrêtez cette chenille au commencement du dessin par un petit point qui l'embrasse et se cache dans son duvet. Étendez-la ensuite selon les contours du dessin, en la fixant de place en place comme il vient d'être dit; ramenez-la sur elle-même dans l'intérieur des feuilles, afin de la remplir en continuant de l'arrêter aux deux bouts des feuilles, si elles sont de médiocre grandeur, et par le milieu, si elles sont allongées. Les tiges seront un, deux ou trois rangs de chenille (selon la largeur des unes et la grosseur de l'autre), que l'on fixera par les points de soie en leur donnant la forme convenable.

nous l'avons indiqué dans la note, à la seconde façon de la broderie en chenille. On serre bien ce point, puis l'on coupe tous les bouts de fil d'or qui restent après lui; on s'applique ensuite à *racher*, c'est-à-dire à finir et assurer la broderie par de petits points bien arrangés. *Racher* se dit surtout lorsque les fils d'or lancés sont collés avec de la gomme, au lieu d'être provisoirement cousus; on borde ordinairement les contours de cette broderie d'un cordonnet d'or plus ou moins gros. Ces cordonnets, qui se vendent tout faits, se cousent sur l'étoffe avec la soie couleur d'or; le point ne doit

---

Cette broderie est de beaucoup préférable à l'autre; elle est très facile, et l'on n'y est embarrassée qu'à la fin de l'aiguillée. Mais on a une aiguille à *passer les bouts* (fig. 50); cette aiguille est pourvue d'un fil double dans lequel on entre le bout. On la pique dans l'étoffe, on la tire, et le fil et le bout qu'il embrasse passent à la fois. Il y a une troisième manière d'employer la chenille en broderie : c'est en mélangeant le point du passé et le procédé des fleurs artificielles en chenille. Nous renvoyons à l'article concernant ce dernier travail.

La broderie en chenille, de quelque façon qu'elle soit, ne sert guère qu'à faire de petits tableaux encadrés, des porte-montres, et autres choses semblables; on la fait ordinairement sur taffetas ou gros de Naples blanc, ou tout au moins de couleur très claire, afin de mieux faire ressortir les nuances.

point les embrasser, il doit les prendre en dessous par le retord, afin qu'on ne l'aperçoive pas.

Broderie en guipure.

Cette broderie est un mélange des deux précédentes et du passé. On met d'abord dessus l'étoffe le dessin découpé en vélin, ou bien on applique du coton dans l'intérieur de tous les contours du dessin ; on lance après cela le fil d'or, soit en long, soit en large ; on le fixe ainsi qu'il a été décrit, puis on l'entoure tantôt d'un cordon d'or, tantôt de quelques rangées de points de passé. Pour les tiges, petites palmes, feuilles étroites, on se sert aussi du point de passé, mais plus allongé, plus serré qu'à l'ordinaire. On appelle cela *point en barbiches*.

Ces trois derniers genres de broderie sont extrêmement coûteux, aussi ne les emploie-t-on que pour des habits de cour, ou de riches ornemens d'église. Les matières en sont si précieuses, qu'on ramasse tous les bouts, les nœuds, les morceaux écorchés, dans une petite boîte en carton nommée *bourriquet*. Ce déchet se revend ensuite.

Ce déchet me conduit à parler des précautions à prendre afin de le diminuer autant que possible. D'abord, il est urgent de bien choisir les aiguilles, afin de ne pas écorcher le fil d'or, qui ne peut plus servir dès qu'on aperçoit la soie jaune qui soutient la partie métallique. La tête doit être large, pour

que l'or coule bien, car on doit souvent le promener dans l'aiguille; si on laissait trop long-temps l'aiguille arrêtée au même endroit, la soie jaune se verrait. Prenez bien garde aussi de ne point nouer l'aiguillée en travaillant, car on ne peut défaire les nœuds, il faut couper le fil. Quand vous aurez à surdévider le fil d'or, tracanez-le; *tracaner* signifie dévider à l'aide d'un rouet, car la main doit le moins qu'il se peut toucher l'or; évitez aussi les mauvaises et fortes odeurs, qui noircissent l'or et l'argent. Quand on a fait quelque erreur, qu'il s'est glissé dans la broderie quelques fils écorchés, ou enfin lorsqu'on veut lui donner un nouveau relief en quelques parties, on la rehausse, c'est-à-dire on y fait des points de passé après coup.

Remarquez bien que les broderies en soie, chenille, laine (quand l'étoffe ne se blanchit pas), or, argent, de quelque façon que ce puisse être, se collent après avoir été démontées. La tension de l'étoffe sur le métier, le *resserrement* que produit toujours la broderie, font *grimer* l'étoffe, c'est-à-dire lui font faire de très désagréables plissemens en travers; le collage prévient la *grimure*, et sert à joindre, à fixer les bouts qui ne seraient pas bien solidement arrêtés. Voici comme vous procéderez au collage; vous tournerez votre étoffe à l'envers, vous l'étendrez bien; ensuite vous prendrez dans la paume de la main de la gomme arabique, que vous aurez auparavant fait fondre dans un peu d'eau; vous ouvrirez la

main sur l'étoffe, et vous étendrez bien la colle en passant et repassant la paume de la main. Quand les ouvrages sont d'une certaine étendue, on se sert de colle de poisson, dissoute à l'eau chaude; cela est moins cher, mais d'un emploi beaucoup moins avantageux.

Broderie en paillettes et en cannetille.

On appelle paillette une très légère et très petite feuille circulaire d'or ou d'argent, au centre de laquelle est un petit trou rond. Les ouvriers font les paillettes en frappant un emporte-pièce modelé sur une large surface nommée paillon. La cannetille, ou agrémens d'or, se divise en bouillon, frisure et clinquant. Le bouillon est un large trait d'or arrondi, formant un tuyau de quelques lignes. La frisure est un trait d'or mat roulé en tire-bouchon ou spirale sur une grande aiguille, et formant un tuyau de deux ou trois lignes de diamètre. Le clinquant est un gros trait d'or passé plusieurs fois au cylindre qui s'emploie à plat; on lui donne diverses formes. Il faut ranger dans ce dernier genre le lamé, feuille ou lame d'or qu'on coud à plat, comme nous l'expliquerons. Toutes ces matières d'or peuvent être en argent : on faisait autrefois des paillettes noires pour deuil.

Vous avez un métier où l'étoffe est bien tendue comme pour les broderies au passé et au crochet; vous placez sur ce métier un *patté :* c'est le fond d'un

chapeau de trois pouces de diamètre, et partagé par des compartimens qui servent à placer séparément les paillettes de diverses grosseurs et les différens traits d'or dont nous venons de parler. Ce *pâté* est la palette de la brodeuse en paillettes. Enfilez ensuite une aiguille longue et très fine en soie cirée (la couleur n'y fait rien); toutefois il est bon, par précaution, de prendre de la soie jaune pour enfiler les paillettes d'or, et de la blanche pour enfiler les paillettes d'argent. Arrêtez l'aiguillée en dessous par un nœud; sortez-la de la main droite, et présentez-la de cette main à la gauche, dans la paume de laquelle vous aurez pris une pincée de paillettes. Enfoncez l'aiguille dans le trou d'une paillette en la passant dessus; placez-la (cette paillette) sur l'étoffe. Piquez l'étoffe dessous le trou de la paillette, et ramenez l'aiguillée dessus la paillette, en renfonçant l'aiguille vis-à-vis dans l'étoffe au bord de la paillette; de manière qu'elle se trouve tenue transversalement par deux fils (*fig.* 51). A ce dernier point, vous ressortirez l'aiguille un peu plus loin pour coudre la paillette suivante. Prenez ensuite une autre paillette; cousez-la de cette manière, et suivez ainsi le dessin. Cette façon de coudre les paillettes est commune et peu jolie, parce qu'elle les écarte trop, et montre aussi trop les points de soie. La seconde manière diffère de celle-ci en ce qu'on tourne l'aiguille de côté (à droite ou à gauche de la paillette, n'importe), et qu'en la sortant du trou on fait un

point de côté en repiquant vis-à-vis du trou de la paillette (*fig.* 52). On en pique une autre, qu'on coud de la même manière, en faisant le point du même côté que le précédent; de cette façon les paillettes sont entuilées ou imbriquées les unes sur les autres comme des écailles de poisson; et lorsqu'on veut faire une broderie riche, et qu'on les rapproche bien, l'effet en est extrêmement joli. On a soin de placer les points de soie vers l'intérieur des fleurs; et comme le contour extérieur attire presque seul les regards, il en résulte que les paillettes semblent collées.

La frisure et le bouillon s'enfilent et se cousent sur l'étoffe, par les deux bouts, en passant le point en dessous; c'est-à-dire qu'après avoir piqué l'aiguille à l'extrémité du bouillon ou de la frisure, on fait un long point sous l'étoffe pour aller repiquer l'aiguille à l'autre extrémité. Les détails dans lesquels nous sommes entrée pour les paillettes nous dispensent de parler plus au long de la broderie en cannetille, qui du reste est peu d'usage maintenant. On lui préfère le *lamé*, espèce de clinquant, comme nous l'avons dit. Le lamé se met ordinairement à *plein* sur des robes de tulle; on le coud simplement à plat par les deux bouts troués. Le point doit être en dessus comme pour la cannetille; il faut arrêter bien solidement, car le grand inconvénient de ces trois espèces de broderie est de se défaire. On l'arrête en faisant par-dessous une boucle à la soie, en pre-

nant un point auprès de celui qui finit, et en passant l'aiguille dans cette boucle en serrant bien. Ce dernier point se prend dessous l'étoffe que couvre le lamé ; il faut le répéter plusieurs fois.

Il y a des lamés de soie : ce sont, à proprement parler, des feuilles de fleurs artificielles que l'on dispose en *plein* comme le *lamé* d'or et d'argent. La manière de le coudre est la même ; il est inutile de dire qu'il faut employer de la soie couleur du lamé.

On sent combien il faut prendre de précautions pour rouler une étoffe lamée ou brodée en or, sur les ensubles, quand elle est finie. C'est surtout ce genre de broderie dont les fleurs ne doivent jamais être appliquées les unes sur les autres ; le coton non filé, le papier de soie, sont ici indispensables entre chaque roule.

CHAPITRE III.

L'ART DU TRICOT.

Pour tricoter, il faut avoir de la soie, laine, fil ou coton, dont le fil soit égal et peu tors ; il doit être dévidé. Il faut au moins deux aiguilles en acier ; ces aiguilles sont une petite baguette pointue par les deux bouts, et d'environ cinq pouces de longueur. Pour commencer à tricoter quelque objet que ce soit, on entrelace le fil sur une ou sur deux aiguilles à tricoter. Pour cela, il faut prendre l'aiguille de la

main droite, tenir de la gauche le fil simple ou double, et faire des nœuds-coulans de cette manière (1). Prenez le fil entre le pouce et l'index gauche, en faisant tomber un long bout sur l'index; prenez ce bout, et tournez-le, du côté des ongles, autour de l'index et des deux doigts suivans. Ramenez-le sous le pouce, ou vous le retiendrez en écartant les doigts enveloppés de la boucle que vous avez ainsi formée : il doit rester encore un long bout après la boucle. Passez de la main droite une aiguille à tricoter sous ce bout; ensuite, appliquant l'aiguille sur la boucle, entre l'index et le doigt du milieu, passez-la au-dessous de l'autre partie de la boucle, qui va du troisième doigt au pouce, et qui se trouve parallèle à la partie entre l'index et le doigt du milieu quand l'aiguille est posée sur celle-ci. Lâchez ensuite la boucle, d'abord en ôtant le troisième et le quatrième doigt, puis l'index, et le nœud-coulant est formé sur l'aiguille. On continue ainsi jusqu'à ce qu'on ait obtenu le nombre de mailles suffisant, chaque nœud-coulant devant faire une maille. L'aiguille qui a toutes les mailles se nomme pour cela aiguille à mailles (première), et celle qui doit venir les prendre aiguille à tricoter (seconde). Les nœuds-coulans faits, prenez de la main gauche l'aiguille que vous teniez de la main droite, et tournez-la de

(1) Il y a plusieurs autres manières de commencer le tricot, mais celle-ci me paraît suffire.

manière que le côté du peloton (opposé à celui du bout) qui était tourné à gauche se trouve à droite. Prenez l'aiguille à tricoter entre le pouce et l'index droits ; passez-la simplement en dessous de l'aiguille à maille ; et, faisant couler celle-ci avec l'index droit, placez ce premier nœud-coulant sur la seconde aiguille. (Cela s'appelle prendre *sans faire*, et se fait à tous les tricots en bande). Cette première maille prise, passez le fil sur l'index droit sous le doigt du milieu, et repassez-le sur le troisième doigt de la même main. En même temps, passez la seconde aiguille comme précédemment ; mais quand la seconde aiguille est croisée sous la première, au lieu de pousser celle-ci, passez le fil entre la fourche qu'elles forment, et par derrière la seconde aiguille, c'est-à-dire du côté opposé à vous. Le fil passé, l'index gauche pousse le haut de l'aiguille à tricoter ; le pouce droit la sort de dessous l'autre aiguille, la remet par-dessus ; puis à son tour l'index droit, poussant l'aiguille à mailles, la fait sortir de la maille qui se trouve alors sur l'aiguille à tricoter. On prend la première maille d'une bande sans passer le fil, et l'on retourne l'ouvrage à chaque rang de gauche à droite. C'est ainsi que se font les jarretières, bandes étroites, par lesquelles on apprend ordinairement à tricoter. Les mailles ont toutes la même figure dans un tricotage circulaire ; mais celui d'une bande faite avec deux aiguilles produit deux espèces de mailles, dont les unes forment l'endroit et les autres l'envers.

Pour n'en avoir d'un côté que d'une façon, on met le fil par-devant l'aiguille à tricoter, au lieu de le passer derrière, comme je l'ai dit. Passez cette aiguille dessus l'autre; entourez-la du fil, et, la faisant pousser par le pouce gauche, passez-la avec le pouce droit sous l'aiguille à mailles. Poussez celle-ci avec l'index droit, et sortez-la de la maille passée alors sur l'aiguille à tricoter. Cela s'appelle tricoter à l'envers. En tournant la maille, en la prenant ainsi sur l'aiguille, et en tirant le fil comme à l'ordinaire, on obtient une maille retournée; cette maille retournée produit une maille à l'endroit en relief. Dans un tricot à l'endroit, on se sert de la maille à l'envers pour marquer la couture du bas, c'est-à-dire le milieu du bas derrière la jambe, où l'on fait une couture aux bas faits au métier, qui sont partagés en deux à ce point. On part ordinairement de ce point, appelé *point de couture*, pour faire les mailles d'étrécissures et d'élargissures dont nous allons parler tout à l'heure. Tantôt on fait ce point dans toute la longueur du bas avec des mailles à l'envers; tantôt on fait alternativement une maille à l'envers un tour, et l'autre à l'endroit à l'autre tour. Les mailles retournées servent aussi à faire les coins et les côtés. Commençons par dire comment on emploie, dans un bas, ces trois mailles : la maille unie ou à l'endroit, la maille à l'envers, et la maille retournée (1).

---

(1) Il est rarement besoin de reprendre le fil dans le

Manière de faire les bas.

Prenez un *jeu d'aiguilles* à tricoter, c'est-à-dire un petit paquet de cinq aiguilles de même longueur (les aiguilles dites anglaises sont préférées, comme plus longues et plus polies). Faites des nœuds-coulans sur quatre de ces aiguilles; disposez-en de vingt-six à quarante sur chaque aiguille, selon la largeur du bas que vous voulez faire et la finesse du fil ou coton que vous employez. Le nombre de vos nœuds-coulans ou premières mailles terminé, passez la quatrième aiguille dans le premier nœud de la première aiguille, en allant de droite à gauche; puis faites un petit bord selon un modèle quelconque : soit quatre mailles à l'endroit et quatre mailles à l'envers, soit trois rangs de deux mailles à l'envers et deux à l'endroit, et trois autres rangs de la même manière, dont les mailles à l'envers seront prises dans les mailles à l'endroit des trois autres rangs précédens, et les mailles à l'endroit dans les

---

tricot, parce qu'il ne se casse pas ou très peu, et que le peloton va long-temps; toutefois, comme il arrive enfin de le *rajouter*, voici comment on s'y prend. On croise les deux bouts l'un sur l'autre, et l'on tricote avec ces bouts doubles. Quand on veut, au talon et au bout de pied des bas, ajouter un brin, on a ce brin sur un nouveau peloton; on applique d'abord le bout de ce brin sur le fil, et l'on tricote ensuite avec les deux pelotons, jusqu'à ce qu'on casse simplement le brin pour l'ôter.

mailles à l'envers; soit encore en faisant quatre mailles à l'envers et une ou deux mailles retournées. Les dessins de ces bords varient de mille façons; quand on veut faire un bas à côtes, on continue tout le long du bas ce mélange de quatre trois, deux mailles à l'envers et deux à l'endroit.

Quand l'aiguille n'a presque plus de mailles, qui sont en grande partie passées sur l'autre, on prend la cinquième pour achever d'ôtér les mailles, et on place sur soi l'aiguille qui n'a plus rien; cela empêche que le bas n'aie de petites raies aux quatre coins, où l'on reprend les mailles au bout de chaque aiguille. La cinquième aiguille prend ordinairement les six et sept dernières mailles. Le bas se continue tout droit jusqu'au mollet : les rangs qui le composent s'appellent tours, et deux tours font un *point de couture*. Parvenue au mollet, la tricoteuse songe à diminuer le nombre des mailles; pour cela elle fait des étrécissures; c'est-à-dire elle prend deux mailles à la fois avec la même aiguille, et y passe le fil. On y emploie les aiguilles de derrière (les aiguilles de derrière sont celles entre lesquelles se trouve la couture, et avec lesquelles on tricote le talon). C'est près de la couture que cette diminution a lieu, mais de manière qu'une ou deux mailles viennent y aboutir de chaque côté, et que les mailles retranchées n'en approchent point. Lorsque le bas doit avoir un fort mollet, on le diminue de huit à dix mailles pendant dix ou quinze tours. On tricote,

après le tour où l'on a rétréci, un tour où l'on ne rétrécit pas, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait fini les étrécissures, qu'on règle ordinairement sur un bas pareil à celui qu'on se propose de faire.

Quand le mollet d'un bas est très fort, on commence dès le jarret à augmenter le nombre des mailles, en faisant des *élargissures* auprès du point de couture, et d'un tour à l'autre. Faites ainsi ces élargissures : écartez deux mailles l'une de l'autre ; relevez avec l'aiguille le fil qui se trouve dessous, en travers, au milieu de ces mailles (c'est ce qu'on nomme *bride*). Passez le fil du peloton dans cette bride, en y faisant une maille seulement avec l'aiguille à tricoter, et vous aurez une nouvelle maille. Il y a d'autres élargissures et rétrécissures (1).

---

(1) Les élargissures de cette seconde façon se font en partageant la maille (le coton ou fil étant plat, on en partage les brins), et, en faisant une nouvelle maille sur chaque moitié, cette élargissure est peu solide, parce que la nouvelle maille n'est soutenue que par quelques brins. Les étrécissures sont meilleures que celles qu'indique le texte; faites-les ainsi. A la partie du tricot où vous voulez étrécir, prenez une maille *sans faire*, c'est-à-dire, sans passer le fil; faites la maille suivante: puis, passant l'aiguille à mailles dans cette maille non faite, repassez cette maille sur l'aiguille à tricoter (ce qu'on nomme faire sauter la maille); et sortant les deux aiguilles, celle-ci d'abord et celle-là ensuite, vous n'avez plus qu'une maille que la maille *sautée* serre par le bas

Lorsque le bas est fait jusqu'au talon, il se partage en deux parties : celle du devant qui se trouve sur deux aiguilles cesse d'être travaillée; il faut arrêter ces aiguilles, en enfilant leurs bouts dans le bas de chaque côté en les croisant. Le talon se continue avec les deux autres. Comme ce tricotage qui n'est plus circulaire produirait deux espèces de mailles, les unes à l'endroit, les autres à l'envers, ainsi que nous l'avons vu, on fait les rangs à l'envers chaque fois qu'il faut tricoter à gauche; de cette manière toutes les mailles paraissent à l'endroit. On prend toujours la première maille à l'envers sans passer le fil.

Afin que le talon prenne la rondeur nécessaire, il faut, dès qu'il a la longueur convenable, songer à le former. Ordinairement le talon a de vingt à trente points de couture, car le point de couture continue à se faire au milieu du talon. Pour le fermer on fait de chaque côté, des étrécissures successives, dont le nombre est proportionné à la force de la partie de derrière du bas. Les mailles qui restent après ces étrécissures, qui partent toujours du point de couture, et décrivent un quart de cercle de chaque côté de ce point, les mailles restantes, dis-je, sont ordinairement d'un tiers moins nombreuses qu'en commençant le talon. Cette opération achevée, on prend l'aiguille à tricoter, car le talon ainsi réduit tient tout sur l'autre aiguille, et l'on va reprendre à l'envers, à

droite, le long du bord du talon, les mailles du bord, formées par la suite des rangs. Voici comme on y réussit : on pique l'aiguille dans chaque maille placée immédiatement après celle de la lisière, et passant le coton sur cette aiguille, on le ressort en dessous de la maille, ce qui en produit une nouvelle au dessus d'un petit rebord comme celui, dune maille retournée. On reprend l'autre côté du talon de la même manière, avec la cinquième aiguille qui n'a point servi pendant tout le talon; on tricote ensuite avec les deux aiguilles de devant, et faisant sur les côtés, à l'endroit où le talon se réunit au devant des étrécissures (1) d'un tour à un autre, on parvient après une vingtaine de tours, à tricoter circulairement à peu près comme en commençant; mais alors le bas est beaucoup moins large, puisqu'il ne doit embrasser que le pied. On ne fait plus de points de couture, depuis la fermeture du talon.

Quand le pied est fait d'une longueur convenable (il faudra pour cela mesurer sur un bas de modèle), on commence à retenir des deux côtés d'abord; puis bientôt on fait un tour, en rétrécissant toutes les huit mailles; on fait sept tours sans rétrécir; puis un tour qui a des étrécissures toutes les sept mailles; cinq tours sans étrécissures, un autre

---

(1) Il faut employer des étrécissures à mailles sautées, parce qu'elles font une petite raie oblique comme une jolie couture.

tour rétréci toutes les cinq mailles, ainsi de suite : enfin quand on a rétréci chaque maille, on rétrécira toujours, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus que cinq : on les entrelace l'une dans l'autre, en étrécissant et faisant sauter les mailles; bientôt il n'y en a plus qu'une. On casse le fil, on le passe dans cette dernière maille, on le tire avec force et le bas est terminé.

Les bas à côtes se font absolument de la même manière, mais il paraissent plus étroits. Ce qui fait qu'on nomme ce tricot, tricot élastique, c'est que ces bas qui semblent si étroits, s'étendent plus que les autres ; cela vient de ce que le fil n'y est pas si tendre que dans un tricotage uni, et qu'il décrit des zig-zags alternativement en dedans et en dehors. Ceci se comprend encore plus facilement en voyant un bas mis à l'envers qui s'étend plus que celui mis à l'endroit, parce que les mailles dans ce sens, semblables à des cordons, se serrent.

On fait des bas à côtes circulaires, des bas à coins de couleur, des bas sans envers, des bas mouchetés, mais comme la mode de tout cela est oubliée depuis bien long-temps, je passe ces procédés sous silence, d'autant mieux que j'aurai à les rétablir en parlant des bourses.

Manière de faire les chaussons.

On commence les chaussons par deux mailles, qu'on élargit de suite; on reprend ces mailles circu-

lairement, et on les élargit de nouveau, on fait ensuite un tour sans élargir, puis au suivant on élargit de maille en autre : après deux tours, on élargit au troisième toutes les deux mailles, et ainsi de suite, en mettant après les tours dont le nombre augmente chaque fois depuis un jusqu'à dix, autant de mailles entre les élargissures qu'on a fait de tours. On voit que c'est la fin d'un bas, dans le sens opposé, puisqu'on étrécit en finissant un bas, de la même manière qu'on élargit en commençant un chausson (1) ; le chausson assez large, vous tricotez les tours simplement environ un demi-quart d'aune, plus ou moins selon la grandeur du chausson que vous aurez pour modèle ; après cela, vous laisserez toutes vos mailles, excepté dix à douze au plus, si le fil, la laine, ou le coton que vous employez sont fins, et vous tricotez ces mailles seules, en faisant une étrécissure de chaque côté, jusqu'à la dernière maille. Comme le tricot n'est plus circulaire, vous tricoterez comme pour le talon d'un bas. Cela s'appelle la *pate* du chausson. Après que vous l'aurez

---

(1) On peut aussi commencer le chausson en faisant un point de couture à chaque moitié des mailles, et à chaque tour une élargissure de chaque côté de ce point de couture ; ce qui en vaut quatre chaque tour. On prolonge ainsi jusqu'à ce que le chausson soit assez large, en faisant des étrécissures au lieu d'élargissures : on finit les bas de cette façon. On peut omettre le point de couture.

arrêtée, en passant et bouclant le coton dans la dernière maille, vous irez reprendre les autres mailles, à droite et à gauche de la pate, et vous ferez alternativement des rangs à l'envers et à l'endroit, parce que le tricot cesse aussi d'être circulaire ; quand vous aurez fait ainsi environ la longueur d'un autre demi-quart, vous ferez une étrécissure, à la moitié des mailles, puis laissant la moitié des mailles de côté, vous tricoterez les autres à part avec deux aiguilles, comme un talon, en étrécissant de tour en tour, seulement du côté de cette première étrécissure, c'est-à-dire du côté où vous aurez partagé vos mailles : vous travaillerez ainsi jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus que vingt à vingt-cinq mailles, ou pour mieux dire, le nombre qui peut faire un seixième d'aune, car la grosseur de la laine ou du coton varie beaucoup cette quantité. Supposé qu'il doive vous rester vingt mailles, vous les laisserez sur une aiguille, puis irez travailler de la même manière l'autre moitié des mailles, ce qui vous donnera comme pour les autres mailles, une bande étrécie seulement du côté du partage des mailles. A chaque rang, vous prendrez une maille du côté étréci de la première bande, et vous la tricoterez avec le rang ; cette manœuvre réunissant les deux côté étrécis, formera le talon : lorsqu'il ne vous restera plus que vingt mailles, comme au premier tricot, vous retournerez le talon, et les deux morceaux à vingt mailles, et vous réunirez ces

vingt mailles, en les prenant l'une dans l'autre, et les arrêtant par un point de chaînette. A la dernière boucle du point de chaînette, vous passerez le coton dedans, vous le nouerez, le casserez, et le chausson sera terminé. Le second se fera absolument de même.

Il y a des tricoteuses qui, pour avoir moins de peine, arrêtent tout de suite les premières vingt mailles, et font ensuite le second morceau du talon, sans reprendre les mailles du côté du premier : elles arrêtent aussi les vingt mailles de ce morceau, et font ensuite une couture tout le long de ces deux morceaux, soit en chaînette, soit au passe-lacet. C'est à peu près indifférent; toutefois la première méthode est préférable. (Voyez la manière de faire les jupons).

Les chaussons d'enfans se font de même, si ce n'est qu'on diminue les dimensions : vous vous réglerez sur un modèle.

Quant aux chaussons-brodequins des très petits enfans, qu'on leur met en place de souliers, ce sont des demi-bas ouverts jusqu'au coude-pied; aussi se commencent-ils par le haut comme les bas : on y met des points à jour sur le bord, et une frange faite avec le filet. (Voyez frange, au chapitre filet; voyez aussi pour cela le tricot à jour.)

Manière de faire les bonnets d'homme.

Les bonnets d'homme sont encore plus faciles à faire que les chaussons. On les commence de même par le bout, mais ce bout est beaucoup plus large : quand après une suite d'élargissures, on a obtenu huit mailles, on fait un point de couture à toutes les deux mailles, et l'on élargit ensuite de chaque côté de ces points de couture à chaque tour, en laissant une maille ordinaire entre le point de couture et l'élargissure : on procède ainsi jusqu'à ce qu'on ait obtenu un nombre de mailles suffisant pour ceindre la tête sans la serrer; et pour cela, il faut mesurer son ouvrage sur un bonnet-modèle : c'est tout ce que je puis dire sur ceci; la grosseur du coton, ou de la soie, faisant trop pour varier le nombre des mailles; la grosseur de la tête y contribue aussi; toutefois, on compte environ une demi-aune en largeur pour l'embrasser.

Dès que vous aurez reconnu, d'après votre modèle, que vos élargissures ont produit assez de mailles, vous cesserez les points de couture, et vous tricoterez circulairement pendant environ la longueur de demi-aune et seizième : votre ouvrage ressemblera alors à un grand sac, que vous fermerez en recommençant les quatre points de couture, comme vous avez déjà fait. Vous compterez les mailles, et placerez ces points de couture aux quarts; ensuite vous continuerez à tricoter en étrécissant

le long de ces quatre points de couture, de la même manière que vous avez étréci. Vous les terminerez par une boucle comme tout autre tricot : vous enfoncerez la moitié du bonnet dans l'autre, afin qu'il puisse coiffer.

Manière de faire les gants.

Commencez d'abord votre gant comme un bas, en le mesurant sur un gant modèle, pour connaître le nombre de mailles que vous devez faire ; faites trois tours à l'envers pour l'empêcher de se rouler ; faites ensuite des tours unis sans points de couture, jusqu'à la naissance du pouce. D'ici au bord vous avez dû avoir environ vingt tours ; après les dix premiers, vous avez du rétrécir de tour en tour, à peu près de dix-huit ou vingt mailles ; deux à chaque tour de chaque côté du gant. Le pouce, que vous devez commencer alors, se tricote en même temps que le reste ; faites d'abord une suite d'élargissures pendant les dix derniers tours, à la moitié du gant : les deux premières élargissures seront séparées par quatre mailles, les deux suivantes par huit, ainsi de suite jusqu'à la fin des dix tours. A cause de la flexion du doigt, faites un petit gousset avec des élargissures, comme un petit talon ; tricotez ensuite le pouce comme un petit bas ; et tricotez ensuite à l'envers une petite couture autour du petit gousset, et du bas du pouce. Cette couture est

semblable à celle qui reprend les mailles de côtes du talon des bas. Voici le gousset. Au premier tour, on doit tricoter une maille à l'envers, en ajouter une autre ensuite, et faire la suivante à l'envers : au second tour, il faut de même une maille à l'envers suivie de deux élargissures, et d'une maille à l'envers : l'on continue de la sorte jusqu'à ce qu'il y ait dix mailles ajoutées, et que l'on soit parvenu entre les petits bords faits à l'envers. Alors le pouce se tricote en rond comme ci-dessus; indépendamment du gant, les mailles du bord du gant sont relevées, et le pouce se termine comme un très petit bas, ou bien par un point de chaînette, qui prend toutes les mailles, et permet de faire le pouce rond.

Lorsque le gousset et le pouce sont finis, tricotez une dixaine de tours, mettez ensuite le gant à la main, et passez une aiguille entre chaque doigt : au moyen de cette opération, leur place se trouve marquée. Parlons d'abord de l'index : vous commencez à tricoter les mailles réparties pour lui, en élargissant à la moitié de ces mailles, à la partie opposée au pouce. A cette élargissure, vous faites un petit gousset, d'environ dix mailles en élargissant successivement, puis vous faites le doigt en rond comme un petit bas; cela terminé, vous reprenez les mailles inférieures du gousset, et vous faites deux élargissures, la moitié des mailles réparties pour le second doigt, puis deux élargissures, et l'autre moitié des mailles ; vous continuez ainsi

jusqu'à ce que vous ayez obtenu de chaque côté un petit gousset ; ensuite vous terminez cet autre doigt, comme un petit bas.

Les autres doigts se font de même séparément, seulement il faut qu'ils aient les petits goussets des deux côtés, le petit doigt excepté : il est inutile de dire que ce dernier doigt sera plus court.

L'on tricote aussi des gants élastiques, ou à côtes. Ces côtes en sont réparties de manière qu'il se trouve alternativement trois mailles à l'endroit, et trois à l'envers. Malgré l'élasticité de ce tricot, on fait un petit gousset au pouce, mais point entre les autres doigts ; quelques élargissures les remplacent. (1)

Manière de faire les jupes.

Les jupons ouatés qu'on portait autrefois sont remplacés maintenant par les jupes tricotées en laine ; ce vêtement est préférable au premier, parce qu'il prend mieux la forme du corps, sur lequel il se colle d'une manière élastique. Cette propriété lui donne l'avantage de tenir plus chaud, et de ne pas grossir la taille comme les jupes ouatées ; aussi fait-on généralement de ces jupons. Rien n'était d'abord si simple, rien maintenant n'est aussi *ouvragé.* Nous

---

(1) Nous parlerons plus tard des mitaines, ou gants sans doigts avec un demi-pouce ; nous les renvoyons à l'article du tricot à jour.

allons indiquer les unes et les autres façons, en commençant par la plus facile.

Le jupon se compose toujours de deux lés; le lé de derrière, et le lé de devant : ces lés étant rétrécis successivement des deux côtés depuis la moitié en longueur, on n'a pas besoin des pointes qu'on a coutume de placer dans les jupons, comme il a été dit à l'article couture. Les jupes tricotées sont au reste beaucoup moins larges que les jupes d'étoffe, car elles n'ont tout au plus qu'une aune et demie, et même qu'une aune et tiers, ou cinq quarts. Les lés exactement semblables sont composés chacun de cent vingt à cent quarante mailles, selon la grosseur de la laine employée; cette laine doit être très plate, et fort blanche, car ces jupons se jaunissent aisément. Plusieurs personnes la dévident, et la posent en larges boucles l'une sur l'autre quand elles commencent à travailler; le but de cela est d'empêcher le peloton de serrer insensiblement la maille par son poids : cette précaution indique combien ce tricot doit être lâche.

On le fait sur des aiguilles particulières; elles sont longues d'à peu près une demi-aune, et grosses comme un tuyau de plume environ, plus ou moins. Le fer, le buis, le bois dit des îles, servent à faire ces aiguilles, qui sont terminées par une petite boule à une extrémité, tandis que l'autre est effilée en pointe, pour entrer dans la maille et en sortir. Quand l'aiguille est en buis, ou en bois

d'ébène, de rose, etc., la petite boule est en ivoire ou en os; lorsqu'elles sont de fer ou d'acier, la boule est en bois peint, ou bien du même métal : on préfère les premières, parce qu'elles sont moins lourdes, et que le tricot coule mieux. On fait aussi, mais rarement, des aiguilles de baleine.

On faisait autrefois au bas des jupons une bande de laine en couleur, verte, violette, orange : cette bande se composait de dix à quinze rangs selon la grosseur de la laine : quelquefois on mettait au-dessus de cette bande une ou deux rangées de laine différente, comme un bord vert sur une bande orange ou violette : on a remplacé ensuite ces bords de couleur par des joints, qui insensiblement ont gagné la jupe entière.

La première manière de tricoter ces jupons est de les faire toujours à mailles à l'endroit, ce qui les fait paraître toutes à l'envers comme on a vu. On fait les étrécissures sur les lisières des lés, c'est-à-dire qu'en commençant, quand on a pris comme à l'ordinaire la première maille sans faire, on la fait sauter sur la suivante que l'on *fait* : à la fin de l'aiguille au contraire, c'est l'avant dernière maille qu'on prend sans faire, et qu'on passe par dessus la dernière.

On fait une petite fente au lé qui doit servir pour le lé de derrière, afin qu'on puisse l'entrer facilement; elle est d'autant plus nécessaire, que ces jupons n'ont point ou presque point de plis. Voici

comme vous ferez cette fente. Arrivée au moment de la commencer, vous compterez les mailles que les étrécissures vous auront laissées ; puis, prenant une troisième aiguille, vous tricoterez sur la moitié du nombre de ces mailles jusqu'au haut du jupon. Vous arrêterez en faisant sauter les mailles les unes sur les autres, comme j'ai dit pour les étrécissures ; cela produira un point de chaînette ; puis vous irez reprendre l'autre moitié des mailles que vous tricoterez jusqu'à la hauteur du morceau du tricot qu'a produit l'autre moitié ; vous l'arrêterez de même, et votre lé se trouvera ainsi fendu convenablement. Quand on veut ouvrir la jupe sur le côté, il ne faut point faire de fente au lé de derrière ; mais laissez la partie supérieure des lés sans la coudre, ne commençant la couture qui les joint qu'après la mesure de la fente. Cela nous conduit à indiquer la manière dont cette couture se fait : la voici.

La jupe étant terminée, placez les lés l'un à côté de l'autre sur vos genoux ; attachez-les avec des épingles pour bien faire rapporter les bords, de quelque nature qu'ils soient ; ayez ensuite un passe-lacet que vous enfilerez de laine, et passez-le successivement dans toutes les mailles de côté de vos lés. Il faudra rapprocher les deux mailles respectives, et les coudre à la fois ; cela vaut mieux que de les coudre l'une après l'autre.

Comme votre jupe est toujours faite dans le même sens, et que vous avez par conséquent une rangée à

l'endroit et l'autre à l'envers sans qu'il y paraisse, les rangées se resserrant, chacune de vos mailles de côté sera séparée par l'intervalle d'un rang, parce qu'il n'y a que les rangs à l'envers qui produisent cette maille; mais cela ne nuit en rien à la solidité de la couture. Je ne le fais observer que pour établir la différence entre cette couture et celle des jupons à mailles unies, à côtes ou à jour, dont nous allons nous occuper. Cette couture n'a point d'envers.

Les jupons à mailles unies se font comme le talon des bas, c'est-à-dire qu'on tricote à l'envers chaque fois qu'il faut travailler de gauche à droite. Ces jupes se font, du reste, absolument comme les précédentes : toute la différence qu'il y a, c'est qu'on prend de la laine ou du coton beaucoup plus fin, parce que ce genre de mailles s'étendant bien moins que les mailles à l'envers, la jupe aurait une roideur incommode. La couture de ces jupons se fait à l'envers, en reprenant les mailles à peu près comme pour le talon des bas; on peut donc, par conséquent, faire cette couture avec l'aiguille à tricoter. Cette couture ressemble à l'opération qui relève les mailles du talon, parce qu'on reprend aussi les mailles latérales avec une seule aiguille, et qu'on forme une nouvelle maille en passant seulement le fil sur cette aiguille; mais elle en diffère en ce que l'on prend la dernière maille latérale sans laisser de rebord, qu'on prend tout de suite après celle de l'autre lé, et qu'on

les réunit ensemble en passant le coton, qui du reste forme une maille à l'aide d'une seule aiguille. Beaucoup de personnes font ces coutures avec une aiguille à coudre; c'est un surjet à points couchés pris dans chaque maille latérale.

Les jupons à côtes se font comme les bas à côtes, ou comme les bords de bas; seulement il sera bon d'en faire les côtes plus larges, parce qu'ils se resserreraient trop s'ils étaient à côtes étroites. Il faut encore du coton plus fin qu'aux jupons à mailles unies; on les fait très rarement en laine, parce qu'il faut tricoter avec de la laine à deux brins; ce qui dure très peu. Pour les dimensions et les coutures, ces jupons ne diffèrent en rien des précédens.

Restent donc les jupes à jour, que je renvoie, comme j'en ai agi pour les mitaines, à la description du tricot à jour. Nous allons passer à des vêtemens plus compliqués : les gilets, camisoles, casquettes, pantalons; mais auparavant, afin de compléter entièrement ce qui est relatif au tricot ordinaire, je vais parler de quelques précautions à prendre pour qu'il soit toujours égal, de quelques moyens de réparation, et des habitudes des bonnes tricoteuses. D'abord il ne faut jamais, en enfonçant, sortant et rentrant les aiguilles, lâcher le coton de dessus l'index droit : cela paraît d'abord gênant aux commençantes, et les aide bientôt. Le tricot en est plus uni et plus rapidement fait. Il faut serrer également le coton sur chaque maille, et faire attention à bien

prendre tous les brins de la maille, pour ne point faire de *demi-mailles*, c'est-à-dire des mailles soutenues sur un ou deux brins; ce qui se déchire dès qu'on met le bas. Quant un tricot est chargé de demi-mailles à deux ou trois tours au-dessous de celui que l'on fait, il faut échapper la maille qui lui a succédé, faire couler cette maille de bride en bride jusqu'à la demi-maille, écarter toutes les brides avec les aiguilles, tâcher d'attraper la demi-maille avec l'aiguille qu'on passe dedans, réunir les brins oubliés qui sont à l'envers, et ramener cette maille par le haut en faisant sauter chaque bride sur elle, et la ressortant au-dessus de cette bride. En voici la manœuvre. On prend la maille échappée sur l'aiguille placée à gauche; on relève la bride avec l'aiguille de droite, qui, passée sous la bride, la porte sur l'aiguille gauche en dessus de la maille: puis l'aiguille droite, quittant la bride, passe dans cette maille comme pour tricoter à l'envers, et passe cette maille derrière l'aiguille gauche, qui, poussée en même temps par l'index droit, lâche la bride qui se trouve *sautée* dans la maille. Cela rend à cette maille la bride que fait chaque tour. On rapproche ensuite les mailles voisines avec la pointe de l'aiguille. La maille échappée se relève de même. Quand deux mailles sont échappées à la fois, on a plus de peine, parce que les brides doivent sauter sur chacune une maille après l'autre, et que ces brides, trop lâches à la première maille, sont presque toujours trop ser-

rées à la seconde. On reprend d'abord la maille la plus rapprochée de droite.

Quant les tricoteuses soigneuses posent leur tricot, elles y passent l'aiguille qui reste libre, comme si elles voulaient faire des points-devant ; elles étendent bien les mailles sur les autres aiguilles, rapprochent ces aiguilles, les mettent de niveau, et les lient ensemble en tortillant un peu de coton après ; puis elles les enfoncent dans leurs *affiquets*, petits étuis d'ivoire ou d'os dont l'une des extrémités est conique et fermée, et l'autre ouverte et creusée en cornet. Un peu avant cette extrémité est un petit trou rond dans lequel on passe un cordon qui sert à tenir les affiquets l'un à l'autre, et à les écarter selon la longueur des aiguilles. Elles nouent ensuite le cordon des affiquets, dévident le coton sur sa pelote, le placent près des affiquets, et roulent proprement leur ouvrage sur tout cela ; elles finissent par l'attacher avec une épingle. Très souvent, quand elles tricotent, elles attachent un des affiquets à la ceinture à gauche, et placent le bout de l'aiguille à mailles dedans. Cela rend le tricot égal ; mais tant qu'on n'y est pas habitué, c'est extrêmement incommode.

Manière de faire les gilets.

Les gilets se composent des manches et d'un large morceau qui sert à la fois pour le derrière et les deux devans. Voyons d'abord les manches.

Les manches se commencent par le bas ; vous y mettrez de quarante-cinq à cinquante-cinq mailles, selon la grosseur de la laine que vous emploierez. Comme la laine tricotée ne se roule pas ou peu par les bords, vous vous dispenserez de faire une bordure, ainsi qu'il est d'usage pour les bas. Ces manches se font ouvertes ; par conséquent le tricot n'étant point circulaire, vous aurez une alternative de rangées à l'envers et à l'endroit qui paraîtront toutes à l'envers. Ce genre de tricotage est adopté pour les gilets, parce qu'on les fait ordinairement en laine, et que la laine ne se tricote bien que comme cela. Dès le huitième tour, vous ferez une étrécissure de chaque côté de vos lisières, en laissant toutefois deux mailles avant ; vous ferez ainsi dix à douze paires d'étrécissures de huit tours en huit tours : vous mettrez moins d'intervalle si votre laine est grosse. Nous indiquons ici les règles convenables pour de la laine de moyenne grosseur. Ces dix ou douze étrécissures vous donneront à peu près une longueur d'un demi-tiers ; vous continuerez ensuite à faire des tours sans étrécir ni élargir, jusqu'à ce que vous ayez doublé cette longueur environ. Cela fait, vous élargirez, de deux tours en deux tours, de la manière que vous avez étréci, c'est-à-dire près des lisières ; ces élargissures, qui produiront la largeur de l'emmanchure sous le bras, doivent faire à peu près l'étendue d'un demi-quart. Vous doublerez les élargissures aux deux derniers tours ; ensuite vous recommencerez

immédiatement après à rétrécir tous les quatre tours pendant deux fois, puis tous les trois, deux fois, puis tous les deux tours, afin d'obtenir l'échancrure de la manche. Vous continuerez ainsi pendant la longueur d'un seizième, et vous arrêterez les mailles qui vous resteront avec les étrécissures en chaînette. Plusieurs tricoteuses étrécissent de tour en tour, et prolongent en étrécissures un demi-quart et plus au lieu d'un seizième, jusqu'à ce qu'enfin il ne reste plus que huit à dix mailles entre les deux rangées d'étrécissures; mais cette méthode a l'inconvénient de rendre la manche trop pointue, et de faire trop tirer le dessous de l'emmanchure quand la manche est entrée: ce qui gêne les mouvemens et fait tout de suite déchirer le dessous du bras. Les manches achevées, vous les rangez à part, et vous vous mettez en devoir de commencer le corps du gilet.

On fait quelquefois le gilet de trois morceaux; les deux devans et le derrière que l'on rétrécit et rélargit selon un modèle, puis l'on réunit ces pièces ensemble par la couture que nous avons indiquée pour les jupons. Cela est plus commode et se fait plus vite, parce qu'on n'est point embarrassé d'une trop grande quantité de mailles qu'il faut presser l'une auprès de l'autre lorsqu'on tricote le gilet d'une seule pièce. Les longues aiguilles dont on se sert ordinairement paraissent bien courtes en ce cas; je conseille donc de faire le gilet en trois parties, l'autre méthode convenant aux gilets tricotés

au métier. Je vais toutefois enseigner les deux façons.

Gilet tout d'un morceau.

Faites autant de mailles qu'il en faut pour embrasser le corps sans le serrer; à un gilet de laine moyenne, il en faut environ quatre cent soixante à quatre-vingts, et cela pour un homme assez mince; on sent déjà l'extrême difficulté de tenir cette multitude de mailles sur les aiguilles, et l'ennui qu'il en doit résulter. Quoi qu'il en soit, vous ferez des tours unis sans élargissures ni étrécissures pendant environ un demi-quart d'aune, puis vous étrécirez en partant de la moitié de vos mailles quatre fois, c'est-à-dire vous ferez deux étrécissures de seize mailles en seize mailles, de chaque côté de la moitié; vous répéterez au tiers des mailles cette étrécissure qui doit figurer la couture placée ordinairement sous le bras; vous ferez une douzaine de tours sans étrécir, puis vous rétrécirez de la même manière jusqu'à ce que vous soyez arrivée aux emmanchures; votre gilet doit alors être de trois huitièmes (d'aune).

Selon ce que nous avons déjà dit relativement aux fentes des jupons, vous mettrez un peu moins du tiers de vos mailles à droite, sur une aiguille, puis vous laisserez toutes les autres sur l'autre aiguille que vous attacherez avec quelques tours provisoires en fil, pour empêcher les mailles de s'échap-

per, cette aiguille devant rester stationnaire. Ensuite vous prendrez une nouvelle aiguille, et vous tricoterez seulement la partie de vos mailles restée libre, pendant environ dix tours; après ces dix tours, vous étrécirez de tour en autre sur la lisière de droite, qui doit faire le bord du devant du gilet. Cette manœuvre rétrécira graduellement le morceau à droite, et lui donnera une forme en biais, tandis qu'elle laissera l'autre lisière en ligne droite : cette seconde lisière est destinée à faire l'emmanchure. Quand vous n'aurez plus que douze à quinze mailles pour l'épaulette, vous arrêterez en mailles de chaînette, et, laissant ce morceau de tricot qui fait le premier devant, vous irez à la lisière gauche de votre gilet, répéter, pour avoir le second devant, tout ce que nous avons décrit pour faire le premier, en observant cette fois de rétrécir près de la lisière de gauche. Ces deux devans terminés à droite et à gauche, vous irez tricoter les mailles qui sont restées entre eux au milieu du gilet; vous ferez sept à huit tours sans étrécir, puis vous ferez une étrécissure de dix mailles en dix mailles et de dix tours en dix tours; vous travaillerez ainsi toute cette bande du milieu, qui doit faire le dos du gilet. Quand votre tricot vous aura produit environ la longueur d'un quart, depuis les premières étrécissures, vous élargirez de chaque côté du dos, en laissant, depuis la lisière, autant de mailles qu'à l'épaulette du devant, à laquelle cette largeur doit

se réunir ; vous n'élargirez que deux fois de chaque côté, et la seconde élargissure se fera quatre ou six tours après l'autre. Ces six tours achevés, vous irez prendre le bout de l'épaulette du devant de droite, et le réunirez avec le bout de l'épaulette du dos par une couture tricotée; vous ferez après cela reprendre à l'aiguille du dos, toutes les mailles de côté du devant jusqu'en-bas du gilet, faisant à chaque maille une nouvelle maille avec l'aiguille toute seule, tout comme on fait pour relever les mailles de côté du talon des bas. Toutes ces mailles relevées, vous les tricoterez le long du devant, et vous continuerez sans interruption jusqu'au dos pendant un rang ; vous irez faire la même manœuvre au devant de gauche, et quand les mailles de côté seront relevées, vous poursuivrez tout le long du dos, et de ce devant au bas du gilet sans interruption, le rang commencé sur les mailles relevées de droite; vous répéterez ce rang cinq à six fois, ce qui vous donnera une petite bande à mailles opposées à celles du gilet qui sont en large, tandis que celles-ci sont en long. Les mailles de côté formant en se relevant un petit cordon, augmenteront l'agrément de cette espèce de bordure plus jolie encore quand les étrécissures continuant du devant jusqu'à l'épaulette, présentent un nouveau petit cordon qui suit celui des mailles relevées ; vous arrêterez cette bande en faisant tout le long du gilet la maille de chaînette.

La longueur du gilet avant les étrécissures des

devans, celle de ces devans, la largeur du dos, présentent une ligne de plus de deux aunes, et demandent par conséquent un tricotage non interrompu pendant tout cet espace, puisque la petite bande doit garnir tout cela sans interruption. On voit qu'il est impossible, et de faire un si long tricot avec deux aiguilles, et d'avoir des aiguilles arrondies à demeure par un bout; il faut en avoir une autre paire qu'on ajoute aux deux premières, en faisant la longue petite bande, et que ces aiguilles pointues des deux bouts aient une boule qu'on puisse ôter à volonté. Il y a au surplus des aiguilles de bois ou de fer qui n'ont point de boule, et qui vous conviendront parfaitement.

Il ne vous restera plus qu'à coudre ensemble les deux lisières des manches, afin de leur donner une forme circulaire, puis à les attacher après l'emmanchure, en plaçant le haut de la couture longitudinale de la manche à la moitié de l'emmanchure qui commence dessous le bras. Vous emploierez cette simple couture faite avec un passe-lacet, que nous avons indiquée pour les jupons à tricot simple.

Votre gilet est terminé, garnissez-le tout le long de la bande d'un ruban *à cheval*. La note vous indiquera ce que l'on entend par là. (1)

---

(1) On place un ruban à cheval en le pliant à moitié dans toute sa longueur, et le plaçant au bord d'une étoffe de manière qu'il recouvre également l'étoffe en dessus et

..

Le gilet de trois morceaux ne diffère dans la pratique, que jusqu'à un certain point du gilet précédent. On commence les manches, et on les fait de la même manière; pour le devant, dont chaque moitié se travaille séparément, on fait le tiers des mailles qu'il faut pour le gilet tout d'une pièce. Vous ferez les deux moitiés de devant sans rien diminuer jusqu'à l'emmanchure, c'est-à-dire pendant à peu près trois huitièmes, parce que les étrécissures que nous avons commencées plus tôt sur l'autre gilet, étaient relatives au derrière. Si vous voulez faire votre gilet avec moins de peine et plus de rapidité, vous ne le garnirez point de la petite bande qui borde l'autre gilet, et vous ajouterez en commençant six mailles de plus à chaque devant, afin de remplacer l'élargissure que produisait cet ornement. Vous continuerez du reste le devant, comme nous avons décrit les devans du premier gilet; puis quand vous serez parvenue à l'épaulette, que vous ferez aussi plus large de six mailles si vous omettez la bande, vous arrêterez et ferez le second devant absolument pareil à celui-ci.

Je vous renverrai aussi au dos déjà décrit, quand vous aurez tricoté les premiers rangs avec le tiers

---

en dessous; les deux lisières de ce ruban se trouvent ainsi parallèles, et on les coud ensemble en traversant l'étoffe par une rangée de points-devant, longs en dessous, et très petits en dessus. On ne doit point les apercevoir.

des mailles, ou un peu plus, beaucoup de personnes étant dans l'habitude d'en mettre plus au derrière qu'à chaque devant. Si vous les imitez, il est inutile de vous dire que vous devez épargner sur les devans la quantité de mailles que vous ajoutez au derrière. Votre dos devra aussi être plus long par le haut de six rangs, en cas que la petite bande manque.

Vous coudrez les devans au dos, de la même manière que les manches; la jonction des épaulettes se fera à volonté avec cette couture à passe-lacet, ou bien avec la couture tricotée.

On ne fait point de gilets à côtes, et encore moins, s'il se peut, à jour. Quand les personnes craignent beaucoup le froid, au lieu d'un ruban à cheval, on garnit le gilet d'une doublure en soie *piquée*. Ce piqué, très différent du *piqué* à points-arrière, consiste à réunir deux doublures avec des rangées de points-devant à divers compartimens. (1)

---

(1) Ce genre de travail, dont je n'ai point parlé à l'article *couture*, parce qu'il est vieilli et tout-à-fait hors d'usage, était autrefois en grande faveur; on faisait des bonnets, des jupons, des robes, des corsets, des couvre-pieds piqués. Dans ce dernier cas, on montait les deux étoffes sur un métier, et l'on suivait, avec les rangées de points-devant, les dessins tracés à l'avance sur l'étoffe qui devait être l'endroit. On mettait du coton non filé entre les étoffes; on se contentait le plus souvent de faire en piqué

Manière de faire les camisoles.

Les camisoles sont de petits gilets, je me dispenserai donc de répéter des détails déjà connus : généralement les camisoles ont un tiers (non pas d'aune) en longueur et en largeur, de moins que les gilets. On les fait souvent en laine blanche avec le tricot qui semble à l'envers, mais plus souvent encore de deux autres façons, l'une plus distinguée, l'autre plus commune. La façon la plus distinguée est de les tricoter toujours à l'endroit, avec de la laine très fine; cela est beaucoup moins chaud que le tricotage à l'envers, mais grossit beaucoup moins la taille, considération qui l'emporte communément. On fait les manches de ces camisoles à tricot circulaire comme un bas.

La seconde façon consiste seulement à faire avec de la grosse ou moyenne laine de couleur, des camisoles qui n'ont point autant de longueur en-bas avant les emmanchures, et sont par conséquent une sorte de corset que l'on garnit tout autour par le bas et par le haut, d'une bande d'une couleur tranchée avec celle de la camisole; cette même bande garnit le bas des manches : tantôt quand la camisole est brune, ou noire, ou amaranthe, ou grise, on la garnit en vert, orange ou violet : quand elle est

---

des lignes diagonales opposées qui produisaient des carreaux ou des losanges.

violette, on la garnit le plus souvent en vert, rouge ou brun; les femmes du peuple portent beaucoup cette espèce de corset d'hiver. Je les indique à mes jeunes lectrices comme un moyen de faire l'aumône en travaillant.

Les camisoles ont encore ce rapport avec les gilets : elles ne se font ni à côtes ni à jour.

Manière de faire les casquettes et berrets en tricot.

Ces casquettes et berrets, si commodes pour les enfans, et surtout pour les petits garçons, n'ont guère que cinq à six ans d'existence. Cette espèce de bonnets est très chaude, solide, variée, et même jolie quand on prend de belle laine, qu'on mélange bien les couleurs, et qu'on fait le tricot avec soin. On les fait amaranthe et noir, bleu et noir, violet et vert, violet et noir, noir et jaune, en bordant légèrement de la seconde couleur les petites dents formées autour du fond par le tricot : on les double avec une étoffe de soie, pour empêcher le frottement de la laine d'user les cheveux. On peut se dispenser de cette dernière précaution, quand ces berrets sont pour femmes, parce qu'elles les portent ordinairement sur un bonnet attaché sous le cou. Cette coiffure est très bonne lorsqu'on est enrhumé, ou lorsqu'on a des fluxions. Parlons maintenant des procédés qu'elle exige.

Il y a deux sortes de berrets : les berrets den-

telés, et les berrets sans dents, à jour; mais le fond est toujours le même, et se fait ainsi.

Ce berret (voyez *fig.* 53) se commence par l'étoile qui se trouve en haut, elle se fait comme un gousset par le moyen des élargissures. Après avoir pris de la laine fine, et de la couleur adoptée pour le fond du berret, on entrelace quatre mailles sur deux aiguilles, précisément comme au commencement d'un bas. Une des aiguilles étant retirée, les quatre mailles doubles qu'elle portait sont réparties sur quatre aiguilles ordinaires. Cela fait, on tricote un tour; ensuite le fil est passé sur l'aiguille, et la première maille se finit. Le fil ayant été passé de nouveau sur l'aiguille, on achève la seconde maille. L'on répète ceci avec les trois aiguilles. Au tour suivant, les fils passés sur l'aiguille sont employés et changés en mailles. Pour rendre l'étoile plus belle, il faut tricoter à chaque tour un trou nommé *trou de crochet.* Ces trous se font de la manière suivante : on commence par tricoter trois mailles à l'envers; ensuite lorsque le tour est fini, la première maille après les trois mailles à l'envers, se tricote encore à l'envers, le fil est passé sur l'aiguille, et les deux autres mailles se finissent à l'envers ensemble. L'étoile est élargie et continuée de cette manière, jusqu'à ce qu'on la juge assez grande. Lorsque le berret est petit, et tricoté avec de la laine fine, il aura suffisamment de grandeur, s'il se trouve vingt mailles sur chaque aiguille. Les

étrécissures se font ainsi : après avoir passé le fil sur l'aiguille comme au commencement, on finit la première maille ; le fil ayant été passé de nouveau sur l'aiguille, les deux mailles suivantes sont tirées l'une sur l'autre. Cette opération se répète sur toutes les aiguilles, et se continue jusqu'à ce que les pointes de l'étoile se ferment. Après cela, la tricoteuse fait quelques tours avec de la laine de l'autre couleur, et commence la bordure, soit dentelée, soit à jour. Si le berret est simple, on peut faire le bord nni, en l'embellissant de la manière suivante : L'on fait premièrement trois mailles unies, la quatrième à l'envers, la cinquième unie, et la sixième à l'envers ; ensuite viennent trois mailles unies. Cela représente les côtes striées dites de Valais. Ce bord se fait avec la laine du fond ; ensuite l'on prend l'autre laine, et l'on fait quatre ou cinq rangs à l'envers, pour produire en quelque sorte l'ourlet du bonnet ; on peut y placer des trous à crochets. On fait aussi quelques mailles tournées les unes à côté des autres, tous les trois ou six tours.

Si vous voulez que le fond de votre berret soit dentelé, c'est-à-dire garni de petites dents, qui s'éleveront du bord, et feront une petite couronne autour du fond, vous prendrez environ douze mailles, que vous tricoterez à part, tandis que les autres demeureront à l'écart. Vous les tricoterez avec la laine du fond, comme une pate de chausson ; puis ensuite, prenant de la laine de l'autre

couleur, vous releverez toutes les mailles autour de de cette pate, et vous y ferez quatre à six rangs de mailles à l'envers : cela fait, vous arrêterez par la chaînette accoutumée, et vous recommencerez une autre dent, jusqu'à la fin ; vous reprendrez ensuite les mailles au-dessous des pates, et vous continuerez le bord, de la hauteur de deux à trois pouces, en faisant soit deux rangs de mailles retournées, soit, dans le même rang, deux mailles retournées et deux trous à crochets. Voyez au reste, pour les combinaisons des jours, le tricot à jour ci-après.

Manière de faire les pantalons.

Toutes les grandes pièces de tricotage, quand on les fait en rond comme un bas, se nomment des *sacs*. Pour un pantalon il en faut deux, larges de dix-huit pouces, et longs de cinquante à cinquante-deux. On coud ensuite ces sacs ensemble, lorsqu'après environ les deux tiers de leur longueur, on ne les tricote plus séparément. On peut après ces deux tiers réunir les quatorze aiguilles, et tricoter les deux sacs en une très large bande, qu'on élargit sans cesse de quatre mailles en quatre mailles, à la moitié des mailles. Ces sacs sont faits avec sept aiguilles : les mailles se trouvent réparties sur six, et la septième, comme l'on dit, est de rechange. Ces pièces pourraient être tricotées en large ou en long, de même qu'une bande ; mais comme il

faudrait faire une rangée de mailles à l'envers sur deux, cette manière demanderait trop de temps. Lorsqu'on fait des pantalons avec de la peluche, le tricotage se fait de la manière accoutumée, mais on emploie deux fils d'inégale grosseur : le plus fin sert à former le fond, et le plus fort est destiné au velouté, ou à la frange, qui consiste dans des nœuds, faits à chaque sixième maille, tricotés avec force, et de plus traversés par le fil. Pour rendre le velouté plus chaud, il faut faire le nœud-coulant comme en reprenant les mailles du talon, ou bien entourer le doigt du milieu de la main gauche par le fil, et passer l'aiguille dans cette boucle, à chaque quatrième maille, et dans la position du nouveau nœud, qui doit répondre au milieu de l'intervalle de ceux de la rangée précédente. On fait aussi des bas de cette sorte pour les vieillards.

Du tricot à jour.

Afin que les trous du tricotage à jour soient beaux, il faut choisir un fil très égal, assez tors, et bien tendre les mailles en les ôtant, c'est-à-dire en les tricotant d'une aiguille sur l'autre. Les trous se font de la manière suivante. Au lieu d'une maille, il est nécessaire d'en prendre deux, comme aux étrécissures, et de passer le fil par-devant sur l'aiguille. Quand on a tricoté un tour, on place sur l'aiguille le fil qui se trouve à côté de la maille retranchée, pour en faire une nouvelle maille.

Les trous en long comme des baguettes, se font de la même manière, si ce n'est qu'au second tour, non seulement le premier fil, mais encore le second, ne sont pas relevés. Au troisième tour, ils sont relevés à la fois avec l'aiguille. Après les avoir tournés, on en fait une nouvelle maille, ce qui produit un trou en long, ou en forme de baguette. On peut mettre des intervalles de mailles unies, ou à l'envers, ou retournées, entre les trous à jour, et les combiner de manière qu'elles produisent des raies, des dents, des losanges, des lignes de biais, des feuillages; il suffira pour cela d'avoir des dessins de tricot que l'on trouve chez les merciers.

Vient ensuite le tricotage *varié*, semblable à de la mousseline croisée; ce tricotage dure fort longtemps, et n'est pas sujet à la tension, c'est-à-dire à s'étendre comme le tricot à côtes ou élastique. Lorsqu'un bas doit être fait de cette manière, on entrelace par des nœuds-coulans, suivant la nature du fil, vingt à trente mailles sur chaque aiguille, et l'on tricote quelques tours. Après cela, la première maille est tricotée à l'envers, la seconde à l'endroit, la troisième comme la première, la quatrième de même que la seconde, et ainsi de suite. Si le bas se fait en rond, la première maille à l'envers est reprise à l'endroit; et la seconde, qui était unie, se reprend à l'envers, et l'on continue ainsi. De là vient le tricotage *boutonné* ou *croisé*. Si l'ouvrage est une lisière, une bandelette, etc., où il faut revenir

comme à un talon, il est nécessaire, en tricotant à l'endroit, de reprendre à l'envers la dernière maille, qui est déjà faite de la sorte, et de continuer ainsi jusqu'à la fin De cette manière, cette maille retombe à l'endroit.

Le tricotage varié avec des mailles tournées est appelé *tricotage à cordon*, à cause de ses côtes extérieures; il est fort durable et s'étend peu, ce qui le rend propre aux bourses. On passe l'aiguille dans le côté intérieur ou de derrière de la maille, et on la tourne. Le fil est un peu lâche, afin que la maille tournée puisse en prendre plus qu'une autre, et qu'elle ne paraisse pas trop tendue quand l'ouvrage est fini; de cette manière, on tourne deux mailles l'une à côté de l'autre. On peut faire les quatre suivantes unies. On peut y mêler des mailles à jour.

Le tricotage en spirale ou tortueux se fait de même avec des mailles tournées. Veut-on tricoter un bas de cette manière, il faut que la répartition des mailles soit faite comme dans les bas à côtes; de manière qu'il s'en trouve trente-deux sur chaque aiguille. D'abord on tricote deux mailles tournées et six unies qui doivent être suivies de deux autres tournées et de six unies, et ainsi de suite jusqu'à la fin du tour. Les premières mailles tournées se reprennent à l'endroit, et les deux suivantes doivent être tournées, ainsi de suite; de cette manière, les mailles tournées dessinent un serpent autour du pied. On peut les mélanger de trous à baguettes, à

crochets, et faire ainsi de fort jolies bordures de jupes, et même des jupes tout entières. Le tricotage à cordon présente la même facilité; on peut, selon le système des tricotages à côtes, faire dans les jupons, les mitaines (1), les bas à jour, une côte à cordon, une à trous de crochets, ou bien les contrarier après quelques tours.

Bourses à l'aiguille avec des dessins (2).

Le commencement d'une bourse, à laquelle on emploie ordinairement de la soie bien torse, se fait par en bas à la pointe. Après avoir pris deux aiguilles à

---

(1) Les mitaines se commencent par le haut comme un bas, et le tour comme une manche, selon la longueur du bras. Voyez les manches de gilets ou de camisoles : parvenu au bord de la main, on fait un gousset de pouce et un demi-pouce, puis on reprend circulairement son tricot pendant six à huit rangs, et l'on finit. On peut les faire tout entières avec les combinaisons de jours indiquées. Il y en a une infinité d'autres fort compliquées et fort difficiles; je les omets, parce que l'on ne fait plus de mitaines à jour, et que ce serait un travail inutile. Toutefois on peut consulter, à ce sujet, l'*Art de tricoter, par Netto et Leheman*. Ce livre, par parenthèse, m'a fourni plusieurs descriptions, dont je ne puis garantir l'exactitude comme celle de mes propres travaux.

(2) On dénomme ainsi ces bourses pour les distinguer des bourses tricotées avec un crochet, dont nous parlerons ci-après.

tricoter, on entrelace dessus quatre mailles avec un fil de soie double ; ensuite on retire l'une des deux aiguilles, et chacune des quatre mailles est reprise sur une seule aiguille. Cela fait, on ajoute une ou deux mailles sur chaque aiguille, et cette augmentation se continue jusqu'à ce que la bourse ait atteint une largeur de cinq doigts. On tricote ensuite deux rangs de mailles retournées, afin que l'ouvrage soit plus durable et qu'il ne se déforme pas. On continue ensuite pendant huit à dix tours avec des trous dits à crochets ; puis on ajoute du fil de couleur selon les fleurs qu'on veut représenter, et dont on a le modèle devant soi. On ajoute ce fil en le passant sur deux mailles avec le fil précédent, comme pour rajouter le fil cassé. Ce fil reste suspendu en arrière entre les fleurs; il est employé au commencement de celles-ci et dans des mailles apparentes. (Les mailles apparentes sont toutes celles qui sont par-devant, et non apparentes celles dont le fil passe derrière et échappe à l'œil.)

L'on est libre de se servir de dix fils de diverses couleurs, et de les employer selon le dessin dans des mailles apparentes. Lorsqu'un de ces fils cesse de servir, il passe dans des mailles non apparentes, pourvu qu'il ne doive pas tarder à reparaître; dans le cas contraire, le petit peloton de soie de couleur reste suspendu en dehors de la bourse jusqu'au tour suivant. Ce fil ne saute qu'autant que le comporte l'espace des fleurs ou des lettres, des guirlandes et des devises.

Bourses tricotées doubles.

Le double tricotage se fait de deux manières. Il est nécessaire d'avoir deux fils : l'un pour tricoter, l'autre pour ajouter des nœuds-coulans comme au tricotage de la peluche (voyez l'article *pantalon*). Lorsque l'aiguille est pleine, on la dégage jusqu'aux derniers nœuds; c'est-à-dire, on tricote les mailles et les nœuds sur une autre aiguille comme on a fait sur celle-là. De cette manière l'ouvrage prend une belle apparence; car les nœuds ne peuvent ni s'allonger ni se raccourcir. Le double tricotage se fait encore autrement avec deux fils entrelacés l'un à côté de l'autre dans des mailles; mais on a besoin d'un fil tors, et, en reprenant les mailles, il faut, si le tricot ne doit point avoir de trous, que les fils soient pris chaque fois sur l'aiguille.

Bourses tricotées en or et en soie, avec des intervalles.

Ces bourses se commencent par le bas comme une bourse ordinaire, et avec quatre mailles doubles. Si celles-ci sont réparties sur quatre aiguilles, il faut faire tout de suite des élargissures et à chacune. Lorsqu'on est parvenu à la ligne d'or qu'annonce ordinairement le modèle, il est nécessaire de tricoter un trou de maille en maille, dans lequel on peut ensuite entrelacer une petite croix de lames d'or : cette opération se fait tout autour de la bourse. Quant à la largeur, on compte, en employant de la

soie d'une moyenne force, soixante-huit mailles pour la moitié de la bourse, ou cent trente-six pour le tour. Quand on est parvenu au haut de la bourse, il faut la fendre pour placer le fermoir, et pour cela tricoter chaque partie à l'envers et à l'endroit comme un talon, le tricot n'étant plus circulaire; ensuite on fait des étrécissures ainsi que l'exige le fermoir, jusqu'à ce que de soixante-trois mailles il n'en reste plus que vingt-quatre, qu'il est facile de fixer en y passant un fil.

La bourse finie, on la retourne, et l'on passe en-haut, dans les mailles des deux côtés, un fil auquel on tricote encore une partie aussi large que la moitié de la bourse; c'est ce qui distingue cette espèce de bourse à l'intérieur. On tricote quelquefois en dedans avec des fils d'or.

On tricote aussi ces bourses avec des lames d'or, qui, pour ne pas sauter, doivent être flexibles et ductiles. Ces lames sont larges d'un huitième de pouce ou comme un tuyau de paille; on les entrelace de petites croix tricotées à l'envers. Afin qu'elles ne tournent pas si souvent, il est essentiel de les passer dans des aiguilles à coudre dont les trous, au lieu d'être longs, se trouvent en travers. L'on tricote deux rangées de trois ronds ou semblables à des crochets, dans lesquels les lames reçoivent la forme d'une double croix en y passant. Chaque croix est ensuite coupée, et le bout de la lame baissé; ensuite celle-ci est aplatie avec un plioir.

On peut encore tricoter, dans les bourses de soie, des parties de mousse qui ont ensuite l'air de contenir de petits morceaux de velours coupés ; cela se fait en ombrant (1), et alternant les ombres selon les dessins qu'on aura choisis.

Bourses tricotées en ananas.

Quoique nous songions à donner une autre façon de bourse en ananas bien préférable à celle-ci, nous allons encore en entretenir nos lecteurs. Cette bourse se commence, par le bout rond, par quatre mailles doubles avec lesquels on fait une étoile pareille au fond d'un berret, mais beaucoup plus petite ; à la fin des élargissures, il ne doit avoir que cent vingt-six à cent trente mailles. Cette étoile se tricote en soie verte, et le milieu de la bourse en soie orangée. L'étoile finie, on fait à chaque tour, pendant quatre à six rangs, un trou à jour ou à crochet, une étrécissure, quatre mailles unies, une autre étrécissure, un trou à jour ; ensuite on fait

(1) Pour ombrer en tricotant, on rassemble des fils de différentes couleurs, et l'on n'en forme qu'une maille. Lorsqu'une couleur doit se perdre dans une maille ou en commencer une frappante, il faut prendre, par exemple, un fil rose et un noir, et en former une maille ; il est nécessaire de les tenir avec précaution sur les doigts à mesure que l'on doit passer à droite ou à gauche dans la maille. On ombre ainsi les fleurs très agréablement.

deux rangs en remplaçant les mailles par des étrécissures, puis deux rangs avec une élargissure et un trou à jour. Arrivé ainsi de suite au haut de la bourse, on reprend la soie verte, et l'on fait six à huit tours de mailles ordinaires; après quoi on fait un tour dont toutes les six ou huit mailles ont un trou à crochet pour servir d'œillet, afin de passer les cordons de la bourse. Ensuite, en dessus de ce tour ainsi percé, on fait, de huit mailles en huit mailles, une petite pate comme les pates de chaussons ou comme les dents d'un berret. Quand on veut rendre cette bourse plus jolie, on fait aussi de petites pates en-bas avant l'étoile, en commençant; les pates finies, on étrécit sans cesse, jusqu'à ce qu'on n'ait plus que quatre mailles, pour faire le petit bout de la bourse. On ne doit avoir que cinq pates; elles tiennent lieu de gland. Lorsque la bourse est fermée en-haut par les cordons, elle a tout-à-fait l'air d'un ananas.

Bourses au crochet.

Le tricotage au crochet peut non seulement faire des bourses, mais servir à tout autre objet, ainsi que le tricot ordinaire; pour cela, il faut tenir le tricot ferme après un moule arrondi par le haut seulement (1), et garni de pointes ou dents pour retenir les mailles, et puis travailler avec un crochet

(1) Quelques personnes l'appellent *moule turc*.

semblable à l'aiguille à broder au tambour. Si vous voulez faire une bande de tricot, vous pouvez l'attacher sur l'un des côtés d'un moule circulaire. Cette espèce de tricot est ordinairement fort lâche; comme on ne s'en sert guère maintenant que pour les bourses, nous n'en parlerons que relativement à celles-ci.

Prenez un moule de buis circulaire par le haut, et garni de pointes très rapprochées; ce moule va en étrécissant après quelques lignes, et finit par un bout carré une fois moins large que l'ouverture du haut (*fig.* 54), parce qu'il ne sert pas, comme les moules des bourses à points de feston, à conserver la forme de la bourse. Le nombre des mailles placées après les pointes et les étrécissures du bas font tout sans lui. Pour placer les mailles sur ces pointes, vous ferez avec de la soie un nœud-coulant que vous retiendrez sur chacune. Au second rang, vous prendrez une aiguille à crochet fichée dans une petite poignée en buis ou en ivoire pour plus de commodité, et vous passerez ce crochet dans la première maille formée par le nœud-coulant. Vous tournerez la soie sur ce crochet, et vous formerez une nouvelle maille à peu près comme quand on en fait avec une seule aiguille en relevant les mailles d'un talon. C'est une suite de nœuds-coulans. Quand vous serez ainsi parvenue à l'endroit où votre bourse doit être diminuée, vous verrez, d'après un modèle, le nombre d'étrécissures à faire, et vous ferez ces

étrécissures en prenant deux mailles dans une avec le crochet. Vous pouvez faire des rangées circulaires de diverses couleurs à votre bourse, comme nous le dirons pour le filet ; vous pouvez aussi y faire les trous dits *à crochets*. Voici comment. Vous passerez la soïe deux fois autour du crochet avant de la mettre dans la maille précédente, ce qui produit une forte maille ; mais l'aiguille étant passée dans toutes les mailles, il faut que les longues ou fortes mailles soient passées ensuite dans un moule à filet avec lequel on peut faire un rang de filet ordinaire. Après ou avant ce tour, on rentre le crochet dans les longues mailles produites ou par le double tour ou par le moule, et l'on recommence le tricot. Voici toute la variété dont ces bourses sont susceptibles. On peut y employer la soie mélangée, préparée pour les bourses de filet. (Voyez plus bas.)

L'art de raccommoder les bas.

Maintenant que les femmes ont non seulement le bon esprit de joindre aux travaux intellectuels les petits ouvrages de leur sexe, mais encore de ne pas dédaigner ces mêmes travaux lorsqu'ils sont tout-à-fait dénués d'agrément, je crois devoir terminer ce chapitre sur l'art du tricot par celui du ravaudage. C'est un des ouvrages les plus utiles dont on puisse occuper une jeune personne, puisqu'on doit toujours la destiner, quelle que soit sa position, à être une bonne femme de ménage.

Le raccommodage des bas se divise en quatre opérations distinctes, savoir : 1°. relever les mailles coulées ; 2°. ramailler, c'est-à-dire joindre un morceau de tricot à un autre, en cousant les mailles ensemble, de telle sorte que la couture ne paraisse pas ; 3°. garnir les bas ; 4°. les ressemeler : on peut y ajouter aussi la manière de les recouper. Commençons à relever les mailles.

Il arrive fréquemment, surtout aux bas de soie, qu'une maille lâchée coule de tour en tour, et suit quelquefois la plus grande partie de la jambe; elle irait ainsi jusqu'à la fin du bas en le sillonant, si vous n'y portiez remède ; il faut donc arrêter cette maille courante par un point, sur la jambe même, quand on s'aperçoit de sa course, et lorsqu'on a quitté son bas, la relever de cette manière.

Enfilez une aiguille d'un fil ou d'une soie de couleur, si vous avez à relever des mailles sur un bas blanc, et en fil blanc si c'est un bas noir ; ce fil ne doit pas plus demeurer dans le bas que l'aiguille, et cette opposition de couleur vous aidera. Prenez ensuite le bas de la main gauche, placez sur l'index de cette main, entre le pouce et le troisième doigt, l'endroit où s'est arrêtée la maille courante, puis, tournant la tête de l'aiguille vers vous, passez-la dans la maille, tirez l'aiguillée, mais laissez-en un long bout que vous retiendrez sous le pouce gauche ; remettez aussi sous ce doigt la partie tirée de l'aiguille, pour bien retenir la maille en arrière.

Cela fait, tournant encore la tête de l'aiguille de votre côté, passez-la sous la première bride qui suit la maille; ensuite, retournant la pointe vers vous, repassez l'aiguille dans la maille, au-dessus du fil qui la traverse; tirez toute l'aiguillée, hors le bout retenu toujours sous le pouce, de manière à bien rapprocher la bride, puis, pinçant avec le pouce et l'index droit, l'aiguillée et le bout de fil laissé en commençant, tirez la maille, et la bride se trouvera entrée dedans; recommencez après cela de la même manière, de bride en bride, jusqu'à ce que vous ayez ramené la maille au point d'où elle est partie. Pendant tout ce temps, il faut que le fil coule aisément dans la maille, et que vous le passiez et repassiez à volonté; afin d'y parvenir, il suffit de bien prendre toutes les brides, et la maille à chaque fois, sans oublier un seul des brins dont elle est composée. Quand toutes les brides seront ainsi passées dans la maille, vous ôterez le fil, et vous rattacherez cette maille à celle dont elle s'est détachée, en *ramaillant*, comme je vais l'expliquer.

Les mailles ne coulent pas seulement aux bas, elles se séparent encore par la rupture du fil ou du coton qui les retient circulairement; il faut remplacer ce fil et réunir les mailles; c'est cette opération qu'on appelle *ramailler*. Vous vous y prendrez ainsi. Vous enfilerez une aiguille d'une soie ou coton pareil au tissu de votre bas; vous placerez le petit bout de l'aiguillée au commencement de la

fente transversale que produit la séparation des mailles, et pour cette fois seulement vous tournerez la tête de l'aiguille vers vous, en la piquant pour arrêter dans la rangée de tricot non rompue qui limite la fente (il est presque inutile de dire que le bas doit être tenu à l'endroit du trou, sur l'index gauche, et retenu par le pouce et le doigt du milieu). Le bout de l'aiguillée placé, vous retournerez l'aiguille la pointe en avant, et vous la piquerez dans la maille de droite, qui est voisine de la première maille rompue, et dans cette première maille; vous irez répéter ensuite cette manœuvre à gauche, puis vous repasserez à droite l'aiguille à la fois dans la maille prise précédemment de ce côté, et dans la maille qui la suit; vous reprendrez les mêmes mailles, et de la même manière à gauche, en faisant bien attention à ne passer l'aiguille que dans la petite boucle des mailles, et non dans la bride qui les retient. Les mailles réunies ainsi ne laissent point voir de couture.

Quand au milieu des mailles à *ramailler*, il y en a de coulées, on les relève comme je l'ai décrit, et l'on continue le ramaillage. Arrivé à la fin, on arrête, en passant, l'aiguille sous trois ou quatre mailles à l'envers, sans qu'il y paraisse en dessus.

Le ramaillage sert à placer des pièces aux bas, ou à en réunir circulairement des parties; ainsi, par exemple, si l'on a des bas dont les parties inférieures soient usées, tandis que les parties supérieures sont

encore bonnes, et que l'on veuille ajouter ces dernières à des demi-bas, on les coudra ensemble au moyen du ramaillage. On sait comment ; aussi, dirai-je seulement, qu'après avoir coupé les deux morceaux que l'on se propose de réunir, on en épluche chaque maille avec une épingle, afin d'en extraire le petit morceau de coton resté dans la maille en coupant, et rétablir le droit fil circulaire des tours qu'il a été impossible de conserver. Tant que ces deux préparations manquent, on ne peut point ramailler, parce que la maille doit être nette, et le fil des tours parfaitement libre. On prend les mêmes précautions pour ramailler les pièces, qui, par parenthèse, ont un ramaillage de côté que je vais indiquer en quelques mots.

Chaque maille, dans un tricot à l'endroit, produit une ligne longitudinale droite. Lorsque vous ramaillerez, vous réunirez transversalement ces lignes longitudinales ; si le ramaillage est circulaire, votre tâche se borne là ; mais si vous avez à ramailler une pièce ou bande, il faut, quand vous êtes au bout de cette pièce, la rejoindre sur le côté après une ligne longitudinale ; il le faut également au commencement de cette pièce. Ce travail est facile : le voici.

Vous ferez un pli-rentré à votre pièce, le long de la ligne longitudinale qui la limitera ; vous l'appliquerez le long de la ligne longitudinale qui borde le bas, à l'endroit où vous avez placé la pièce, et

où vous avez fini de ramailler. Ensuite, écartant un peu cette ligne longitudinale, vous passerez l'aiguille qui vous a servi à ramailler, sous deux petits fils ou brides placés entre les deux raies de la ligne, et dont la suite la partage transversalement, car c'est le fil des tours du tricot ; vous prendrez de même deux brides dans la ligne longitudinale de la pièce, et ainsi de suite à l'une et à l'autre ligne, jusqu'à la fin du morceau. On peut remplacer ce ramaillage de côté par un surjet à l'envers, mais le premier est préférable.

Il s'agit maintenant de savoir comment se garnissent les bas. Ce travail s'opère de deux façons ; en doublant le talon des bas avec des morceaux de tricot semblables, c'est-à-dire en soie si les bas sont de soie, en coton s'ils sont de coton, ou bien en y passant seulement des fils. Voici d'abord la première méthode.

Tournez votre bas à l'envers ; posez-le à plat sur vos genoux en mettant bien les coins ou les coutures de coins l'une sur l'autre (ces coutures de coins sont les mailles de côté du talon, qui forment un relief de chaque côté du bas au-dessous des coins, quand il y en a). Prenez ensuite un morceau tricoté, long de quatre à cinq pouces, et large d'à peu près trois ; pliez-le en long à l'endroit, et appliquez-le ainsi doublé sur le bas, depuis la partie du pied où le conduira sa largeur, jusqu'à la partie de la jambe sur le point de couture où le conduira sa

longueur : c'est la doublure. Attachez-la avec des épingles après le bas, puis échancrez un peu l'angle que fait la doublure au-dessous du talon *h*, afin qu'elle en prenne la rondeur; cousez ensuite, depuis cette échancrure jusqu'au bout, ses deux côtés en largeur. Cela fait, glacez là, après le point de couture du bas, le pli qui a d'abord été fait longitudinalement au milieu de la doublure; glacez aussi cette dernière couture après un pli qui partage le talon. Échancrez aussi le haut de la doublure, de manière que, depuis le haut jusqu'au commencement des coutures de coins, elle présente une ligne diagonale, très inclinée vers la partie supérieure *i i* (*fig.* 55). Passez ensuite la main gauche dans le bas, et rabattez avec la main droite la moitié de la doublure sur l'autre côté du bas, depuis le point de couture. Passez bien la paume de la main droite dessus, puis, sans sortir la main gauche de dedans le bas, si ce n'est le pouce qui le retiendra plié pour plus de commodité, vous prendrez une longue aiguille à *chasse-longue*, c'est-à-dire à très longue tête enfilée à l'avance avec de la soie, du fil ou du coton plat (selon le tricot du bas), et tenant votre doublure bien étendue sur le bas, vous l'attacherez après lui en y faisant tout autour un *point-d'épinette*. **Voilà comment se fait ce point.**

On prend l'étoffe sur laquelle on veut le travailler, entre le pouce et le doigt du milieu de la main gauche, qui la replient sur l'index. Cette étoffe est

ordinairement un morceau plus ou moins large, ou garni d'un large pli-rentré que doit fixer le point-d'épinette, ou destiné à être attaché à un plus grand morceau par ce point. Nous allons le décrire dans le premier cas.

Votre morceau, retenu par les doigts de la main gauche, comme on vient de voir, et le côté du pli-rentré placé à gauche de l'index, mettez le bout de l'aiguillée sous le bout du pli-rentré à droite, et, tournant la tête de l'aiguille du côté opposé à vous, piquez-la sur le bord rabattu du pli-rentré, comme si vous faisiez un point-devant ordinaire; puis re-piquez-la à gauche, en arrière, diagonalement au-dessus de votre premier point, sur le haut du pli; faites là encore un point-devant, ce qui vous donnera un point diagonal allongé depuis ce premier point; ensuite, tenant toujours la pointe de l'aiguille vers vous, allez faire un autre point-devant sur le bord rabattu du pli-rentré à droite, au niveau du premier point, de manière qu'un nouveau point diagonal allongé, partant du point supérieur de gauche, soit parallèle à l'autre point diagonal, et, plaçant ce point supérieur entre les deux points inférieurs, donne la forme d'A à ces trois points dont est formé le point d'épinette. Outre cela, comme vous reportez toujours l'aiguille en arrière, vos points-devant se trouvent recouverts, et les fils croisés (voyez *fig.* 56). Pour recommencer un autre point-d'épinette, vous irez piquer l'aiguille à gauche

au niveau du point supérieur précédent, puis vous la descendrez à droite, diagonalement et parallèlement au niveau du point inférieur, ainsi de suite. Cette manœuvre vous donnera une suite de points en biais croisés parallèlement (*fig.* 57). On fait toujours ce point de gauche à droite. Il est en usage pour rabattre les coutures auxquelles on ne fait point de second petit pli-rentré, et pour empêcher d'effiler les morceaux, qu'on replie aussi une seule fois sans pli-rentré, afin d'éviter la grosseur que produit ce pli. Les coutures de bas, de corsets, de chaussons de toile, sont presque toujours garnies du point-d'épinette, parce que ces objets étant collans, il faut, autant que possible, y éviter la saillie des coutures.

Revenons à la doublure du talon : quand vous l'aurez ainsi entourée du point-d'épinette, sans y faire de pli-rentré, vous étendrez bien le bas sur la paume de la main gauche passée en dedans du bas, et vous piquerez l'aiguille au bas du talon, à droite, à la distance de huit à dix mailles depuis le glacé du point de couture. Ensuite vous ferez tout le long de ce glacé de longs points-devant, longs seulement en allant de l'un à l'autre, car l'aiguille ne doit prendre qu'une ou deux brides en piquant à la fois la doublure et le bas, ces points ne devant point paraître en dessus. Quand vous serez parvenue au haut de la doublure, vous redescendrez l'aiguille à droite, à la même distance, et de la même manière

que précédemment. Vous continuerez ainsi jusqu'à la fin du côté droit de la doublure, puis vous ferez le côté gauche de la même façon.

Vous prendrez bien garde à ce que les points ne paraissent pas à l'endroit du bas; cependant vous vous gênerez moins pour cela aux environs du talon. Quelques personnes garnissent de même le bout du pied.

Passons à la seconde manière de doubler les bas.

Vous tournerez de même votre bas à l'envers, et vous enfilerez la main gauche dedans, comme vous avez vu pour le cas précédent. Ensuite vous enfilerez d'une longue aiguillée, une aiguille à chasse-longue, et vous la piquerez le long du point de couture depuis le talon, dans la première, seconde, ou troisième des mailles suivantes, selon que vous voudrez renforcer la doublure, vous la piquerez, dis-je, de bride en bride ou alternativement, ou même de trois brides en trois brides, ou de quatre en quatre, selon le temps et le soin que vous vous proposerez de mettre à votre travail. Dès cette première rangée faite au côté droit du bas, vous tracerez avec une bagûre l'espace que vous voudrez ainsi garnir; la forme d'une doublure de bas comme l'indique la fig. 55 vous guidera; néanmoins comme cette seconde doublure est fort longue à faire, on l'étend un peu moins sur le bas. Regagnons la seconde rangée des points de doublure : vous la ferez comme la première, mais en contrariant les points,

c'est en quelque sorte une reprise. Comme on prend les brides à l'envers, le point ne paraît jamais à l'endroit, et les bas sont très solidement doublés sans qu'il y paraisse en rien.

On fait le côté gauche après le côté droit, puis l'on arrache la bagûre. Il n'est point nécessaire d'entourer cette doublure du point-d'épinette. (1)

Passons au *ressemelage* des bas. Quand le talon et la semelle des bas sont trop usés pour qu'on puisse les réparer par le ramaillage et les reprises, on coupe le bout arrondi du talon et le dessous du pied tout le long du bas, et le morceau que l'on ôte est large d'environ deux pouces vers le pied, et d'un vers le talon. On coupe en se réglant sur ce morceau, ou pour mieux dire, sur cette semelle, une semelle de toile un peu forte, en biais, et plus large que le modèle, afin de fournir au pli-rentré qu'il faudra faire ensuite autour du bas, et autour de la semelle.

Cela fait, on rentre tout autour de la semelle, et l'on fait un point-d'épinette sur ce pli-rentré. On procède de même à l'entour du bas ; puis attachant le talon de la semelle au talon du bas, et le pied de l'une au pied de l'autre, on les joint tous deux ensemble en faisant tout autour un surjet à points

---

(1) Il y a encore une troisième manière de doubler les bas : c'est de glacer transversalement le morceau de la doublure après le bas.

un peu couchés : on fait ce surjet du côté du bas, et à l'endroit, afin que le relief produit en surjetant ne fatigue pas le pied. On écrase bien en outre le surjet avec le dé.

Il y a des ravaudeuses qui doublent le talon et le bout de pied des semelles : c'est une très bonne habitude, et qui n'augmente presque pas le travail; car l'on pose ces doublures en dedans de la semelle, et on les assujettit après en faisant le point-d'épinette. Il n'y a donc de plus qu'une petite couture transversale à points-d'épinette, ou même à points-devant, pour retenir la largeur de la *talonnière* et du bout de pied : cette largeur transversale doit être cousue en travers de la semelle à plat, et sans pli-rentré.

Reste à décrire le *recoupage* des bas. Quand les bas ont été ressemelés souvent, que le coude-pied en est usé, et que le bas du derrière de la jambe est également mauvais, on n'a d'autre parti à prendre que de les recouper en diminuant leur longueur, à laquelle on remédie en ramaillant un morceau vers le haut. Procédez de cette manière.

Ayez un bas de modèle pour recouper le vôtre dessus : placez le bas à couper sur le modèle, de manière que le talon du premier dépasse le talon de l'autre de deux, trois, ou quatre pouces, selon ce que vous serez obligée d'ôter à votre bas, et par-conséquent selon son degré de vétusté. Coupez transversalement cette partie excédante, jusqu'aux

coins du bas, ou jusqu'à l'endroit ou passeraient les coutures de côté qui suivent le talon. Si elles étaient prolongées, cessez de couper en large, et fendez un peu cette partie en long, en mesurant vos fentes sur la couture de côté de votre modèle ; coupez ensuite le reste de votre bas sur le pied du modèle ; jetez le surplus. Ce bas aura une semelle en toile.

Voici bien à peu près les parties inférieures du bas à couper renouvelées, mais il en manque une essentielle, ce sont les deux bandes de côté, qui prennent depuis les coutures de côté du talon, et qui resserrées graduellement par les étrécissures, présentent une pointe légèrement inclinée, de chaque côté du bas à semelle. Vous remplacerez ces bandes par des goussets de même forme, que vous prendrez dans un morceau de tricot pareil au tissu de votre bas : vous mettrez les mailles parallèles au pied du bas, et par conséquent opposées à celles du talon. Vous prendrez garde en taillant ces goussets, de les placer l'un sur l'autre de manière qu'ils se touchent à l'endroit, car faute de cette précaution, il arrive souvent que l'on se trompe, et que l'un des deux ne peut servir. Vos goussets bien coupés, vous les replierez un peu du côté du biais, et au côté vertical en droit fil, puis vous ferez sur ce pli-rentré un petit point-d'épinette. Vous ferez la même manœvre à la fente que vous avez faite aux coins du talon et au bas, jusqu'à ce que le gousset finisse de s'attacher au bas, en partant du haut de la fente : vous vous en assurerez en mesurant le

gousset sur le bas. Vous placerez ensuite la pointe supérieure du gousset, pointe produite par la rencontre du bout du côté vertical et du côté de biais, vous placerez dis-je, cette pointe au point d'où part votre fente, et vous coudrez à l'envers, à surjet (1), le côté vertical du gousset au côté du talon, et le biais au bas. Vous répéterez cette opération à l'autre gousset. Après quoi, achevant le point-d'épinette sur le pied du bas, et doublant le talon, vous coudrez une semelle, et votre bas sera rajeuni.

Il ne vous restera plus qu'à faire une couture à points-arrière au-dessus du talon, et au-dessous du point de couture, afin d'ôter la largeur du mollet qui se trouve descendu au bas de la jambe. Vous mordrez cette couture selon l'indication du bas-modèle, et vous la terminerez en diminuant graduellement le nombre des mailles prises depuis le point de couture, de manière qu'à la fin de la couture il n'en reste plus du tout. Vous fendrez ensuite, ou vous couperez en suivant le pli longitudinal du milieu, la portion du bas surabondante, et mordue au-dessous du point de couture, par la couture que vous venez de faire. Après cela, vous rabattrez, à droite et à gauche, les morceaux laissés très étroits, et vous les fixerez au bas par un point d'épinette.

---

(1) Si vous voulez que l'ouvrage ait plus d'agrément, vous ferez, au lieu du surjet, un ramaillage de côté; en ce cas, le point d'épinette est inutile, ou bien il ne se fait qu'après le ramaillage, un seul pour les deux morceaux.

CHAPITRE IV.

L'ART DE FAIRE LA DENTELLE.

Cet art se compose principalement de la dentelle, et accessoirement des points de dentelle, ainsi que du raccommodage.

La première partie de cet art se divise en dentelle proprement dite, ou léger tissu fait en fil sur un coussin; en blonde, travaillée de même, mais avec de la soie noire ou blanche; en point, dentelle toujours faite à l'aiguille; en tulle, ou bande de dentelle à dents, ou à lisière des deux côtés. On confond cependant souvent les dénominations de la dentelle et du point; ainsi l'on dit indifféremment dentelle et point de Bruxelles, d'Alençon, etc.

Commençons par décrire la dentelle fabriquée sur un métier et avec des fuseaux.

Ce métier, appelé carreau, est composé d'une planche ou sorte de table, ovale ordinairement, mais quelquefois aussi en forme de carré-long (*fig.* 58). Cette planche doit être relevée de trois pouces par le bout qui fait le derrière du carreau, pour plus de commodité. Cette table, rembourrée et couverte d'étoffe, doit être entaillée au milieu de manière qu'elle puisse recevoir le cylindre (*fig.* 58), dont l'axe passe dans un trou fait à chaque côté

d'une boîte nommée *cave* qui est adaptée au-dessous de la planche, dans la partie qui sert à la relever ; le cylindre est formé d'un noyau de bois recouvert de morceaux de drap les uns sur les autres, ou plutôt rembourré de laine, de coton non filé, toutes choses qui puissent être facilement piquées avec une épingle, et contenues dans une dernière enveloppe de toile, ou d'étoffe quelconque fortement tendue. Une petite planchette *f* (*fig.* 58) mobile par une charnière en *f*, sert à fermer le reste de l'ouverture plus grande que le cylindre, par laquelle on a fait passer celui-ci, et recouvre ainsi la boîte ou *cave* dans laquelle tombe à mesure la dentelle faite. Dans la cave passent un ou deux tiroirs en arrière, afin qu'on puisse par leur moyen tirer aisemént la dentelle. (1)

Il faut joindre à ce métier, 1°. un grand nombre de petits fuseaux dans lesquels on distingue trois parties : la *poignée a b* (*fig.* 59), faite en poire très allongée et arrondie, que l'ouvrière prend entre ses doigts pour faire aller le fuseau : la *casse b c*, au-dessus de la poignée, et qui a la forme d'une petite bobine dont elle fait les fonctions : la *tête c d*, res-

---

(1) On fait aussi des carreaux plats, c'est-à-dire sans cylindre, et par conséquent non percés. On place le dessin à plat dessus ; ce carreau a le grave inconvénient de forcer à remonter la dentelle en haut chaque fois qu'on est arrivé en bas.

semblant aussi à une bobine, mais tellement en petit, qu'on la prendrait pour une rainure. 2°. (*fig.* 60). Des *casseaux*, petits morceaux de corne, d'os ou d'ivoire, extrêmement minces, ayant la hauteur et le tour de la *casse* des fuseaux; ils sont destinés à recouvrir le fil, et l'empêcher de s'éventer. Ces casseaux se coulent par les deux bouts. Récemment on a imaginé de les mouler en corne en leur donnant un peu plus de force; ils sont alors en forme de cylindre fendu longitudinalement. Comme ils sont élastiques, on élargit la fente avec les doigts, quand on veut faire entrer la casse, cette fente se resserre ensuite spontanément, et le fil est parfaitement enveloppé. 3°. Un dessin de parchemin vert, sur lequel sont piqués tous les trous, et représentées toutes les fleurs de la dentelle que l'on veut faire. Ce dessin se coud autour du cylindre: la couture qui en rejoint les deux bouts, doit être faite avec beaucoup de soin, afin qu'on ne dérange pas la suite des trous. 4°. Des épingles de laiton longues et fines, en même temps fortes et flexibles, pour céder à l'action des fuseaux, et retenir le réseau, et les fils. 5°. Des rubans qu'on attache avec des épingles ordinaires après l'ouverture de la cave, et sur le cylindre de chaque côté, pour l'empêcher de tourner sens dessus dessous dans la cave. 6°. De très grandes épingles, presque aussi longues que des aiguilles à tricoter, et terminées par une boule de

cire ou de bois, pour arrêter de temps en temps les paquets de fuseaux.

Une ouvrière a toujours l'une de ces trois choses à faire : composer et travailler une dentelle d'idée ; ou remplir un dessin tracé sur le parchemin ; ou copier une dentelle, en la piquant sur le dessin.

Dans les deux premiers cas, le cylindre est garni, au lieu du dessin, d'une bande de vélin, ou de parchemin. Dans le premier cas, la dentelle est auprès de l'ouvrière, qui l'imite à mesure qu'elle la regarde. Cette imitation est appelée composition, parce que l'ouvrière travaille sans un dessin piqué. Dans le second, elle est attachée bien fixement sur le cylindre, qui doit en prendre la figure.

La dentelle est composée de trous ou réseaux, ayant une forme déterminée, et de fleurs qui se dessinent en fil plus gras et plat sur ces réseaux. Nous savons que les uns s'obtiennent en croisant des fils fins, et les autres en passant et repassant de gros fils parmi ces réseaux, d'après un dessin donné. La seule vue de la dentelle apprend cela ; mais si ces fils croisés, si ces fils plus gros enlacés, n'étaient retenus les uns et les autres par des points d'appui, les uns se mêleraient sans forme régulière, et les autres acheveraient la confusion. Chaque réseau, chaque fil plat, doit donc trouver un point d'appui ; il le trouve dans les épingles ; mais les épingles ne peuvent remplir ce but, qu'autant

qu'elles seront fixées selon un ordre régulier et constant; aussi trouvent-elles cet ordre dans les trous du dessin, rangés symétriquement sur des lignes diagonales comme le réseau; et dans les autres trous placés le long des fleurs, pour marquer la place où l'on doit en retenir les fils.

Ces réflexions, en nous montrant la nécessité d'un dessin-modèle, nous en indiquent aussi la forme, et nous comprenons que le dessin doit être en tout l'image de la dentelle : c'est cette image qu'il faut rendre quand on n'achète pas de dessins tout piqués.

A cet effet, quand vous voulez copier une dentelle, attachez-la bien droite et bien tendue sur le parchemin dont le cylindre est revêtu. Pour cela vous ficherez des épingles de place en place sur les deux bords. L'un de ces bords est l'engrelure ou la lisière, et se nomme le pied de la dentelle; l'autre, garni d'une suite de petites boucles attachées après un fil plat, est le picot, et s'appelle la couronne. Fichez aussi des épingles dans les réseaux de la dentelle dans la partie où vous commencez et finissez d'attacher. Ensuite prenez une aiguille comme un poinçon, ou plutôt un poinçon même, et piquez dans tous les réseaux de la dentelle, en évitant de piquer au milieu des fleurs. Si au lieu d'une dentelle, c'est un dessin tout piqué que vous avez fixé sur le parchemin, cela ne change rien à l'opération. Prenez bien garde, quand vous avancerez la dentelle, à reprendre en recommençant de piquer

parallèlement aux derniers trous. Comme on risque de se tromper, il faut tâcher d'environner tout le cylindre.

Le dessin piqué, ôtez le modèle, et suivez à l'encre toutes les parties non piquées, en regardant bien le modèle pour tracer les fleurs bien pareilles.

Dévidez ensuite sur un grand nombre de fuseaux du fil très fin, et faites à chacun un nœud-coulant pour en arrêter et couler le fil à volonté. Dévidez aussi du fil plat, dit fil de Cologne, sur des fuseaux dix à quinze fois moins nombreux; faites-y le nœud-coulant, et attachez ces fuseaux deux à deux par un nœud grossier, puisque ce nœud et le bout de fil qui pend après ne doivent pas demeurer. Cette préparation du fil plat, est relative aux fleurs. Quand on fait du point d'Alençon, d'Angleterre, ou de la dentelle dite Valenciennes, on ne dispose point de fil plat sur les fuseaux.

Toutes ces préparations terminées, comptez les trous de votre dessin, et calculez vos fuseaux d'après le nombre de ces trous. Si vous travaillez du point de Paris, il vous faut huit fuseaux pour chaque trou; seize, s'il s'agit de la dentelle de Valenciennes, et quatre si vous faites du point de Bruxelles : le point d'Angleterre, et généralement tous les autres points, demandent ce dernier nombre de fuseaux. Vous attacherez ensuite, par un gros nœud de tous leurs fils rassemblés, douze à seize fuseaux après une grosse épingle que vous ficherez

dans un trou, en arrière de la rangée de trous sur laquelle vous voulez commencer vos réseaux; vous répéterez cette manœuvre de place en place, sur la largeur du dessin. A mesure que vous placerez des fuseaux, vous commencerez à faire le réseau, comme je le dirai tout à l'heure, toujours sur la ligne diagonale sur laquelle est placé chaque trou. Ne vous inquiétez point de l'inégalité de ces premiers réseaux, ni ne vous gênez point à faire les fleurs qui se trouveront sur votre passage, ces premiers réseaux seront coupés quand l'ouvrage sera un peu avancé. (1)

La fin des trous à gauche est la lisière, ou le pied de la dentelle; le dernier trou doit porter quatre

---

(1) Toutes les espèces de dentelle se commencent de même. Je me propose de décrire successivement ces espèces de dentelle, excepté la *Valenciennes* et le point d'Angleterre, sur lesquels je n'ai pu réunir que quelques notions, malgré les recherches les plus assidues. Le Dictionnaire des arts et manufactures de l'Encyclopédie méthodique, ouvrage si estimable d'ailleurs, ne donne presque que les noms des divers genres de points; il se borne à joindre à cette nomenclature le produit de cette industrie dans les différens pays où on la cultive. Les imparfaites notions que je vais donner de plusieurs dentelles ne me viennent même pas de ce Dictionnaire, qui du reste m'a fourni des documens précieux : puisque je ne sais faire que les points de Bruxelles et de Paris, je ne garantis que l'exactitude de ceux-là.

fuseaux. Quand, après avoir fait une ligne diagonale de réseau, vous êtes parvenue au dernier trou qui termine l'angle du réseau, vous prenez les deux fuseaux qui vous restent alors, et vous les croisez, c'est-à-dire vous les passez les uns sur les autres, après avoir tordu une fois avec deux des fuseaux du dernier trou. Vous les croisez deux fois alternativement, de manière que les fuseaux de droite passent à gauche, et réciproquement. Vous placez une épingle au milieu de ces fuseaux, ensuite les deux premiers fuseaux qui se sont croisés vont se croiser en arrière, et de nouveau avec les deux derniers fuseaux du dernier trou dans lequel vous venez de placer l'épingle; cela s'appelle un *demi-point*. Les deux premiers fuseaux se trouvent alors les deux derniers. On les laisse en arrière à gauche, et l'on croise ceux qui étaient les deux derniers, avec les deux autres qui se trouvent à droite de l'épingle; l'épingle se trouve ainsi repliée, c'est ce qui forme le petit trou que l'on voit entre deux brides au pied des dentelles.

La couronne est plus facile; elle se compose, 1°. d'un fil plat, quatre fils fins, un autre fil plat, et deux autres fils fins. Arrivée au dernier trou près du premier fil plat, à droite de la lisière, quand vous avez parcouru tout ou partie du dessin en faisant le réseau, vous passez les deux fuseaux de ce dernier trou, d'abord sous le fil plat sans croiser, puis en croix sous les quatre fils fins, sans tordre,

comme pour faire de la toile. Vous passerez aussi sous l'autre fil plat, vous serrerez un peu, vous tordrez vos fuseaux à discrétion, vous les passerez entre les deux derniers, et, formant une petite boucle autour de l'épingle, vous ficherez cette épingle dans le dernier trou de la rangée de droite; rangez ensuite le paquet de ces fuseaux derrière une grande épingle.

Vous travaillez ensuite au milieu du dessin comme il suit : quand, en commençant, vous avez placé les fuseaux au haut du dessin, et que les huit premiers seront séparés à gauche par deux épingles, jetez le 2 sur le 1, le 4 sur le 3; recommencez de mettre le 2 sur le 1, le 4 sur le 3; continuez tant qu'il vous plaira, et vous ferez ce qu'on appelle une dresse à huit. Si, au lieu d'employer les fuseaux deux à deux, vous les eussiez employé un à un, vous eussiez fait une dresse à deux. Remarquez bien, 1°. que les chiffres 1, 2, 3, 4, représentent chacun deux fuseaux contigus dans la dresse à huit; 2°. qu'à chaque déplacement les chiffres 1, 2, 3, 4, ne marquent pas les mêmes fuseaux, mais qu'en quelque moment que se puisse être, le chiffre 1 marque toujours le plus à gauche, 2 toujours celui qui le suit, 3 toujours celui qui suit le 2, etc., en allant de gauche à droite; et quand on travaille de droite à gauche, 1 marque toujours le plus à droite, 2 celui qui le suit, en allant de droite à gauche, et ainsi de suite.

Quand toutes vos dresses seront faites de même longueur, vous les tirerez bien verticalement et bien parallèlement les unes aux autres, et vous ficherez une épingle à l'angle que forment les fils à l'extrémité de chacune, laissant les fuseaux 1, 2 à droite, et les fuseaux 3, 4 à gauche de l'épingle qui les tiendra séparés.

Vous avez plusieurs manières d'arrêter vos dresses; ou faites un nœud ordinaire avec les fils ou fuseaux 1, 2, et 3, et 4, ou faites un *point-jeté* (je dirai plus loin comment il se fait), ou faites un point *commun* ou de *coutume*.

Quand on fait la dresse, si on la reprend en sens contraire de droite à gauche, quand on a été de gauche à droite, et qu'on observe de laisser deux fuseaux qui servent à enfermer les épingles, on exécutera le point de *coutume* ou *commun*. (1)

Point de Bruxelles.

Il faut, pour ce point, quatre fuseaux à chacun des trous qui sont percés de biais et en carreau (*fig.* 61). Ces quatre fuseaux se trouvent ensemble

---

(1) Le tome Ier du *Dictionnaire des arts et manufactures*, qui me fournit la description de ce point, n'en donne pas le nom. Il paraît que c'est une espèce de *Valenciennes*, puisque cette dentelle n'a d'épingles que sur les bords comme les dresses; qu'elle n'a point de fil plat aux fleurs, dont il n'est fait aussi aucune mention au *point de coutume*.

à la jonction de deux rangées de fuseaux qui forment un angle droit; alors on passe sur le second fuseau de droite le premier de gauche (on désigne les fuseaux en comptant depuis la droite), et, laissant les deux autres fuseaux à droite, on tord trois fois ceux-ci à gauche; on soulève le second de droite entre les troisième et quatrième doigts de la main gauche, et l'on place une épingle de la main droite dans le trou qui séparait ces quatre fils que l'épingle fixe et relève. On va faire la même opération au trou suivant jusqu'à la fin de la rangée. Il est à remarquer que les mains ne se dérangent pas en faisant ce point; la main gauche tord toujours, et toujours la droite place les épingles.

Arrivée à la fin de la rangée, on fait la lisière, puis l'on *descend : descendre*, c'est tordre trois fois de la main gauche, l'un sur l'autre, les deux fuseaux qui tombent entre chaque épingle. On fait ceci en reculant de gauche à droite, jusqu'à une nouvelle jonction de rangée, dont l'angle redonnera, comme nous l'avons déjà vu, un trou entre quatre fils. On recommencera alors à travailler de droite à gauche en tordant les deux fuseaux à droite de l'angle avec les fuseaux tordus à la descente, de manière que le point sera formé par six tors.

Si l'on veut avoir un *fond-percé*, on laissera les deux premiers fuseaux de gauche à droite, et l'on travaillera avec les quatre suivans : il faudra faire un point, tordre les deux premiers des quatre, et

non les deux autres, garder les deux derniers, prendre les deux suivans, les tordre tous quatre deux à deux, et faire un point; puis ficher une épingle entre les quatre derniers, un peu au-dessous des épingles précédentes. Tordre deux à deux, et faire un point; prendre les quatre derniers des douze premiers, les tordre deux à deux, et faire un point; prendre les quatre derniers des dix premiers, les tordre deux à deux, et faire un point; prendre les quatre derniers des huit, les tordre deux à deux, et faire un point; prendre les quatre derniers des douze, et faire le point; prendre les deux derniers et les deux suivans, les tordre deux à deux, et faire un point; puis les séparer par une épingle, et ainsi de suite. Parvenu aux quatre derniers, on ne les tordra point, on fera un point, puis la couronne, et un point. On appelle ce point *œil de perdrix;* on s'en sert pour remplir le milieu des fleurs.

Le fil plat des fleurs se met en travers des épingles et du cylindre, de manière que les deux fuseaux réunis, comme je l'ai dit, retombent de droite et de gauche en arrière du carreau. Quand on a fixé ce fil plat au commencement de la fleur par deux ou trois points, on remet les fuseaux de fil plat avec les autres; on leur fait suivre les tours et retours que décrit la fleur, en faisant du réseau jusqu'à l'angle de la ligne qui suit diagonalement la fleur (*fig.* 62), puis, à la fin de la fleur, on croise les deux fils plats, et on les rejette en arrière, jusqu'à ce que la

dentelle soit assez avancée pour pouvoir les couper. Comme après avoir mis un certain nombre d'épingles, pendant environ deux pouces et demi de longueur, on ôte ces épingles par derrière pour les remettre par devant, à mesure qu'on fait de nouveaux réseaux, on retrouve ces fils plats non coupés derrière les épingles. Il y a des fleurs dont les tiges veulent quatre fuseaux croisés entre les deux fils plats comme au bord avant le picot; il y en a, au contraire, d'autres qui n'ont qu'un fil ou deux, placés l'un auprès de l'autre sans intervalle : c'est au dessin à indiquer ces différences.

On fait souvent autour des feuilles, et dans le milieu de la dentelle, de petites mouches carrées, appelées *points-d'esprit*. La *fig.* 63 représente ce point avec les fuseaux. Ces points sont ordinairement assez embarrassans à travailler et à décrire, mais une de mes sœurs a trouvé un procédé qui en rend à la fois la pratique et l'explication faciles. Le voici.

Arrivée au petit trait noir carré qui marque le point-d'esprit sur le dessin, elle passait le premier fuseau de gauche sur le second de droite, et dessous le premier du même côté avec lequel elle le tordait une fois; puis elle l'attachait à droite en large, à deux pouces du cylindre, en tournant le fil près de la tête du fuseau, après une des grandes épingles qui en retiennent les paquets. Ce point d'appui trouvé, elle s'en formait un autre, en tenant ferme

à gauche, à la même distance, le second fuseau de gauche. Cela fait, elle prenait le premier fuseau de droite, lui donnait un tors, et passait alternativement ce fuseau sur le fuseau tenu à droite, et sur celui tenu à gauche, en le passant toujours dessous le second fuseau de droite, qui, par ce moyen, restait seul sur le carreau; elle continuait jusqu'à ce que le trait noir se trouvât couvert; alors, détachant de la main droite le fuseau de droite, elle le tordait avec le premier fuseau qui avait toujours travaillé, tordait les deux autres à gauche de la main gauche, et fichait une épingle entre ces quatre fuseaux, pour achever et soutenir le point. Sa méthode diffère de la méthode ordinaire, seulement par l'emploi de ces points d'appui. Outre la facilité du travail, elle empêche le point-d'esprit de s'écarter, ce qui arrive souvent quand les fuseaux demeurent comme de coutume sur le métier.

Le fil se casse fort souvent en faisant la dentelle: on le rattache par un petit nœud lorsqu'il reste un bout: quand ce bout est trop petit, on le roule après le fuseau voisin, et l'on attache le bout cassé après une épingle. On couche cette épingle entre les autres, à l'endroit où le fil s'est cassé, on la sort par derrière, et on va la ficher un peu loin sur le cylindre. Cette opération a pour but d'obtenir un long bout de fil avec lequel on puisse raccommoder le fil cassé. (Voyez plus bas, à l'article du raccomodage des dentelles.)

Point de Paris.

Vous vous rappelez que le point de la lisière, ou pied de dentelle, se fait en croisant quatre fils, de manière que les deux de gauche se trouvent à droite, et réciproquement. C'est ce point qui forme le point de *Paris*, ou *point double*. Cette espèce de dentelle veut quatre fuseaux entre chaque épingle, de manière qu'à l'angle où se rencontrent deux rangées de réseaux, il y ait huit fils, que l'on croise de la même manière que pour le point-jeté à quatre fils, ou l'engrèlure; car l'engrèlure ou le pied de dentelle, est toujours un demi-point de Paris. On ne fait qu'un tors, et l'on croise les fuseaux en les descendant. Ainsi descendre c'est faire à demi les points qu'on achève en remontant.

Il faut un dessin dont les trous soient beaucoup plus éloignés que pour le point de Bruxelles. Il faut aussi du fil très fin, cette dentelle étant fort épaisse. Elle est moins agréable que la précédente, mais sa durée est presque double. Les fleurs se font et les fils se rattachent comme j'ai dit pour le fond de Bruxelles. On ne fait pas de points-d'esprit à ce point-là.

Point d'Alençon, d'après Rolland.

Comme je l'ai annoncé en commençant ce chapitre, je ne sais pas faire le point d'Alençon, et

par conséquent il m'a fallu avoir recours à des notions étrangères. On m'a fourni la note suivante :

Les dessins composés et choisis, sont gravés sur cuivre et empreints sur parchemin. Ces morceaux de parchemin sont numérotés suivant le besoin, pour la liaison des diverses parties du dessin. On les pique plusieurs à la fois placés l'un sur l'autre, avec un poinçon formant de petits trous espacés d'une ligne sur tous les contours des fleurs. Après quoi, on applique chaque morceau de parchemin sur un semblable morceau de grosse toile écrue, que l'on met en double. On les unit tout autour par un fil de trace, qu'on fixe sur une ligne faite pour en indiquer la place. On couvre ce fil à petits points qui l'embrassent ainsi que le parchemin et la toile, en passant dessus et dessous alternativement à distances égales. Cette manière d'arrêter ensemble le parchemin et la toile, est précisément la même que celle dont on fait la trace, première opération du point. On prend deux fils plats, que l'on maintient sous le pouce gauche, en les conduisant sur toute la suite du dessin, et on les fixe avec du fil rond enfilé dans une aiguille qu'on fait passer d'abord de dessous en-dessus dans un des trous du piqué, et qu'on retire de dessus en-dessous, après l'avoir fichée dans le même trou, en faisant embrasser les deux fils plats sous le point qu'on forme ainsi ; et qui sert à les arrêter. La trace achevée, on fait le *fond*. C'est le nom qu'on donne au toilé qui

remplit les fleurs. On se sert d'une longue aiguille et d'un fil très fin, qu'on fait tenir à la trace par quelques points bouclés très serrés. L'ouvrage se tient de la main gauche de manière que l'index soit dessous, et le pouce au-dessus avec le doigt médius. L'aiguille est tenue entre l'index et le médius de la main droite; le pouce revêtu d'un doigtier de peau reste libre pour la diriger. On commence les fleurs horizontalement de gauche à droite, elles ne sont formées que de points noués bien rangés. Lorsque l'on est à l'extrémité de la feuille à droite, on arrête le fil à la trace, puis on le rejette au même point d'où l'on était parti; et revenant encore de gauche à droite, on fait des points sur ce même fil, mais en faisant toujours rentrer l'aiguille à chaque point entre les points de la première rangée. Parvenu au bout de la seconde, on rejette le fil de gauche à droite, pour recommencer la même manœuvre jusqu'à ce que la fleur soit remplie.

Le champ est de bride ou de réseau. Ce dernier ne présente que des mailles simples comme celles du filet le plus fort et le plus serré. Pour le faire on commence par jeter un fil de champ, si le fil est comme la chaîne de l'ouvrage, on l'attache de part et d'autre à la trace, et on le recouvre d'un autre qui achève de former les mailles. On fait souvent ce réseau avant de faire le fond ou toilé. Quant à la bride, c'est une figure à six pans, elle est toujours

marquée sur les dessins. Avant de la commencer on la pique dans toute l'étendue du champ, mais seulement à l'angle de chaque hexagone, on attache son fil au bord d'une fleur à gauche, on passe l'aiguille dans la lisière, puis mettant une épingle dans le trou formé à l'angle supérieur de la bride, on passe le fil autour et l'on suit ainsi jusqu'à la première fleur à droite, où l'on arrête son fil qui forme alors une rangée en zig-zag. On revient sur cette rangée en repassant les épingles, et l'on réunit avec l'aiguille les parties de fil qui forment le zig-zag; on passe le fil à chaque rangée dans la pointe de celle qui précède. Quand la figure de la bride est ainsi terminée, on recouvre le tout d'un point noué fait avec du fil très fin au nombre de sept à huit très serrés sur chaque pan de la bride : le réseau est plus agréable et plus séduisant, la bride est infiniment plus solide et plus durable.

On donne le nom de *mode* aux points de fantaisie qui s'exécutent ensuite aux places réservées à cette intention.

Chaque fleur est entourée d'un relief appelé *brode*, travail par lequel on finit. C'est encore une sorte de point-noué qui dessine les contours, et donne au point d'Alençon le saillant et la richesse par lesquels il est en faveur. On embrasse pour chaque point deux fils plats qui doivent s'attacher et se détacher à chaque tige. Mais ce brode ou cordonnet communément trop gras pour le champ

de point, nuit à sa solidité, et c'est ainsi que périt presque toujours ce beau travail.

Voyez *fig.* 63 *ibid*, un fragment de patron où le réseau est commencé et où la trace est faite. On reconnaît la trace aux deux fils rangés à côté l'un de l'autre, et embrassés par de petits points également espacés.

Point d'Angleterre.

Les *points* (quoique l'on donne ce nom aux dentelles proprement dites) ont deux caractères qui les distinguent des dentelles. Le premier, c'est d'être faits à l'aiguille au lieu de l'être avec des fuseaux; le second, c'est que les fleurs ne s'en exécutent pas en même-temps, mais s'appliquent et se brodent sur le tissu. Ainsi le fond, ou le tissu uni, s'appelle le *champ* ou *toilé;* et, lorsqu'il est démonté, on y pose les fleurs.

Le point d'Angleterre, dont la planche donne une figure très grossie (*fig.* 62), se commence en jetant de droite à gauche du dessin un fil très fin, sur lequel on revient en jetant d'autres fils sur les réseaux, dont les angles se rencontrent sur cette ligne de droite à gauche. Le point d'Angleterre a cela de particulier que chaque réseau est accompagné d'un réseau plus petit, que l'on forme en croisant de nouveaux fils en long sur les fils jetés de biais. On fait ainsi la longueur respective des angles de chaque

côté du dessin, et l'on reprend après cela de la même manière.

Les fleurs se font en formant de petites épingles (voyez plus bas, aux points de dentelle, *épingles de points*), et en attachant à ces épingles, tantôt une petite toile bien serrée en rapprochant et alternant les fils, tantôt des points à *œil de perdrix* (voyez, *ibid.*, *points à œil de perdrix*), ou d'autres combinaisons indiquées par le dessin. Après quoi l'on démonte ces fleurs, et on les fixe sur le point par un très léger point de cordonnet ou de boutonnière, analogue au brodé du point d'Alençon.

Point de Malines brodé.

L'aiguille assujettit six fils à chaque réseau de ce point à peu près comme au point d'Angleterre; puis on pose les fleurs dessus, comme je l'ai dit pour ce point. Dans l'impossibilité de donner des détails certains, je n'ose m'étendre davantage. Ce qui me console de cette omission forcée, c'est que, quelque développées, quelque méthodiques qu'eussent été mes descriptions sur ces *points* étrangers, elles n'auraient été d'aucune utilité à mes jeunes lectrices; car ils sont si difficiles, si compliqués, qu'une seule personne ne peut savoir faire à la fois le *toilé* et les fleurs, ou que du moins elle ne sait que le dessin d'une seule de ces dentelles (1). Qu'on juge,

(1) Je tiens cette assertion d'une habile ouvrière en dentelle de Flandre.

après cela, si un simple récit aurait suffi à l'apprendre.

Dentelle d'Auvergne ou du Puy.

C'est le point de Bruxelles très grossier. On fait aussi au Puy une fort petite dentelle appelée *trou;* elle n'est guère large que d'un demi-pouce, et le *trou*, qui lui donne son nom, a quatre lignes environ. Ce *trou*, qui vient immédiatement après le picot, est formé par un gros fil plat que l'on fixe sur le dessin le long du trait, qui le marque avec des épingles placées dans une boucle comme au picot; ce qui produit, en effet, un picot circulaire dans le trou. On fait ensuite un ou deux réseaux, puis l'engrèlure. Le trou encore plus commun se fait sans picot intérieur, et sans poser d'épingles aux réseaux qui sont entre le trou et la lisière. C'est aussi de cette façon que se font les petites *mignonnettes*, dont on garnit depuis peu de temps les pélerines et les fichus. On fait le bord à dents avec un picot et des fils croisés comme pour une mousseline; on tord, on fiche une épingle seulement après la dent, que l'on recommence bientôt après d'une semblable manière. Les fils forment une bride lâche entre chaque dent. Quelle que soit, d'ailleurs, la forme de ces dents, avec un dessin ou un morceau de mignonnette pareil, vous l'imiterez aisément.

Picot.

Nous avons vu qu'on place souvent un picot de dentelle après les broderies en tulle, afin de leur faire imiter la bordure de ce dernier ouvrage. Ce picot est extrêmement facile quand on sait faire un peu la dentelle ; il se compose de la couronne et du pied sans réseaux intermédiaires. On ne place jamais de fil plat dans le bord ; en sorte que le picot vient immédiatement après un point, quelquefois après le demi-point de la lisière. Il y a, au reste, des dentelles où le picot vient également après les réseaux. (1)

---

(1) Ce picot m'en rappelle un autre qui se fait à l'aiguille en même-temps que le feston, nommé pour cette raison *feston à picot*. Voici comment on l'obtient. Vous tracerez un feston comme à l'ordinaire ; vous y commencerez la dent en y faisant trois points : ensuite, appliquant un crin allongé à gauche et à l'intérieur de la dent de feston, vous embrasserez ce crin en passant l'aiguille dessous, et en faisant un point de feston en long, pris dans le dernier point fait en large ; vous reprendrez ensuite le point dans son sens ordinaire, c'est-à-dire en large. Vous en ferez trois, et recommencerez le point sous le crin et en long comme précédemment : ainsi de suite. Le crin est un moule qui doit couler à volonté ; lorsqu'il est ôté, vous avez une suite de petites boucles qui forment un picot. Cela abrége le temps, en évitant de faire et de coudre un picot de dentelle ; mais il faut festonner avec du fil ou du coton très fin.

Blondes.

Nous avons dit que les blondes se travaillent en soie blanche ou noire, selon le point de dentelle que l'on adopte pour les faire. Le point de Bruxelles, ou le trou carré d'Alençon, exécuté avec des fuseaux, sont ceux que l'on choisit de préférence. La mode veut que les blondes soient toujours à dents, et que ces dents soient remplies d'une feuille épaisse. Quelquefois cette feuille est moitié épaisse et moitié à jour; souvent aussi elle est surmontée de petits œillets qui se font à peu près comme le *trou*, puisqu'on les garnit intérieurement d'un picot. Cette mode, au reste, s'applique à beaucoup de tulles de fils.

Tulles.

Les tulles se divisent en tulle à dents et tulle d'entre-deux. On les fait presque tous en point de Bruxelles; on les fait à plein de points-d'esprit ou d'œillets, ou unis pour ruches. Les entre-deux ont souvent de grands dessins en guirlande. Les tulles à dents, les plus distingués, ont le dessin de blondes. La dent ne change rien à la façon de la couronne. Il suffit à la pointe de la dent de resserrer les fils du bord.

On peut le mettre aussi à un feston fait à l'avance; il s'agit seulement de faire toujours le point de feston en long de place en place.

Voyons maintenant la partie accessoire de l'*art de la dentelle.*

Points de dentelle ou à jour.

Ces points, comme nous l'avons dit en parlant de la broderie au plumetis, servent à remplir les vides laissés exprès dans l'intérieur des fleurs. On les distingue en deux espèces : ceux que l'on fait en tirant les fils sur la perkale ou la mousseline, et ceux qui forment entièrement une dentelle.

Les premiers sont les plus faciles, les moins jolis et les plus solides : faciles en ce qu'ils n'ont que deux façons, au lieu que les autres sont à l'infini ; car, d'ailleurs, il est plus ennuyeux de tirer les fils que de faire le point de tulle qui prépare le plus grand nombre des autres points à jour. Voici la façon des premiers.

Commencez d'abord par fixer le nombre de fils que vous voulez tirer : ce sera selon la grosseur de l'étoffe et la finesse que vous vous proposez de mettre à vos jours. Il faut tirer plus de fils sur la perkale que sur la mousseline, et plus sur la mousseline que sur la gaze.

Supposons que vous veuillez en tirer quatre et en laisser trois : prenez l'étoffe brodée à l'envers ; cassez ensuite légèrement, avec une épingle fine, quatre fils les plus près du cordonnet qui borde le morceau d'étoffe que vous devez travailler. Ces fils doivent être cassés à gauche (d'après la position où

l'on tient l'étoffe), parce qu'en les cassant à droite, la main, en avançant, reviendrait sur les fils déjà tirés, et pourrait les déranger. On casse ces fils au milieu du morceau lorsqu'il est très large, et on les tire de droite et de gauche près du cordon en les suivant de l'œil depuis l'endroit cassé; mais quand le morceau est de moyenne et surtout de petite dimension, on casse les fils près d'un bout du cordonnet, et on les tire par l'autre. Vos quatre fils tirés, laissez-en trois, et retirez-en quatre autres ensuite, en continuant de cette manière jusqu'à la fin du morceau. Après cela, coupez l'espèce de charpie que les fils arrachés ont faite sur les deux côtés du morceau; puis répétez cette opération de l'autre sens, ce qui vous donnera une suite de petits carreaux à jour entre des lignes de trois fils disposées en croix (*fig.* 64).

Cette préparation terminée, enfilez une aiguille de fil très fin, dit fil de dentelle; prenez l'aiguillée courte, parce qu'elle se casse aisément, et attachez-la à la tête de l'aiguille par une boucle comme un nœud-coulant, que vous ferez couler de temps en temps, à mesure que l'aiguillée raccourcira; ensuite, tenant toujours l'étoffe brodée à l'envers, arrêtez l'aiguillée dans le cordonnet, soit par un nœud, soit en faisant plusieurs fois un point de surjet, en laissant flotter le petit bout de l'aiguillée, qui se coupera après le jour fait. On arrête encore, et cette façon est la meilleure, en faisant après un premier

point de surjet, un second qu'on laisse s'étendre en boucle, et en passant dans cette boucle l'aiguille qu'on tire en serrant bien. Prenant ensuite vos petits carreaux à jour de biais; passez deux fois l'aiguille à point de surjet couché sous la ligne de trois fils, qui part à gauche de la jonction du carreau (*fig.* 54). Faites-en autant à la ligne qui part à droite, et ainsi de suite pour tous les petits carreaux; vous obtiendrez de jolis réseaux en losange. Ce jour se nomme *jour anglais*.

Ce *jour* a une très agréable variété. Quand on a fait le premier rang comme je viens de le décrire, et qu'on passe au second rang, on ne fait d'abord qu'un seul point à la première ligne verticale de trois fils à gauche; et, repassant son aiguille comme si on voulait faire le second point, on va la piquer dans le fil de dentelle qui a fait à la première rangée le point parallèle à celui-ci, on ramène l'aiguille achever le point interrompu, et l'on a une très jolie petite croix de deux fils de dentelle dans le réseau (*fig.* 95). On continue toujours de la même manière jusqu'à la fin. Ce *jour* est appelé *jour turc*.

Passons aux points de dentelle : beaucoup de personnes les montent sur du papier vert : elles font très bien; cela rend leur ouvrage plus facile, plus régulier, et ménage beaucoup la vue.

Point de tulle.

Ce point se nomme ainsi parce qu'il imite parfaitement le réseau du tulle : il est la base de presque tous les autres points de dentelle, qui sont la plupart, ou brodés sur le point de tulle, ou combinés avec lui.

Votre aiguillée étant bouclée et arrêtée à gauche, comme j'ai dit pour les jours précédens, prenez aussi l'étoffe à l'envers en tenant le morceau que vous allez travailler entre l'index et le pouce gauche; prenez votre aiguille entre les mêmes doigts de l'autre main, et soutenant le fil avec le quatrième et le petit doigt de cette dernière main, passez-le sur l'index gauche en le retenant sous le doigt du milieu, toujours de la main gauche. Cela fait, en retenant toujours le fil sur le quatrième et le petit doigt droit, allez (à quelques fils de l'endroit où vous l'avez d'abord arrêtée), allez piquer votre aiguille dans le cordonnet, en tournant la tête de votre côté, et passant la pointe sur l'index gauche, environ à la naissance de l'ongle, le pouce et l'index droits lâchent alors l'aiguille. L'aiguille ainsi enfoncée à moitié, passez le pouce droit dans la très grande boucle retenue par le quatrième et le petit doigt, et soulevant le fil avec le pouce, passez-le deux fois de gauche à droite sur l'aiguille; tirez l'aiguille avec le pouce et l'index droits, lâchez la boucle du quatrième et du petit doigt, et reprenez

peu après encore le fil dans le petit doigt droit, le fil ne se trouve plus alors former de boucle que sur le troisième doigt gauche, que l'on retire en élevant le petit doigt qui retient toujours le fil, et serre convenablement le point enfin terminé.

Comme on ne reprend jamais le fil dans une rangée de réseaux, il faut quand le fil devient trop court pour recommencer une nouvelle rangée, arrêter l'aiguille au cordonnet, et l'enfiler d'une nouvelle aiguillée; autrement il faudrait défaire la partie de la rangée non achevée.

Lorsque le fil devient trop court, on se sert du troisième doigt droit ou bien du pouce, pour passer deux fois le fil sur l'aiguille. On recommence ce point à quelques fils de distance du premier. Lorsqu'on a peu d'habitude, il faudra compter ces fils afin que les réseaux soient bien réguliers : puis, quand vous aurez de la sorte garni de points tout le long du cordonnet, en droit fil (*fig.* 65), vous arrêterez le dernier point dans le cordonnet latéral, à la hauteur des réseaux ; puis vous passerez deux fois votre aiguille dans chaque réseau, en tournant sa tête vers le doigt du milieu de la main droite. Ce doigt sert à la pousser. Tous vos réseaux *descendus* ainsi (c'est le terme adopté), vous arrêterez dans l'autre cordonnet latéral, et remontant l'aiguille dans ce cordonnet à la hauteur de vos premiers points, vous en ferez de nouveaux en prenant dans chaque réseau pour en faire un autre (*fig.* 66).

Continuez comme aux précédens, arrêtez de même, et redescendez vos seconds réseaux. Chaque réseau est alors un petit trou carré formé par quatre fils : les deux fils placés en large sont les *brides*, les deux autres sont les *barres*. Quand les réseaux sont très fins, on se contente de passer une fois l'aiguille en les descendant : cela les rend plus clairs, plus jolis, mais moins solides : on ne passe aussi qu'une fois le fil sur l'aiguille en faisant ce point. Je crois devoir rappeler que l'on fait le point de gauche à droite, et qu'on le descend de droite à gauche.

Outre ce point de tulle ou réseau, les points de dentelle ont deux autres points, les *épingles*, et les *points-d'esprit*. Ces trois genres de points produisent une infinité de combinaisons : nous allons d'abord indiquer la manière de faire ces deux derniers points.

Les épingles sont seulement de très petits réseaux fort resserrés : on n'y passe qu'une fois le fil sur l'aiguille en les formant; on ne passe aussi l'aiguille qu'une fois en les descendant; on en prend ordinairement deux dans une maille, ou trou de réseau fin, et même trois : plus elles sont épaisses et rapprochées, plus elles sont bien faites, puisqu'elles sont destinées à faire opposition dans les clairs du réseau.

Les points-d'esprit demandent plus d'attention. Voici comme ils doivent être faits : soit que vous les commenciez dans le cordonnet, ou que vous les

preniez dans un réseau (on appelle prendre un point dans un autre, quand on l'en fait sortir; ou pour mieux dire quand on en fait un nouveau dans celui-ci), faites trois, quatre ou cinq points de tulle très rapprochés, en ne passant qu'une fois le fil sur l'aiguille. Allongez-les et serrez-les si bien qu'ils produisent un petit carreau épais (*fig.* 67); faites ensuite un point ordinaire dans le réseau suivant; le point-d'esprit tenant lieu d'un autre point. Quand vous descendrez le rang de réseaux, vous passerez l'aiguille une seule fois dans les petits réseaux du point-d'esprit, lors même que vous auriez descendu en passant deux fois. Vous aurez soin de ne pas écarter les petits réseaux, afin que le point-d'esprit ne perde point de sa forme carrée. En recommençant la rangée suivante vous prendrez légèrement le point au milieu du point-d'esprit, sans déranger le petit carreau. Ce point, absolument semblable de forme et de nom au point-d'esprit employé dans la dentelle, sert à en imiter les dessins dans les jours.

On fait aussi sur le point de tulle diverses broderies pour remplacer le point-d'esprit, et pour varier agréablement les dessins : nous enseignerons ces broderies selon l'ordre des points à jour, que nous allons successivement expliquer en commençant par les plus faciles. Nous traiterons ensuite des sortes de points de broderie, qui font les jours de la broderie en reprise sur tulle.

Point de tulle.

Nous avons vu comme il se fait. Selon qu'on le commence en sens divers, il produit des réseaux en long, en large, ou de biais : ce dernier sens est préférable. Il faut avant de le commencer, considérer dans quel sens doit être mise l'étoffe brodée.

Point rayé.

Ce point est un mélange de deux rangées de réseaux, et de deux rangées d'épingles; les réseaux doivent commencer; il faut qu'ils soient un peu écartés, et que les épingles soient très rapprochées au contraire afin de mieux produire l'opposition. Ce point et presque tous les autres, devront être faits dans le droit fil de l'étoffe, c'est-à-dire dans le sens des fils qui suivent la direction d'une lisière à l'autre.

Point à cordon.

C'est le précédent : toute la différence, se borne à passer et repasser du coton fin sur la ligne que les deux rangs de réseaux forment entre les épingles (*fig.* 68).

Point de moulinet.

Il y a le moulinet simple, et le moulinet double. Tous deux veulent un trou rond. Le premier se fait avec de longs réseaux rangés circulairement, que l'on passe et descend deux fois. On l'arrête en

repassant l'aiguille dans le premier réseau. Le moulinet double est celui-ci, auquel on ajoute une rangée circulaire d'épingles.

Point brodé en droit fil.

Faites alternativement trois rangées de réseaux et deux rangées d'épingles, jusqu'à ce que le trou laissé par la brodeuse soit rempli. Arrêtez et coupez le fil. Après cela fixez votre aiguille dans le cordonnet, au niveau de la ligne formée par la seconde rangée des réseaux. Passez dans le premier réseau à droite comme si vous descendiez, et vous arrêtant à la première petite barre, passez l'aiguille sous les deux brides du réseau qui suit, de manière à embrasser toute la hauteur entre les deux brides. Répétez cette opération jusqu'à ce qu'elle ait produit un petit carreau épais et saillant qui cache et la petite barre, et une partie du réseau. Prenez bien garde de ne pas serrer le fil en passant sous les deux brides, et de le lâcher également toutes les fois que vous passerez. Votre point brodé achevé, descendez le réseau pour l'arrêter, laissez la barre suivante sans la broder, et recommencez à la troisième comme nous venons de le dire. Répétez ce travail de la même manière au milieu des trois autres rangées de réseaux que les rangées d'épingles séparent de celles-ci. Il faut que le jour soit très grand pour que ces six rangées, et leurs épingles ne suffisent pas à le remplir.

Point brodé en biais.

Quand vous aurez fait un *point rayé* (voyez plus haut), arrêtez votre aiguille à droite vis à vis la ligne des deux rangées de réseaux : cette ligne est formée de petites ondulations imperceptibles des brides d'une petite barre à l'autre, par la barre du réseau supérieur qui coupe la bride entre les deux barres. C'est sur ces ondulations que vous devez broder. Cela demande beaucoup d'attention. Passez l'aiguille sous la petite partie de biais formée entre la barre du réseau supérieur, et celle du réseau inférieur, placée un peu plus à gauche (*fig.* 69). Embrassez cette partie de biais dessus et dessous. Répétez deux, trois ou quatre fois cette manœuvre selon la grosseur des réseaux, elle vous donnera un point-d'esprit en biais : descendez ensuite sur le reste de la bride, en sortant l'aiguille au-delà de la barre suivante, et recommençez à la première petite partie de biais. La ligne des deux autres rangées de réseaux doit être brodée de même.

Point rayé à points-d'esprit.

Faites d'abord deux rangées d'épingles; surmontez-les ensuite d'un rang de points-d'esprit que vous placerez à distances égales, et peu éloignés les uns des autres : recommencez les épingles, puis les points-d'esprit, et ainsi de suite jusqu'à la fin du jour.

Pour rendre ce point plus joli, on peut faire deux rangs de points-d'esprit, en reprenant au second rang dans les brides du premier, de manière que chaque point-d'esprit de cette seconde rangée se trouve correspondre à l'intervalle compris entre les deux points-d'esprit inférieurs. On alterne ces deux rangs et les épingles, comme je viens de l'expliquer.

Point à œil de perdrix.

Faites deux épingles au bout du cordonnet, deux autres épingles au milieu, et deux autres à l'autre bout. Descendez ensuite trois ou quatre fois sur chacune des grandes brides que vous aura données cette opération, puis faites deux rangées d'épingles sur ces grandes brides : placez ensuite deux épingles au milieu de chacune de ces brides, en sorte que ces couples d'épingles se croisent avec les couples précédentes (*fig.* 70). Recommencez deux rangées d'épingles puis trois couples d'épingles comme au premier rang, ainsi de suite. Ces couples d'épingles donneront aux rangées une forme inclinée très agréable.

Point à points-d'esprit en croix.

Après les deux ou trois premiers réseaux du premier rang de votre jour, c'est selon sa largeur (je suppose qu'il y en ait trois), faites un point-

d'esprit : faites encore plusieurs réseaux, un point-d'esprit et trois autres réseaux. Au second rang substituez le point-d'esprit au second réseau ; au troisième rang au quatrième réseau ; au quatrième rang au troisième réseau, comme à la première rangée, cela produira le carreau indiqué par la *fig.* 71. Quand vous aurez fait ensuite deux rangs de réseaux, ou même un, recommencez un nouveau carreau entre les deux précédens. Il serait bon pour cela d'avoir dessous le point à jour un dessin de ces carreaux, surtout pour les commençantes, ou les personnes qui font rarement ce travail.

Point à étoile.

Il faut que le trou où l'on doit faire ce jour soit circulaire. Alors on fait une double rangée d'épingles tout autour. Ensuite toutes les quatre, six, ou sept épingles, on place un point-d'esprit allongé. On descend ces points-d'esprit, et l'on recommence une double rangée d'épingles ; on continue de cette manière jusqu'à ce que le cercle soit très resserré, alors on termine par quatre points-d'esprit en croix. Ce jour est extrêmement joli lorsqu'il est bien fait : il demande beaucoup de temps.

Point à œillet, ou annellé. (1)

Faites des rangées de réseaux et d'épingles, disposées comme pour le *point brodé en droit fil* (voyez

(1) Quelques brodeuses nomment ainsi l'œillet.

plus haut). Arrêtez l'aiguille à la ligne que forme la seconde rangée des réseaux, descendez un réseau. Vous êtes alors auprès de la barre de ce réseau ; coulez votre aiguille le long de la barre suivante, et revenez prendre la première barre d'où vous êtes partie. Cela décrira un cercle de fil autour du réseau. Recommencez-le jusqu'à ce qu'il soit assez *nourri*, c'est-à-dire saillant, puis enfonçant la pointe de l'aiguille au milieu du cercle, vous la tournerez dans le petit trou placé au milieu afin de l'agrandir. L'œillet s'arrête en passant l'aiguille dans la bride suivante, on descend ensuite deux réseaux, et on le recommence. On répète cette manœuvre aux autres rangées de trois rangs de réseaux, quelquefois même on fait le jour tout entier de cette manière en disposant les œillets comme un plein. Mais les œillets se font encore de deux manières : quand l'œillet est fait, et que vous avez passé l'aiguille au milieu pour l'agrandir, faites le point d'un véritable œillet de broderie, si ce n'est que le point sera beaucoup plus éloigné, et un peu couché : voici la première façon. Faites autour de l'œillet un point de feston peu serré : voici la seconde.

Il y a encore beaucoup d'autres combinaisons. Je vais en indiquer la plus grande partie en parlant des points brodés sur le tulle pour la broderie en reprise. Tous ces points peuvent se faire sur le jour à *point de tulle*, puisque c'est absolument le même réseau. Comme on a trouvé le moyen de

suppléer aux épingles, ces jours reviennent à peu près au même : toutefois les premiers sont plus agréables et plus variés; ils sont aussi beaucoup plus longs à faire.

Les jours à cordons brodés en droit-fil, en biais, en œillet, appartiennent de droit au tulle. On peut les faire sans épingles, mais comme je l'ai dit on supplée à ce dernier point ; voici comment :

On prend de gauche à droite, à chaque barre les deux brides parallèles; on serre un peu, puis à la fin du rang on revient de gauche à droite sur les points que l'on vient de faire, et que l'on croise par cette opération. Cela fait une petite bande de gribouillis qu'on mélange avantageusement avec la broderie en droit-fil. Quant à la broderie en biais, elle est beaucoup plus large, car elle se fait en embrassant l'espace de trois réseaux. Ces bandes de gribouillis tantôt se croisent sur elles-mêmes (*fig.* 72), tantôt se font larges de trois réseaux, et se mélangent de points d'esprit brodés; tantôt placés de biais sur un rang de réseaux, à l'intervalle d'un rang encore, elles produisent un joli fond de tricot de Berlin à raies; tantôt à l'intervalle de deux rangs, elles forment une jolie variété de ce tricot, mais elles ne peuvent se faire circulairement.

Il y a encore deux jolies sortes de points sur tulle qui pourraient également se faire au milieu des fleurs du plumetis, puisqu'il ne s'agirait que de remplir d'abord le vide de ces fleurs avec du point de

tulle ; mais comme l'un de ces jours imite le point à *œil de perdrix*, qu'on a le moyen de faire dans un vide sans cette préparation, on ne le fait que sur le tulle de la broderie en reprise. L'autre jour, au contraire, exigeant toujours un fond de réseaux, on l'emploie pour les deux broderies, la reprise, et le plumetis.

Voici la manière de réussir dans ces deux jours : ils demandent beaucoup d'attention dans la lectrice seulement, car ils sont beaucoup plus faciles à faire qu'à décrire.

Point à œil de perdrix sur tulle.

Enfilez, arrêtez votre aiguille, tenez votre ouvrage de manière que les barres du réseau soient tournées devant vous; passez l'aiguille dessous la première, et dessous la seconde barre, et resserrez le réseau qui se trouve compris entre les deux barres, et par conséquent entre les deux points. Continuez cette manœuvre à tous les réseaux de la rangée que vous avez ainsi commencée. Ces réseaux ainsi resserrés, laisseront à droite, à la rangée de réseaux suivante, des réseaux mal formés et séparés par deux petits fils en *v*, ce sont les deux brides serrées par un bout. Au second rang (vous aurez soin de retourner l'ouvrage pour pouvoir recommencer à travailler à droite), au second rang, dis-je, vous passerez l'aiguille sous ces fils en *v*, puis dessous les

deux brides du réseau qui se trouve à droite, immédiatement au-dessus du réseau mal formé, situé entre les quatre brides en *v*. Vous trouverez alors un grand trou demi-circulaire, que vous compléterez en prenant les fils en *v* qui sont devant votre aiguille; vous poursuivrez ainsi jusqu'à la fin de ce rang. Vous ferez le troisième comme le premier, le quatrième comme le second, et ainsi de suite, en continuant d'alterner.

Jour à point de tapisserie.

Tenez votre ouvrage en biais, c'est-à-dire de telle sorte que vos réseaux présentent une suite de lignes diagonales; faites ensuite le point de tapisserie (voyez plus bas au chapitre *tapisserie*) sur la ligne diagonale la plus rapprochée du cordonnet; mais ce point de tapisserie a deux petites différences : la première c'est qu'il va en biais, la seconde c'est que le point suivant ne se reprend pas dans le point précédent, mais, au contraire, du côté opposé à celui où l'on vient de ressortir l'aiguille en terminant le point; ce qui produit un fil transversal sur lequel est croisé le point de tapisserie. Lorsque vous aurez travaillé de cette manière la première rangée diagonale de réseau, vous recommencerez (en tournant l'ouvrage comme il est indiqué plus haut) les mêmes points sur la seconde rangée diagonale en contrariant les points; vous travaillerez ainsi jusqu'à la fin de votre jour.

Ces deux points de dentelle ne se mélangent d'aucune combinaison.

Nous allons ajouter à tout ce que nous avons dit sur la dentelle et les points de dentelle, la manière de faire la bride *a A*, et les ourlets à jour ; puis la description des *entoilages*, espèce de couture qui ajoute une dentelle à une autre pour en augmenter la largeur, ensuite la couture qui réunit deux dentelles pour en augmenter la longueur, puis enfin le raccommodage des tulles et dentelles. Nous y aurions ajouté la manière de les blanchir, si cette partie n'avait déjà été convenablement traitée dans la collection des *Manuels*. (1)

Bride a A. Cette bride se fait toujours en droite ligne, puisqu'on tire les fils de l'étoffe comprise entre les deux raies de dessin qui marquent l'endroit où elle doit être placée ; elle se fait sur la perkale, la mousseline, la batiste, et généralement sur toutes les étoffes de fil ou de coton. On la dessine ordinairement plus large que les brides turques et à l'échelle (voyez plus haut à la broderie au plumetis), parce qu'elle n'a point, comme ces dernières, l'inconvénient de serrer et de faire grimacer l'étoffe. Voici comment vous la travaillerez. Quand vous aurez arraché tous les fils longitudinaux compris entre les deux raies en tirant le fil, et fronçant l'étoffe jusqu'à ce que le fil se rompe, vous monterez

---

(1) Voyez *Manuel du Blanchissage.*

votre étoffe sur un papier vert, en coulant, de chaque côté des deux raies, un peu au-dessus. Ensuite vous enfilerez une aiguille un peu grosse de fil très fin ; et, après l'avoir arrêté en ramenant le bout de l'aiguillée devant l'aiguille pour qu'elle le prenne en faisant la bride, vous prendrez à gauche quatre fils que vous réunirez ensemble dans leur longueur par quatre à cinq points de surjet couché, qui vous donneront une petite barre semblable à l'un des échelons de la bride à l'échelle. Ce sera la seule fois que vous en agirez ainsi, cette opération n'étant que pour commencer la bride. Arrivée à la fin de votre petite barre, vous prendrez quatre fils que vous réunirez à elle par un point de cordonnet ; prenant ensuite ces quatre fils dans leur longueur sur la gauche, vous les embrasserez par deux points de cordonnet couchés, ce qui vous donnera une petite barre transversale en biais. Puis, à un troisième point, vous prendrez quatre autres fils que vous réunirez à gauche à la petite transversale, comme vous avez réuni les quatre premiers à la petite barre droite. Vous embrasserez aussi ces quatre fils par deux points de cordonnet pris sur la longueur des fils sur la droite, ce qui vous donnera une barre transversale en biais à droite, qui, oblique à la barre transversale que vous avez obtenue à gauche, produira l'*A* dont cette bride tire son nom. Vous continuerez cette opération toujours de même.

On prend plus ou moins de fils à cette bride

selon qu'on veut la faire plus grosse ou plus fine. Lorsqu'on y est habituée, on ne les compte plus ; on se contente de mesurer de l'œil si les fils qu'on prend à peu près feront la seconde barre de l'*A* parallèle à la première. Quand ces brides s'emploient sur une mousseline brodée au crochet, elles sont susceptibles de recevoir une jolie variété : voici comment. Avant de tirer les fils, on brode au milieu des deux raies qui marquent la bride une rangée de petits pois au crochet, distans entre eux de quelques lignes. L'ouvrage démonté, on tire les fils à droite et à gauche de la rangée de pois jusqu'à la raie du dessin. On fait ensuite la bride *a A*, comme de coutume, de chaque côté de la rangée de pois. Cette bride, avec ou sans pois, ne se cordonne pas. On la dispose quelquefois en carreaux, au milieu desquels on brode une fleur : cela est d'un joli effet. Mais comme les brides se traversent à tous les angles du carreau, qu'il faut tirer des fils en long sur les fils déjà tirés en large, il en résulte nécessairement des vides que l'on remplit avec peine par des fils croisés qui les remplacent ; et les brides, ordinairement mal réunies à ces points de jonction, malgré tous les efforts, rompent désagréablement la suite des *A*, et se déchirent bien vite à ces points.

La bride *a A* est presque tout-à-fait remplacée maintenant par la brique turque, bien moins jolie cependant, mais qui a l'avantage de se tourner dans tous les sens.

Il y a encore une autre sorte de bride, ou plutôt de *couture à jour*. On s'en sert pour joindre ensemble de très petites bandes de perkale ou mousseline brodées et non brodées : voici comme vous la ferez. Vous prendrez vos deux bandes ourlées, et les placerez sur l'index gauche, en les tenant toutes deux sous le pouce et le troisième doigt de cette main. Vous laisserez entre elles la distance comprise ordinairement entre les deux raies des brides, et vous piquerez votre aiguille enfilée de fil fin sur le bord de la bande placée à gauche. Vous irez ensuite la piquer à la bande droite, en allongeant le point sur l'intervalle ; puis vous repasserez l'aiguille sous le fil de ce point tout près du bord, et de manière à l'embrasser. Vous recommencerez à gauche, et ainsi de suite.

Ourlets à jour.

Ces ourlets, très modernes et non moins jolis, servent à garnir les mouchoirs de batiste auxquels on brode de larges fleurs aux quatre coins, et les collets, les fichus, pourvu qu'ils soient en droite ligne ; car il faut tirer des fils à ces ourlets. Lorsqu'on veut les faire sur un objet en biais, on peut remplacer le jour par une bride à l'échelle, pourvu toutefois que l'objet soit de gaze ou de mousseline, parce que la bride à l'échelle, qui veut aussi une ligne droite, et qui ne se prête qu'à peine au biais sur une étoffe claire, ne pourrait pas du tout se

faire sur une étoffe à fils serrés (voyez *bride à l'échelle, à la broderie au plumetis*). On y parvient en laissant en arrière successivement un fil sur la droite, et en prenant de même un fil sur la gauche. Cette bride était dessinée par deux raies à l'avance, à la distance convenable pour faire l'ourlet. Quand la bride à l'échelle est terminée ainsi, on marque un large ourlet à l'envers de l'objet sur lequel on l'a faite, on le bâtit le long de la bride; puis, retournant l'ouvrage à l'endroit, on coud le bord de cet ourlet en cordonnant la bride.

Revenons aux *ourlets à jour*. Mesurez d'abord la hauteur de l'ourlet que vous voulez faire autour de votre mouchoir; il doit être environ large de cinq à six lignes. Tirez ensuite cinq à six fils dans la largeur de l'étoffe, en prenant garde de ne commencer à tirer ces fils qu'après la mesure de l'ourlet du côté de chaque lisière; tirez ainsi les fils tout autour du mouchoir, marquez votre ourlet, et bâtissez-le au bord du jour longitudinal qu'ont produit les fils tirés. Ensuite enfilez une aiguille fine de fil fin, et piquez-la, non au bout de droite d'un des côtés du mouchoir, mais au bout de gauche, parce qu'au lieu de travailler de droite à gauche, comme on le pratique à tous les ourlets, vous travaillerez de gauche à droite, en tournant la tête de l'aiguille à droite. Vous commencerez à prendre six fils dans la raie des fils tirés; puis vous ferez un point dans l'ourlet pour le fixer après la raie, ce qui vous don-

nera deux fils croisés qui retiendront les six fils. (Voyez la suite de ce point dans la figure 73.)

Entoilage.

Nous savons qu'on appelle ainsi la couture destinée à augmenter la largeur des dentelles ou tulles à dents; c'est donc la jonction de la lisière d'une dentelle avec la lisière d'un tulle (on nomme ainsi spécialement une bande de dentelle sans bords ni dents, ayant une lisière des deux côtés). Comme nous l'avons vu, la lisière des dentelles est composée d'un petit fil transversal et d'un trou rond qui se succèdent alternativement. On coud donc, avec un fil très fin, les brides d'une lisière avec les brides de l'autre, et les trous ronds avec les trous. Maintenant cet art d'entoiler s'appelle *accrocher*, parce que le nom d'*entoilage*, que l'on donnait à la bande ajoutée à la dentelle, ne s'appelle plus que *tulle*, ou mieux *entre-deux de tulle*.

La couture qui réunit les dentelles en longueur n'est pas moins simple. Quand vous aurez à la faire, vous prendrez les deux bouts de votre dentelle, et les appliquerez l'un sur l'autre à plat en les doublant plus ou moins, selon la largeur de la dentelle; car la couture doit se faire de biais, c'est-à-dire dans la ligne diagonale qui traverse la dentelle. Il est à propos de bâtir légèrement cette couture, afin de n'être pas exposé à faire dévier le réseau diagonal

de la dentelle du dessous. Quand vous aurez bien placé vos deux bouts de dentelle de manière que leurs lignes diagonales respectives soient bien parallèles, vous enfilerez une aiguille de fil de dentelle; vous l'arrêterez à la jonction des lisières, et, tenant vos dentelles repliées sur l'index à gauche, entre le pouce et le troisième doigt, vous prendrez à la fois la petite barre du dessus et la petite barre du dessous de droite de chaque réseau qui formera la ligne diagonale. Vous passerez seulement l'aiguille sous ces deux barres réunies, quoique le fil semble ne les point embrasser, parce que le point suivant fixera le fil sur elles en achevant le point précédent, et ainsi de suite. Cela empêche de l'apercevoir; mais si vous la voulez un peu plus apparente et plus solide, il faudra passer deux fois l'aiguille à chaque réseau. Les dessins qui se rencontreront sur votre passage se coudront de la même manière, si ce n'est que votre point devra embrasser tout le fil plat dont ces dessins sont ordinairement formés. Vous terminerez en passant pendant quelque temps votre fil au milieu du bord de la dentelle au-dessus du picot, et vous arrêterez en le tournant et retournant sur lui-même. L'épaisseur du bord empêchera qu'il ne paraisse.

Il ne vous reste plus qu'à couper avec des ciseaux fins les morceaux de dentelle excédant en dessus et en dessous; et si la couture est bien faite, on ne pourra la distinguer de la suite diagonale des réseaux.

Raccommodage des dentelles.

Quand un réseau manque, c'est souvent par un fil qui suit la ligne diagonale qu'il enlaçait. On conçoit qu'il faut rejoindre ce fil ou le remplacer. En conséquence, s'il a manqué au milieu de la dentelle, il faut partir de la lisière, et suivre la ligne où il a manqué en faisant sur la barre de droite de chaque réseau un ou deux points pour réunir cette barre à la bride transversale que le fil en avait désunie en manquant. On fait ces points sur toute la ligne diagonale, même à l'endroit où le fil subsiste, parce qu'on n'a pas d'autre point d'appui que la lisière et le bord. Quand les réseaux manquent entre les fleurs ou au-dessus des fleurs de la dentelle, on n'est point obligé de faire des points sur la ligne diagonale jusqu'au picot, parce qu'on peut commencer et arrêter dans le fil plat des fleurs sans que cela s'aperçoive. C'est là la manière la plus facile de raccommoder la dentelle; mais quand non seulement les deux fils du réseau manquent, mais que les deux autres fils correspondans ont disparu aussi, et qu'il y a de grands trous au milieu des réseaux, il faut alors en former d'autres, et faire de la dentelle à la place des trous. Voici comment il faut procéder.

Remarquez bien d'abord quelle est la dernière ligne de réseaux intacts qui limite à droite le trou; vous verrez aussi facilement celui qui suit, et vous y jeterez un fil, c'est-à-dire vous arrêterez le bout

de votre aiguillée sur le bord de la dentelle, et vous le poserez un peu lâche, et sans faire aucun point, tout le long de la première ligne diagonale de réseaux qui se trouve à droite le long de votre trou. Vous arrêterez votre aiguille à la lisière; puis vous irez jeter un fil de la même manière au réseau de gauche dont la ligne diagonale doit venir, en traversant la dentelle, se rencontrer avec la ligne diagonale de droite où vous avez jeté un premier fil (*fig.* 74). Vous continuerez ainsi jusqu'à ce que toute l'étendue du trou soit recouverte de fils croisés, parallèles aux diagonales des réseaux; ensuite vous suivrez chaque ligne de réseau (et les fils croisés qui se trouveront au milieu d'elles). Vous les suivrez en faisant deux points, comme j'ai expliqué pour le premier raccommodage; cette manœuvre donnera de nouveaux réseaux. (1)

Vous ferez bien attention, quand vous commencerez à suivre une nouvelle ligne de réseaux, que votre aiguillée soit assez longue pour pouvoir aller jusqu'au bout, parce que, comme je l'ai dit aux points de dentelle, on ne peut jamais rajuster le fil au milieu des réseaux; il faut qu'il parte du bord ou de la lisière où on cache facilement la petite grosseur qu'il produit.

---

(1) On refait le point selon la nature de la dentelle : ainsi on passe l'aiguille deux fois dans chaque réseau pour le point de Bruxelles, quatre pour le point de Paris, six pour le point d'Angleterre.

Si vous avez à raccommoder le picot de la dentelle, il faudra en coudre un fait à l'avance à la place de celui qui aura manqué; cela sera beaucoup plus court que d'en faire un. Je vais néanmoins enseigner la manière d'en créer un nouveau, parce que je ne veux, autant que possible, laisser désirer aucun détail.

Si le bord de la dentelle est trop usé pour soutenir le nouveau picot, vous l'embrasserez à l'envers par un point de boutonnière en fil très fin; ensuite, piquant votre aiguille à gauche près de la dernière boucle de picot, et sur le bord, vous ferez, à la distance comprise entre les boucles du picot, un point qui formera une boucle une fois plus grande que les boucles précédentes. Vous passerez deux fois votre aiguille dans cette grande boucle; puis, la repassant une troisième fois dans la boucle, vous lui ferez faire un mouvement de rotation qui tortillera la boucle vers le bord de la dentelle, et la rendra plus petite à son autre bout. Alors vous sortirez l'aiguille, vous appuierez le doigt du milieu sur le bout de cette boucle (arrêtée sur l'index), et vous embrasserez le bout près du bord par un point transversal fait en tournant l'aiguille, de manière que sa pointe touche l'ongle de l'index, sur lequel elle s'appuie. Vous serrerez bien fort; cela achevé, vous retournerez l'aiguille dans son sens ordinaire (la pointe en face de vous), et vous recommencerez une autre boucle de picot jusqu'à ce que vous ayez remplacé le mauvais picot.

CHAPITRE V.

L'ART DE LA TAPISSERIE.

La tapisserie, dont l'usage est si général, et dont les produits sont souvent si brillans, se compose pourtant d'un seul point extrêmement facile. Je dis d'un seul point; car le nouveau point en losange et en carreaux, qu'on a tout récemment introduit dans quelques tapis de pied ou de lampes, est plutôt un point de broderie que de tapisserie. Toutefois, je le décrirai à la suite des tapis, puisque la mode lui a donné une place après eux.

Le point de tapisserie ne sert pas seulement à faire des étoffes-meubles, il s'emploie aussi à marquer le linge en coton de couleur, principalement en coton rouge. On marque le linge en y faisant une ou deux lettres initiales du nom de ses propriétaires, afin de le distinguer quand il revient du blanchissage. Comme c'est d'abord pour cet usage qu'on apprend ordinairement le point de tapisserie, qu'on le nomme aussi *point de marque*, et que cette opération est la plus simple de celles que j'aurai à décrire dans ce chapitre, c'est par elle que je vais le commencer.

La première fois que vous vous mettrez à faire le point de marque (je nommerai ainsi ce point jus-

qu'à ce qu'il soit question de tapisserie, afin de contribuer à la clarté), vous prendrez un morceau de canevas en grosse toile, parce que son tissu lâche et grossier vous donnera mieux la facilité de compter les fils sur lesquels doit être pris le point. Vous ourlerez à la hâte ce morceau de canevas, pour l'empêcher d'arrêter et de casser votre coton en s'effilant; puis, ayant une aiguillée enfilée de fil ou coton de couleur que vous arrêterez par un nœud, vous procéderez de cette manière.

Vous mettrez d'abord le canevas sur l'index gauche, et le retiendrez sur ce doigt avec le pouce et le troisième doigt de la même main; vous piquerez ensuite votre aiguille dans le canevas, de manière que le nœud reste en dessous.

Vous savez que toutes les toiles, et généralement tous les tissus non croisés, sont formés de quatre fils entrelacés, et se coupent successivement à angles droits : c'est sur ces quatre fils que vous croiserez votre point. Lorsque vous sortirez l'aiguille par-dessous entre les fils, elle se trouve nécessairement près d'un des points où les fils se croisent. Pour faire le point de marque, tirez-la, et renfoncez-la par-delà ces deux fils; de telle sorte, que le fil de l'aiguillée les croise à son tour, et coupe ainsi le point d'intersection. Il passe alors par deux des quatre angles droits que forment les fils. Faites-les ressortir à l'endroit où ils forment un troisième angle, et rentrer au sommet du quatrième, de ma-

nière que l'aiguillée croise tout à la fois les deux fils de la toile et le premier point. Cette manœuvre vous donnera, comme le représente la *fig.* 75, un point en croix sur quatre fils entrelacés, ou plutôt deux croix formés, l'une par l'aiguillée, l'autre par l'étoffe, et disposées de sorte que les bras de l'une passent dans l'intervalle des bras de l'autre. Sauf la différence des couleurs et de la nature des fils, c'est une étoile à huit rayons. Distinguez, pour plus de clarté, les fils qui forment les angles en fils de longueur et fils de largeur, selon le sens de l'étoffe. (1)

Votre point est terminé quand vous avez repris à droite les fils de largeur ; mais comme il faudrait si l'on sortait l'aiguille tout de suite après ces deux fils, recommencer à la passer sous les deux fils de largeur suivans, on prend en même temps, et les fils qui terminent un point, et ceux qui en commencent un autre. On va ensuite placer l'aiguille après les deux fils de longueur, sous les deux fils de largeur à gauche, comme nous l'avons dit. Or, comme ces fils suivent immédiatement le point précédent, il en résulte que les points de marque semblent être pris les uns dans les autres. On continue toujours ainsi quand on veut avoir une ligne de points non interrompue.

On fait avec ce point toutes les lettres de l'alpha-

---

(1) Quand l'étoffe est tenue en largeur, les fils longs paraissent en large : voilà toute la différence.

bet, et tous les chiffres; il suffit pour cela de les voir tracés sur un dessin, ou faits sur un canevas; on imite en comptant les fils la combinaison des points qui forment les lettres, et après les avoir répétées deux ou trois fois, on les exécute sans modèle. Je renvoie les lectrices à ces modèles, et à ces dessins; mais auparavant, je vais, pour qu'elles ne soient embarrassées en aucune manière, leur apprendre comment on procède pour rompre l'uniformité de la ligne droite de points, et laisser au milieu des points, des fils non recouverts. A cet effet, je vais indiquer la forme de l'I, d'autant mieux qu'il sert à composer un très grand nombre de lettres, comme le B, le D, l'F, l'H, l'L, le K, l'M, l'N, le P, l'R, et le T.

Voici le moyen de marquer l'I. Après que vous aurez fait à gauche un demi-point, c'est-à-dire que vous aurez pris les deux fils en largeur, et que vous vous apprêterez à croiser et achever votre point, vous prendrez bien les deux fils en largeur de droite, où vous avez sorti préalablement l'aiguille; mais au lieu de la ressortir après les deux fils qui suivent au-dessus, auprès des deux fils longitudinaux déjà croisés, vous la sortirez après les deux autres fils de largeur, et les deux fils de longueur qui sont à côté sur la droite. Vous laisserez ces deux fils de longueur, et vous irez faire un nouveau point à droite. Ce second point se trouvera parallèle en largeur à votre premier point, dont il sera

séparé par les deux fils longitudinaux que vous avez laissés entre eux. Vous ferez ce second point à la manière ordinaire, c'est-à-dire, vous prendrez en le croisant les deux fils situés au-dessous; les fils parallèles à ceux-ci vous feront embrasser au-dessous des deux premiers points, les fils longitudinaux laissés d'abord entre eux. Vous ferez un second point sur ces fils, puis vous irez recommencer la manœuvre qui a produit les deux premiers points (*fig.* 75 *ibid.*) (1). Vous recommencerez deux points en long, puis deux autres points en large avec une séparation de deux fils longitudinaux, comme vous l'avez déjà fait deux fois, et votre I sera achevé.

Quand vous aurez à marquer les lettres dont nous avons fait la série, vous commencerez par l'I, puis vous ajouterez des points dans l'ordre qu'indiquera le dessin ou le modèle (on appelle ce modèle *marque* ou *marquoir*). Quant aux autres lettres, elles ont presque toutes aussi de ces points en large, avec séparation de deux fils. Il ne me reste donc plus rien à vous dire sur l'art de *marquer.*

Il faut maintenant nous occuper de la tapisserie proprement dite. Elle comprend; 1°. les tapis de pied; 2°. les tapis d'ameublement; 3°. les tapis de lampes. Afin de n'être point arrêtée dans la description de ces objets par des détails accessoires qui

(1) La fig. 75 représente aussi les lettres en majuscules.

entravent la narration et nuisent à la clarté, je vais placer ici ce que j'ai à dire sur les points récemment introduits dans la tapisserie.

Ces points forment de petits carreaux, ou de petites losanges. Dans le premier cas, on prend quatre, ou huit fils en tout sens, selon la grandeur du carreau que l'on veut obtenir, et l'on couvre ces fils en largeur de droite à gauche, par un long point, qui, comme le passé, embrasse autant d'étoffe dessus que dessous. Il en diffère pourtant beaucoup : d'abord parce qu'il est toujours en droite ligne, et puis parce qu'on passe deux fois l'aiguille dans un même trou du canevas. Aussi ces carreaux présentent-ils une sorte de relief, entouré d'un léger sillon. D'après la nature de ce point, et la nécessité de couvrir sans interruption le canevas, on fait toujours les tapis à ce point, de plusieurs couleurs, afin de mieux marquer les carreaux, qui sans cela ne le seraient que par les sillons formés en reprenant les points.

Les losanges se font à peu près par le même procédé. Vous prenez également un carré composé de quatre ou huit fils dans les deux sens, mais au lieu de couvrir ce carré en largeur comme le précédent, vous inclinez le canevas à gauche, et vous prenez le premier point en biais de droite à gauche, dans l'angle de droite le plus rapproché de vous ; vous continuez en embrassant à chaque point deux nouveaux fils compris dans le carreau ainsi placé de biais, jusqu'à ce que vous parveniez aux deux

angles opposés du milieu ; alors vous continuez les points, en embrassant à chacun deux fils de moins, puisque les fils se rapprochent pour terminer par deux. Je réunis dans la *figure* 76, ces deux carreaux *r s*, afin qu'ils servent mutuellement à se faire comprendre (1). Ils sont tous deux à moitié couverts de points, pour en montrer la différente direction.

Cette losange veut le même point que le carreau ; elle veut également plusieurs couleurs pour bien faire distinguer sa forme. J'indiquerai plus tard comment on marie ces couleurs. Occupons-nous maintenant des tapis de pied.

Tapis de pied.

Les canevas qui servent à faire ces tapis, et même tous les autres, se vendent ordinairement tout dessinés, et coupés selon les diverses mesures des tapis. Je n'aurai donc rien à dire pour leur préparation ; et même je n'aurais rien, ou presque rien à ajouter sur la manière de les travailler, si j'avais égard à la nonchalante habitude du plus grand nombre des faiseuses de tapisserie, qui, pour avoir un bel ouvrage sans peine, et pouvoir dire qu'elles l'ont fait, achètent des canevas où les fleurs, les dessins, sont parfaitement nuancés, finis, et où il ne reste à travailler qu'un fond uniforme et facile. On voit

(1) Voyez aussi sous le même numéro d'autres points de tapisserie d'un usage moins fréquent.

beaucoup chez les marchands de tapis, de ces canevas ainsi préparés. Je n'en ferai aucune mention; les personnes qui les choisissent n'ont pas besoin de mes conseils.

Les autres tapis ont seulement les dessins tracés en noir, et dans ce cas, il est nécessaire d'avoir un modèle colorié, afin de pouvoir imiter les nuances. Quand les tapis sont de petite dimension, ou n'ont qu'un très simple dessin, on peut se contenter du modèle, et l'imiter en comptant les petits carreaux qui le partagent, et qui répondent aux fils du canevas; mais cette absence de dessin demande plus de temps, exige plus de soins, et embarrasse souvent les personnes peu habituées à ce genre de travail.

Vous choisirez des laines convenables, non seulement selon les couleurs employées dans votre dessin, mais encore selon la nature de votre tapis. S'il est beau, il faudra de *l'étein;* s'il est moindre, de la *double-broche;* et moindre encore du *fil simple.* Ce sont les dénominations que les tapissiers donnent aux différentes espèces de laines dont ils se servent. Vous prendrez aussi des aiguilles sans pointe dites *aiguilles à tapisserie;* vous en enfilerez d'abord plusieurs, parce que vous ne couperez point à mesure que vous changerez de nuance, et qu'il vaut mieux avoir toute prête l'aiguille qui doit remplacer celle que vous venez de quitter. Vous commencerez par le bouquet, ou rosace placé au milieu de votre tapis, en faisant à mesure

le fond qui se trouvera entre les fleurs. Vous changerez de nuances selon les indications de votre dessin, et fondrez bien les points les uns dans les autres, c'est-à-dire vous les serrerez aux nervures, aux dentelures des feuilles et des fleurs pour les mieux marquer, car du reste vous tâcherez de faire toujours le point égal et peu serré, pour que le tapis soit plus souple. Vous couvrirez le bouquet avec du papier tandis que vous ferez le fond et le bord.

Le tapis achevé, vous le rembourrez de laine plus ou moins épaisse selon l'élévation que vous voudrez donner à votre tapis, et vous le doublerez d'une étoffe de laine, ou bien d'une toile, de la couleur du fond. Vous rabattrez le bord du tapis sur cette étoffe avec le *point-feuilleté*, long point-côté serré dont les tapissiers se servent pour rabattre les doublures, et les retenir avec l'étoffe sur leurs bords.

Si vous voulez votre tapis moins épais, et garni de franges, vous ne mettrez point de laine, et procéderez de cette façon :

Vous prendrez votre tapis par le bord, entre le pouce et le doigt du milieu de la main gauche, qui le replieront sur l'index. Si votre frange doit avoir plusieurs rangs, vous laisserez un peu plus d'étoffe sur le bord avant de commencer le premier rang. Comme on laisse toujours une bande étroite de canevas non couvert de point tout autour du tapis, cette bande vous aidera dans votre opé-

ration. Vos mesures prises, vous enfilerez une très longue aiguillée de laine double, vous la redoublerez encore (ce qui fera quatre brins à l'aiguillée), vous piquerez cette aiguille sur la ligne convenue par un demi-point, puis appliquant sur la ligne une petite planchette d'un pouce environ de largeur, et d'un pied de longueur, vous passerez l'aiguillée sous cette planchette appelée *moule*, et reviendrez achever le point, quand vous aurez embrassé le moule. Il arrive souvent que l'on ne fait qu'un demi-point, il suffit pour tenir la frange.

Quand un des côtés du tapis sera ainsi garni, vous tirerez le moule, et irez faire de l'autre côté, ainsi de suite jusqu'au quatrième. Quand tout le tour du tapis sera achevé, vous releverez les boucles qu'auront produites tous ces points faits sur le moule, et vous les bâtirez après le tapis. Cette manœuvre prévient l'embarras que vous éprouveriez indubitablement en faisant le second rang de franges, car vous ne manqueriez pas d'avoir les doigts couverts de ces boucles, et de prendre malgré vous, vos points au milieu d'elles. Vous ferez la seconde rangée comme la première; vous en releverez et bâtirez les boucles, et vous ferez encore la troisième de même, si ce n'est que vous lâcherez plus le point, ou prendrez un moule plus large, si vous voulez que votre frange soit plus longue au dernier rang. Lorsqu'enfin vous aurez fini, vous coudrez la doublure au bord du tapis, par un surjet ou un point feuilleté,

puis, vous passerez de gros ciseaux dans chaque rangée de vos boucles, et vous les fendrez en largeur par le milieu; vous les éplucherez avec la pointe des ciseaux, et vous aurez une jolie garniture *d'effilé* en laine.

On fait ordinairement cette frange de la seule couleur du fond, mais très souvent on la mélange des couleurs du dessin : ainsi par exemple, pour un tapis à fond vert, dont le bouquet est de grenades et de pavots violets, on fait d'abord un rang de laine rouge, puis un rang de laine verte, suivi d'un rang de laine violette, et terminé enfin par du vert. Souvent aussi on mélange ces franges de manière à reproduire les fleurs du tapis. Je donnerai la description de cette charmante frange, lorsque je parlerai des tapis de lampes, auxquels elle est spécialement consacrée, quoiqu'on l'emploie maintenant sur beaucoup de coussins et de tapis de pied.

Quand on fait des tapis de pied avec le point à carreau, ou le point en losange, dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre, on fait la frange des deux couleurs comme le tapis.

Tapis d'ameublement.

Ces tapis sont destinés à couvrir les fauteuils, ottomanes, bergères, et coussins de salon. C'est un grand et bel ouvrage, sur lequel j'aurai peu de détails à donner. Quand on a choisi un dessin convenable, il faut le faire avec beaucoup de soin,

mais seulement d'après les procédés indiqués pour la confection des tapis de pied. Pour abréger son travail, on pourra faire les fleurs et dessins en point de tapisserie, et le fond en point de losange ou à carreau, de deux verts peu tranchans; néanmoins il vaut mieux se servir sans interruption du point de tapisserie.

Les meubles dont je viens de parler ne demandant point de franges, et le tapissier seul pouvant les couvrir, j'ai encore moins à dire pour les accessoires que pour le principal. Toutefois les coussins vont m'arrêter quelques instans. Les jeunes personnes peuvent à la rigueur se charger de les faire. Voici comme elles doivent s'y prendre pour réussir.

Cousez quatre bandes de grosse toile carrées, après un fond de toile carrée de même. Ces bandes et ce fond seront coupés selon la grandeur que vous voudrez mettre à votre coussin; la largeur est presque toujours d'un pied, mais depuis quelque temps la hauteur en varie beaucoup. Il y a peu de temps que cette hauteur ne s'élevait guère à plus de trois à quatre pouces, et maintenant on fait des coussins haut de sept à huit : cela est beaucoup plus commode et même plus joli.

Quand vous aurez bien cousu à surjet la toile de votre coussin, vous le recouvrirez d'étoffe de laine couleur du fond de l'ameublement; vous en marquerez les coutures par des nervures; la nervure se fait sur les bords d'un coussin ou carreau, par une

ficelle recouverte d'une bande d'étoffe dont les bords se perdent et se cousent à plat sous les deux parties rejointes de l'étoffe du coussin; c'est à peu près comme on met les ganees recouvertes aux robes. Votre coussin ainsi préparé, vous le rembourrerez d'abord avec des raclures de baleine que l'on vend à cet effet, puis avec du crin, puis enfin avec de la laine; vous poserez l'une sur l'autre, et bien à plat, les couches de ces différentes matières. Vous fermerez ensuite votre coussin, en cousant dessus un carré de toile pareil à celui du fond, puis vous le couvrirez de la tapisserie avec une nervure tout autour. (1)

Si vous voulez que votre coussin soit bien à la mode, et d'un très agréable effet, vous y ferez, avant de le coudre, des franges de la manière dont nous allons l'expliquer pour les tapis de lampes. Il semble, grâces à ce procédé, que l'on foule aux pieds des fleurs.

Tapis de lampes.

Les tapis de lampes sont extrêmement modernes; à peine datent-ils de quelques années. Ce sont de

(1) Depuis que ce *Manuel* est sous presse, j'ai eu occasion d'apprendre que l'on fait des dessus de coussins avec des gances plates en laine. Ces gances, de deux couleurs, se croisent à carreaux, comme je l'indiquerai plus bas aux ouvrages croisés en rubans. Voyez *paniers enjolivés*.

petits carrés que l'on place sous le pied des lampes, pour les empêcher de rayer le marbre ou l'acajou des tables, et des cheminées sur lesquelles on les pose. On sent que les tapis destinés à un pareil usage, doivent être un objet de luxe, et ils le sont en effet. Si on en voit en point de carreau, de losange, sans dessins ou avec de petites et communes fleurs, c'est que ces ouvrages ont du prix aux yeux des parens, par les efforts que leurs très jeunes filles ont faits pour les leur offrir.

Les franges sont une partie essentielle des tapis de lampes. Comme ces ornemens sont très flexibles, souvent on ne se contente pas de garnir le tapis d'une frange épaisse, on le traverse par des rangées de franges de diverses couleurs, qui dessinent au milieu du tapis, une étoile, des compartimens, quelquefois des fleurs. Ces franges sont très courtes. Pour les obtenir, il faut un moule moitié moins large que celui des franges du bord; du reste, on les pose absolument comme ces dernières. La plus jolie manière de mélanger ces franges est celle-ci : c'est la frange à fleurs.

Faites d'abord une rangée de boucles en laine verte tout le tour de votre tapis. Laissez la bordure un peu large; fixez ensuite sur chaque côté, des rondelles de papier de la grandeur d'une pièce de cinq francs, trois ou quatre à chaque côté, selon leur grandeur et l'espace que vous voulez laisser entre vos fleurs. Remplissez cet espace avec de la laine verte; ôtez après cela la première rondelle, et

faites au milieu du rond qu'elle a laissé sur le bord du tapis, trois points de franges avec de la laine, ou rouge, ou violette, selon la fleur que vous devez représenter. Vous tournerez ces points en spirale successivement agrandie, et insensiblement vous ferez des tours circulaires qui embrasseront toute la largeur de votre bordure. Opérez de même aux autres rondelles, puis coupez les boucles qu'auront produites vos points de franges circulaires, et vous verrez que vous aurez des houppes qui se dessineront agréablement en pavots ou marguerites sur votre frange verte, qui paraîtra alors de la mousse ou du gazon. Vous pouvez alterner vos fleurs de telle sorte qu'une reine-marguerite blanche se montre toujours après une reine-marguerite lilas; ou bien vous pouvez représenter des œillets, des pavots jaspés, en mélangeant les tours circulaires de vos points, par des rangées et même des points de laine rouge et blanche, lilas et blanc, blanche et violette alternativement ; les anémones de plusieurs couleurs, les soucis, les roses, généralement toutes les grosses fleurs à pétales nombreux, sont favorables à ce genre de garniture. Au surplus, ces fleurs se distinguent seulement par leurs couleurs, et se font toutes de même. Vous pouvez représenter les étamines au centre des fleurs ponceau, rose, amarante, par des rangées de laine jaune, cela coupera agréablement. Pour imiter plus exactement les marguerites, non seulement on fait les cercles intérieurs jaunes et les cercles extérieurs d'une couleur tranchée, mais en-

core on coupe de moitié plus court les fils de ces cercles jaunes intérieurs qui doivent figurer les étamines toujours moins longues que les rayons : il faut donc pour les étamines, prendre un moule plus étroit. (1)

Outre ces fleurs, on peut former sur le fond vert des franges, des zigzags, des losanges, des dents, en un mot, des dessins de toute espèce avec de la laine de diverses couleurs ; mais les fleurs sont d'un goût plus délicat. Ce sont ces fleurs dont on environne souvent les coussins et les tapis de pied ; il est d'un très bon goût de les assortir aux bouquets du tapis.

Quand vous avez terminé ainsi votre tapis de lampes et ses ornemens, vous le doublerez d'une feuille de carton, sur les bords duquel vous rabattrez les bords de votre canevas à points-côté ou feuilletés, comme disent les tapissiers. Cette opération donne de la fermeté au tapis ; ensuite vous recouvrez ce carton d'une étoffe de laine assortie à la couleur du fond de votre tapis, et vous cousez bien proprement cette laine à surjet, au bord de votre garniture, et tout-à-fait sous le dernier rang de la frange.

Quelquefois on partage le tapis d'un rang de frange en croix, et l'on place une fleur à chaque coin du tapis. Souvent aussi, lorsque ces rangs de

(1) On fait quelquefois un centre noir aux pavots rouges.

franges, placés au milieu, forment une étoile, chaque rayon de l'étoile répond à une fleur. Toutes ces combinaisons sont généralement peu agréables; une simple bordure en fleurs, semblables à la fleur principale, a mille fois plus d'agrément. (1)

CHAPITRE VI.

L'ART DE FAIRE LES BOURSES.

Il y a une multitude de façons de bourses. Nous allons indiquer celles qui se font le plus communément.

Bourses en feston.

Prenez un moule creux en bois; c'est une sorte de boîte en forme de bourse, arrondie par le bout, et percée par le haut de deux rangées circulaires de trous pour attacher la bourse en la commençant. Ces rangées sont écartées de quelques lignes; leur objet est de faire la bourse plus ou moins longue, selon qu'on la commence sur la première ou la seconde rangée. Les trous sont placés sur des rainures légères, et séparés l'un de l'autre à intervalles égaux (*fig.* 77).

(1) Voici ce qui concerne principalement l'art de la tapisserie. Nous ne parlerons pas ici des bourses faites avec ce point, parce que nous allons nous en occuper dans le chapitre suivant.

On fait ces bourses, ou soie et argent, ou soie et or, ou or et argent, ou bien avec deux soies de différentes couleurs, comme orange et vert, bleu et blanc, vert et rose, etc. Comme chacun de leurs réseaux peut être relevé par un petit carreau différent, on en profite ordinairement pour assortir agréablement les couleurs qui se font ressortir l'une l'autre. Cependant il est beaucoup de personnes qui n'emploient qu'une seule couleur. On prend de la soie dite cordonnet.

Le choix de vos nuances fait, dévidez vos soies (je vais les supposer verte et lilas pour l'intelligence de la description); enfilez deux grosses aiguilles, l'une d'une aiguillée verte, l'autre d'une aiguillée lilas, quatre fois longues comme l'aiguillée ordinaire; faites, pour cette fois seulement, une des aiguillées double de l'autre (supposons que ce soit la verte, la couleur n'y fait rien). Prenez cette grande aiguille, faites-y un nœud bien solide, puis, en tenant ce nœud avec le pouce gauche sur l'un des trous du moule, tournez la soie tout autour de ce moule en suivant la raie, et passez l'aiguille dans le nœud entre les deux brins de la soie. Ce cercle fait, serrez-le bien, et, retournant la soie du sens opposé, afin qu'elle ne lâche pas, redoublez trois, quatre ou cinq fois le cercle, selon la grosseur de la soie. Au dernier tour, arrêtez l'aiguillée par un point de feston, et piquez l'aiguille après vous. Enfilez-en ensuite une autre en fil, n'importe

comment (ce fil ne devant pas rester); faites a ce fil un nœud assez gros pour ne point passer par les trous du moule; placez l'aiguille dans le moule, sortez-la en dehors par un de ces trous, au-dessus de vos tours de soie, et repiquez-la au-dessous, de manière que cela fasse un point qui embrasse tous les tours de la soie. Recommencez de même au trou suivant, jusqu'à ce que vous reveniez au point de départ; arrêtez et coupez alors le fil dont vous n'aurez plus besoin.

Cette opération s'appelle attacher la bourse; elle est en usage pour toutes les bourses faites sur un moule.

La bourse ainsi attachée, il faut songer à la commencer. Reprenez l'aiguille piquée après vous, et faites, depuis le trou d'où part l'aiguillée, cinq points de feston, en prenant bien tous les tours de soie retenus par le fil. Repiquez l'aiguille apres vous, puis, prenant l'aiguille enfilée de soie lilas, attachez par quatre points de feston cette soie, au milieu de l'intervalle (entre deux trous du moule) qui précède celui où vous avez fait vos points de feston verts; prenez cette soie lilas, et conduisez-la, en la passant par-dessus la verte, faire quatre points de feston, au bout de ceux que vous avez faits précédemment en vert. Il faut que des quatre premiers points de feston aux quatre autres, la soie lilas soit assez lâchée pour faire une petite dent. Quand on la tire sur le moule avec une epingle

« cla s'appelle une *bride ;* ensuite, attachant l'aiguillée lilas après vous, reprenez la verte, et conduisez-la sous la soie lilas faire cinq points de feston jusqu'au trou suivant, et cinq autres depuis le trou. Prenez la soie lilas comme précédemment, et faites quatre autres points en lâchant la soie comme je l'ai dit, ainsi de suite, jusqu'à ce que vous reveniez à l'endroit d'où vous êtes partie.

Cette première rangée vous donne donc une suite de petits carreaux lilas, au milieu de chaque intervalle d'un trou à l'autre, et une suite de brides ou petites demi-boucles de soie lilas d'un carreau à l'autre ; c'est dans ces brides que vous ferez dorénavant les points de feston d'après l'ordre indiqué, quatre points lilas entre dix verts. Ce ne sont plus les trous du moule, mais les carreaux lilas qui vous guideront ; ainsi, à ce second tour, vous commencez à passer la soie verte sous le carreau lilas (la soie verte y a fait une bride qui ne se voit pas) ; puis vous faites cinq points verts depuis ce carreau, puis quatre lilas, puis cinq verts jusqu'à un nouveau carreau, puis cinq autres depuis ce carreau ; ce qui fait les dix points, ainsi de suite. La bride remplie de points se nomme *case ;* à chaque case pend une bride, que le rang suivant rendra case à son tour (*fig.* 78). Vous couvrirez ainsi tout le moule, sans rien changer à cette opération, jusqu'à ce que la rondeur du moule rende la bourse un peu trop large. Sitôt que vous vous en apercevrez, vous

resserrerez insensiblement les brides, et diminuerez le nombre des points, comme deux sur le nombre des verts, un sur le nombre des lilas, et plus encore à mesure que vous avancerez; mais quand vous serez près de la fin, ce rétrécissement des brides, cette diminution des points devenant insuffisante, il faudra, de place en place, réunir deux cases ensemble, en joignant, à cet effet, le carreau lilas d'une case, avec l'autre carreau de la case correspondante (celle de la rangée qui précède); cela rend à la vérité le trou carré, mais comme on est tout près de la fin, ce changement ne s'aperçoit pas.

Faites bien attention à deux choses quand vous ferez une bourse en feston. La première, c'est de lâcher également les brides, afin que les cases soient toutes de la même grandeur; pour cela, tirez la bride précédente au milieu avec la pointe de l'aiguille, quand vous serez près d'en faire une nouvelle; mesurez ensuite de l'œil si votre soie est sur la même ligne; si elle n'y est pas exactement, serrez-la ou desserrez-la afin de l'y mettre; le seul point de feston qui vous aura servi à la fixer pouvant facilement couler: il faudra avoir eu le soin de ne pas le serrer.

La seconde précaution est relative à la manière de reprendre la soie quand l'aiguillée est terminée. Il y a beaucoup d'inconvéniens à la reprendre mal: d'abord de vilaines saillies sur la ligne des cases,

ligne qui doit être toujours unie et plate; puis agrandissement démesuré des cases, et enfin rupture des cases qui s'ouvrent quand la bride qui les retient vient à manquer. Pour prévenir tout cela, il faut faire un nœud dit de tisserand. Le voici. Prenez les deux bouts (celui de l'ouvrage et celui de l'aiguillée), placez-les en croix l'un sur l'autre entre le pouce et l'index gauche; prenez l'aiguillée, tournez-la sur le pouce, de manière qu'elle en enveloppe la phalange, et passez-la derrière les deux bouts, c'est-à-dire du côté de l'index. Retournez ensuite le fil parallèlement sur le haut du pouce, en enveloppant le premier bout seulement; relevez ensuite la boucle formée sur la phalange, et passez-la entre les deux bouts. Tenez bien ferme, tirez le fil de gauche et le nœud est fait. Coupez ensuite les deux bouts restans, coupez-les sans crainte; quoique très petit, ce nœud est d'une solidité à toute épreuve. (1)

---

(1) Il y a plusieurs façons de faire le nœud de tisserand. Toutes sont bonnes; mais quelques unes d'elles laissent glisser le fil quand il est bien lisse et bien tordu. Voici la manière de faire le meilleur de ces nœuds, désigné spécialement sous le nom de *nœud à l'ongle double*. Prenez dans la main droite le fil de l'aiguillée, dans la main gauche le reste de fil qui tient à l'ouvrage; croisez-les d'un bout l'un sur l'autre, en les plaçant entre le pouce et l'index gauche, de manière qu'ils forment une espèce de fourche

Plusieurs personnes font un nouveau point de feston dans la petite bride cachée sous le carreau

---

en dehors de ces deux doigts. Dans cette position, le bout de l'aiguillée, reposant immédiatement sur l'index, soit à gauche pour former le bout gauche de la fourche et le bout du fil de l'ouvrage pressé entre le pouce et le fil de l'aiguillée, soit à droite pour former l'autre côté de la fourche. Alors, de la main droite, faites passer le fil de l'aiguillée sur le pouce, de manière qu'il enveloppe la phalange ou l'ongle en formant une boucle tout autour; passez-le à gauche du bout gauche de la fourche, puis, derrière ce bout, ramenez-le entre la fourche; et, tirant de gauche à droite et un peu du haut en bas, faites-le pénétrer entre les deux doigts, de manière à ce qu'il soit assujetti, par leur pression, entre le bout de droite et le pouce. Cela fait, passez ce même fil à la droite du bout de droite, puis derrière ce bout, puis dans la fourche, de manière à ce qu'il tourne tout autour du bout de droite, et assujettissez-le de nouveau entre ce bout et le pouce. Alors, sans rien déranger, soulevez, en la ramenant en avant, la boucle que le fil a formée autour du pouce gauche. Soulevez aussi un peu ce pouce; et, à l'aide du pouce droit, faites passer le bout droit de la fourche sous la boucle. Rabattez-le sur l'index, à la gauche du fil de l'ouvrage dont il est la continuation, et qui repose depuis long-temps sur ce doigt. Serrez de nouveau fortement les deux doigts pour fixer les deux fils dans cette position. Fixez aussi le bout gauche de la fourche sur le dos de l'index à l'aide du troisième doigt, et tirez le fil de l'aiguillée pour fermer la boucle qu'il avait faite au-

lilas ; mais cela enfonce le carreau qui doit ressortir, et rend les cases lourdes et grossières ; d'autres passent toujours la soie verte sur la soie lilas en recommençant à faire les points verts, et ces personnes ont également tort. Elles enveloppent à demi le petit carreau, et le brin de soie verte qui passe dessus est d'un effet très désagréable.

Quand on n'emploie qu'une sorte de soie, il ne faut pas moins compter les points en croisant les aiguilles, à cause de la régularité des cases. Si la soie est fine, il faudra plus de points ; si elle est grosse, il en faut moins. Nous avons calculé sur une moyenne grosseur, et c'est ordinairement celle dont on se sert : la soie fine exigeant trop de temps, et la grosse rendant la bourse trop roide. Lorsqu'on emploie le fil d'or ou d'argent, il en faut mesurer les aiguillées plus courtes que la soie ; car le point de feston l'écorche au bout d'un certain temps. On doit

---

tour du pouce, et que vous avez ramenée en avant. Tirez et serrez fortement ; mais ne dérangez pas l'index et le pouce gauche jusqu'à ce que la boucle soit bien fermée, sans quoi le nœud manquerait, et il faudrait recommencer. Il faut même assujettir le fil de l'ouvrage contre la paume de la main gauche avec les deux derniers doigts de cette main. Quand on a tiré autant que possible le fil de l'aiguillée, ce nœud est terminé ; sa solidité est parfaite malgré sa petitesse, et l'on peut couper impunément les bouts, même fort près.

principalement veiller à ce que les aiguillées ne se nouent pas et ne s'enmêlent pas l'une dans l'autre. Il est bon de couvrir son travail de papier à mesure qu'on avance.

La bourse étant achevée, coupez à l'envers les points de fils qui retiennent le premier rang de la bourse, puis tirez-la hors du moule ; ôtez les points coupés du fil, et songez à garnir la bourse. Quand on la double, c'est ordinairement en satin d'une couleur assortie à celles des soies; c'est une affaire de goût. On coud ensuite un gland au bout : vous le mettrez or ou argent, s'il y a de ces matières dans la bourse; et soie, ou mieux encore acier, si elle est toute en soie, surtout si le fermoir ou clavier que vous voulez y mettre est de ce métal.

Vous pouvez fermer votre bourse de plusieurs façons. Je vais indiquer ici toutes celles qui sont en usage; on les emploiera ensuite à son choix pour les diverses bourses dont je parlerai. La première et la plus ancienne manière de fermer les bourses, est de les passer au milieu d'anneaux mobiles en soie, qu'on coule au-dessus de l'ouverture de la bourse quand on veut passer la main dedans, et qu'on descend ensuite au-dessous jusqu'à l'endroit où est l'argent. Cela se répète aux deux extrémités de la bourse ouverte par le milieu. Cette fermeture ne convient qu'aux bourses de tricot ou de filet ouvertes au milieu par une fente longitudinale. On ferme de la seconde manière par des cordons doubles qu'on

passe par le haut de la bourse dans les points ou réseaux dont elle est formée. Ces cordons, terminés par de jolis glands, sont cousus du côté opposé à celui par où on les tire, comme on le fait pour toutes les coulisses. La troisième fermeture consiste à employer les fermoirs ou claviers de métal ; c'est, selon moi, la plus solide et la plus agréable. On coud le haut de la bourse dans chaque trou du fermoir, en croisant son point pour plus de solidité. Quand on doit fermer sa bourse de cette manière, il est à propos, en la commençant, de tracer sur le moule jusqu'où descendent les côtés du fermoir, afin de pratiquer deux ouvertures pour pouvoir coudre ces côtés. Quelle que soit la façon de la bourse, arrêtez d'un côté vos points sur l'endroit tracé pour le fermoir par un point de boutonnière bien serré, et passez à l'autre côté par un long point-devant. On sent que l'autre côté doit être arrêté de même. Le point de boutonnière permet de couper les longs points-devant sans que l'ouvrage se défasse, quand la bourse est démontée : la bourse se trouve ainsi fendue des deux côtés. Le cercle que décrit ordinairement la partie supérieure du moule oblige à cette précaution.

La quatrième et dernière fermeture est moderne, élégante, mais peu commode. On l'appelle *fermeture en diable*, parce qu'elle imite le procédé d'un jeu de ce nom. Il n'est pas nécessaire, pour cette façon-là, de rien changer au moule ; on va le voir par les

détails suivans. Partagez la bourse en deux sur les côtés; prenez ensuite deux petites branches de métal qui en dépassent de peu la largeur. Passez ces branches dans le premier rang de la bourse, un réseau dessous, un réseau dessus; puis enfoncez-les par le bout qui vous a servi à passer, dans une petite boule. Le bout opposé doit en porter une semblable; enfilez ensuite votre bourse par le bas dans un anneau de métal que vous monterez jusqu'auprès des branches. Cet anneau est attaché par une petite chaîne métallique à l'une d'elles; entrez ensuite les deux bouts des branches dans cet anneau, et la bourse sera fermée. Vous les sortirez de l'anneau quand vous voudrez l'ouvrir. Le luxe s'exerce tellement sur cette fermeture, que l'on voit souvent les petites branches, la chaîne en or et l'anneau, entourés de pierres précieuses.

Bourses en perles.

Ces bourses, qui sont maintenant si en faveur, sont aussi faciles qu'elles sont jolies. On les fait tantôt avec le point de tapisserie, tantôt en tricot. Pour l'une et l'autre de ces façons, commencez d'abord par mettre à part, dans une boîte à compartimens, les perles de différentes couleurs que vous aurez à employer d'après le dessin que vous aurez choisi; placez ce dessin devant vous, et procédez ainsi quand vous devez faire votre bourse en tricot.

Ayez un peloton de soie ronde blanche, dont vous enfilerez le bout dans une aiguille assez déliée pour enfiler aisément vos perles. Prenez le dessin dont vous aurez fait choix (on en trouve de tout faits et coloriés chez les merciers, *fig.* 79); comptez les petits carreaux qui se trouvent tout-à-fait en haut de la bourse, chaque petit carreau indique une perle et une maille. Ces carreaux sont ordinairement blancs, ce qui veut des perles blanches dont le fond est composé; pour chaque carreau, enfilez une perle. Quand le dessin commence à s'étendre sur le fond, des carreaux colorés en diverses couleurs vous indiqueront celles des perles que vous devez enfiler. Prenez garde d'aller par ordre, et de ne pas confondre les couleurs des carreaux; car vous vous trouveriez embarrassée en tricotant ensuite. Vous irez ainsi jusqu'au bout en comptant tous les carreaux de chaque rangée, et cela en faisant successivement deux rangées de perles semblables, et en redoublant le dessin; car il ne vous présente que la moitié de la bourse. A mesure que vous aurez enfilé une certaine quantité de perles sur votre soie, vous les ferez couler pour faire place à d'autres; votre peloton se dévidera ainsi à mesure, et, de peur d'embrouiller la soie, vous en ferez de grandes boucles que vous poserez lentement les unes sur les autres. Le bout de la première doit être vide, afin de commencer la bourse. Arrivée au bout du dessin, vous ne coulerez pas les perles jusqu'au bout du

peloton, ou s'il reste encore beaucoup de soie, ne la coupez qu'après avoir laissé un très long bout sans enfiler de perles : ce bout est destiné à finir la bourse et à tricoter le premier rang. Dévidez ensuite toute votre soie ainsi enfilée de perles, en commençant par le bout non garni ; levez lentement et avec précaution les grandes boucles que vous avez faites à mesure que vous dévidiez le peloton. Quand vous l'aurez ainsi tout redévidé, vous prendrez un jeu d'aiguilles à tricoter bien fines, et vous commencerez la bourse par le petit bout, en comptant le nombre de mailles, et en élargissant à mesure que vous avancerez.

Ce tricot ne diffère en rien du tricot ordinaire. Vous n'aurez d'autre précaution à prendre qu'à faire ressortir la perle en dessus, en passant la soie sur l'aiguille avant de lever la maille, et à regarder de temps en temps le dessin pour voir si vous l'imitez comme il faut. Il convient que ce dessin soit placé devant vous. Si vous placez un fermoir à votre bourse, il faudra faire par le haut, de chaque côté, une petite fente, comme je l'ai indiqué en parlant du tricot.

On ne place point ordinairement de glands à ces bourses, mais une petite frange de perles à deux ou trois rangs. Voici comme vous la ferez. Votre bourse étant achevée, vous enfilerez une aiguille de soie blanche ; vous la piquerez sur le côté gauche, en haut de la bourse, ou bien au bout de la petite

fente. Vous aurez d'abord bagué légèrement la bourse tout autour (le haut excepté) sur un papier de feston à dents de moyenne grandeur; vous enfilerez ensuite des perles tout le long de votre aiguillée, et vous la releverez ensuite à chaque dent de feston par un léger point de soie pris avec une autre aiguille en dedans de la bourse : cela produira de jolies boucles en perles. Si vous faites une seconde rangée, le papier de feston deviendra inutile; vous l'ôterez, et, faisant vos boucles un peu plus courtes que les précédentes, vous les prendrez un peu au-dessus du premier rang, de manière que chaque pointe des secondes boucles se trouve au milieu des premières; un troisième rang présentera la même opposition relativement au deuxième. On mélange les couleurs de ces petites franges de toutes façons. La plus jolie est ainsi : premier rang, de boucles en perles blanches; second, de la couleur dominante de la bourse; et troisième, blanc. Ces bourses se lavent comme de la toile.

Quand vous voulez les faire en point de tapisserie, coupez un morceau de toile fine sur le modèle de votre bourse; ayez ensuite votre dessin devant vous. Comptez ses petits carreaux; et, selon chaque carreau, placez une perle en faisant un point de tapisserie. Votre bourse faite, joignez-la par une couture à arrière-points bien près à l'envers, et garnissez-la comme la précédente. Si le dessin est rond, il faudra commencer la bourse par la fleur du milieu.

Bourses en ananas.

La description de ces bourses va paraître d'abord bien peu en rapport avec leur nom ; cependant elles le méritent, et forment un joli ananas de soie souvent de deux couleurs, et enjolivé de perles d'acier. Elles n'ont aucun rapport avec les bourses tricotées de ce nom.

On mélange ordinairement les couleurs de ces bourses, ainsi que nous l'avons dit à l'article des bourses en point de feston ; mais on n'y emploie jamais de fil d'or ou d'argent : le point, devant être fort serré, l'écorcherait continuellement. La soie, dite *cordonnet*, doit être choisie un peu grosse. Je vais la supposer bleue céleste et blanc, afin de m'expliquer plus commodément. Nous allons d'abord enseigner à monter la bourse ; ce qui est long, et demande beaucoup d'attention, car la façon de la bourse en dépend.

Ayez d'abord le moule de ce genre de bourses : c'est un large tuyau en carton une fois plus long que les moules ordinaires, et se terminant par une double ouverture circulaire *a a*. Il est percé de haut en bas d'une rangée de trous éloignés l'un de l'autre d'environ six à sept lignes *b*. Ces trous sont percés à l'envers du moule, afin que le rebord du carton troué serve à retenir les soies (*fig.* 80) : la soie n'entre pas dedans, mais demeure au-dessus. De chacun des trous d'un rang part une ligne droite

qui sillonne le moule de haut en bas, et va aboutir au trou de l'autre rang; sur les lignes sont percés, à intervalles égaux, d'autres trous que suivent aussi des lignes circulaires *c c*. Ce n'est pas tout. De chacun des trous du bord part une ligne diagonale qui croise les lignes longues *d d*, et circulaires à chaque trou où s'opère leur jonction; et enfin, partant au milieu de l'intervalle des trous du bord, une seconde ligne diagonale coupe la ligne précédente à angles égaux *e e;* ce qui fait que chaque trou a une étoile de huit rayons. Il faut que vous suiviez toutes ces lignes en montant votre bourse; vous vous y prendrez ainsi.

Vous monterez d'abord comme pour les bourses en point de feston; vous vous souvenez que c'est faire retenir au premier rang du moule plusieurs tours de soie, par des points de fil blanc. Les tours devront être ici un peu plus nombreux, parce que vous n'aurez pas à les recouvrir de points. Vous répéterez cette opération à l'autre extrémité du moule. Vous ferez ces tours aux deux bouts avec de la soie bleue, la bourse devant être montée tout entière avec la même soie, et la plus foncée étant celle que l'on choisit ordinairement. Tenant ensuite le moule bien droit et ayant arrêté bien solidement l'aiguille au niveau d'un trou (celui où le carton est rejoint), vous la coucherez sur le moule, le long de la ligne qui va de haut en bas, et vous l'arrêterez en serrant bien au trou correspondant. Vous suivrez ainsi toutes les lignes parallèles, puis

revenant au trou d'où vous êtes partie, vous passerez l'aiguille sous la soie qui forme la ligne; cela produira un point tortillé que vous descendrez près du trou correspondant de la première ligne circulaire; ensuite retenant votre aiguillée à gauche de la ligne longitudinale, avec l'index gauche, vous tournerez cette aiguillée autour du moule en suivant les trous percés circulairement, et vous viendrez passer l'aiguille dans la petite boucle de soie que l'index a formée en retenant l'aiguillée. Arrêtez alors par un point de feston, et continuez cette manœuvre jusqu'à la dernière rangée des trous.

Il reste à suivre les lignes diagonales. Ce n'est pas plus malaisé. L'aiguillée arrêtée au dernier trou de la ligne droite que vous avez parcourue en suivant les lignes circulaires, vous la conduirez sur la ligne diagonale qui traverse le moule depuis ce trou, et vous l'arrêterez au trou où cette diagonale finit; ainsi de suite. L'autre ligne diagonale croisée sur celle-ci sera suivie de la même manière. Si vous voulez enrichir votre bourse de perles d'acier, il faudra en suivant les lignes de haut en bas, en enfiler dans la soie autant qu'il y a de trous. Quand vous suivrez les lignes circulaires, vous aurez soin de faire couler une perle à chaque trou, et de passer la soie en-dessous, afin que cette perle soit soutenue. Quand toutes les lignes sont couvertes, elle se trouve au milieu du rayon des huit brins de soie.

Votre bourse est montée maintenant ; arrêtez l'aiguillée, coupez-la, faites-y un nœud, et mettons-nous à commencer la bourse. Si l'aiguillée ne peut faire cinq fois la longueur du moule, vous en prendrez une autre qui ait cette mesure. Vous mesurerez ainsi toutes vos aiguillées.

Chaque trou, comme je l'ai déjà dit, est le centre d'une étoile de huit soies, c'est cette étoile qui va vous servir de canevas. Passez l'aiguille au point de jonction des soies, en-dessous et les prenant toutes huit, piquez-la dans le nœud de l'aiguillée, serrez bien, et tournant la pointe de l'aiguille vers vous, passez-la dans chaque brin de manière que le point l'embrasse et le cache entièrement ; rejetez ensuite l'aiguille en arrière, et recommencez au brin suivant, décrivant ainsi des cercles que vous resserrerez, et rapprocherez autant que possible. Il faut tous les deux brins, tourner le moule dans sa main. L'aiguillée doit vous fournir un *rond* environ de la largeur d'un liard. On la mesure, comme je l'ai indiqué, afin que tous les ronds soient égaux. Quand il ne vous restera plus qu'un bout de soie, arrêtez après le nœud qu'a laissé l'aiguillée. Ce nœud se trouve alors au milieu du rond qu'il surmonte : cela ne doit point vous inquiéter, vous travaillez à l'envers. Si votre rond a une perle d'acier, dès les premiers rangs de points, elle est enfoncée par dessous, de manière qu'on ne la voit

point du tout lorsque le rond est achevé. Elle doit se montrer plus tard.

Ce rond fait ainsi avec de la soie bleue, il faut faire le suivant avec de la soie blanche, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la bourse soit finie. Il importe de faire les ronds de suite circulairement, afin de pouvoir envelopper l'ouvrage de papier à mesure qu'on avance.

Quand la bourse est achevée, vous coupez les points de fil blanc qui la retiennent aux deux extrémités du moule, vous l'en tirez, vous otez les points blancs, et la mettant dans vos mains, entre les deux paumes, vous la froissez et refroissez bien. Pendant cette bizarre opération, la bourse devient une fois plus courte, les ronds se crispent, se rapprochent, font de petits creux en dedans, et les brins de soie qui les entourent produisent de petites boucles autour de ces creux. On retourne alors la bourse, et l'on a un joli ananas bleu et blanc. Les perles d'acier se retrouvent alors à la pointe de chaque écaille de l'ananas. On fronce ensuite la bourse par un bout ; on la double de gros de Naples ou de satin, et on y coud un gland et un fermoir. Il est inutile de la fendre latéralement, les longues brides du réseau qui tiennent les ronds se pliant et resserrant facilement. La fermeture en *diable* convient peu à cette façon de bourse, les réseaux en sont trop grands. Ils seraient désagréables s'ils

n'étaient resserrés. On fait beaucoup de ces bourses de deux verts ; vert pistache, et vert émeraude. On les fait aussi d'une seule couleur.

Bourses avec fleurs et devises.

On fait ces bourses soit au tricot, soit avec le point de tapisserie. Dans le premier cas, voyez bourses à l'aiguille avec des dessins, page 124, au chapitre de *l'art du tricot*.

Bourses en cheveux.

Voyez le chapitre des *ouvrages en cheveux*. Voyez aussi le chapitre des *ouvrages en filet*, car on peut faire ces bourses en filet même; on peut aussi les faire en broderie de cheveux sur du taffetas. Cette broderie est au *passé;* mais à ce passé les points sont droits et longs, comme je les ai décrits pour les pétales de roses de la broderie au plumetis. (1)

(1) C'est ainsi, par parenthèse, que l'on brode les cartes géographiques en cheveux, après avoir écrit tous les noms de villes et de rivières, avec de l'encre de la Chine sur du vélin. On brode les divisions de pays, provinces ou départemens, ainsi que les figures des villes et le cours des rivières, avec des cheveux de plusieurs nuances. Le point de cette broderie ressemble à la fois au point des pétales de rose, et au point des tableaux brodés en soie nuancée sur vélin.

Bourses en point de dentelle.

On fait de jolies bourses avec le point du tulle. Il faut avoir un moule semblable à celui des bourses en point de feston, monter la bourse de même, et prendre de la soie bien fine. On ne peut avoir qu'une seule couleur. La soie doit être reprise aux nouvelles aiguillées avec des nœuds de tisserand. Quand on est près de la fin, il faut resserrer insensiblement ses points, et de temps en temps en mettre deux dans un, ainsi que nous l'avons déjà indiqué. On voit peu souvent de ces bourses.

Bourses en filet. (1)

Les bourses en filet à petites mailles sont anciennes, mais la mode les a renouvelées en y apportant un changement. On les fait maintenant avec de la soie préparée à cet effet. Cette soie très fine a sur le même brin deux couleurs qui se succèdent sans ordre apparent (supposons qu'elle soit orange et gros bleu, on en voit beaucoup comme cela) ; tantôt un long bout est orange, un autre bout très court est bleu, et réciproquement : tantôt les couleurs se perdent peu à peu l'une dans l'autre ; tantôt elles se succèdent brusquement. Tout cela quand la soie est employée produit un gentil *jaspé*.

(1) Voyez le chapitre *Ouvrages en filet*.

Ces bourses se font longues, ouvertes par le milieu, et se ferment avec deux anneaux en soie, comme je l'ai indiqué; on place à chaque bout un gland touffu. C'est à proprement parler une houppe de soie pareille à celle de la bourse. On fait ces soies de beaucoup d'autres couleurs.

On fait aussi des bourses en filet de la forme des bourses ordinaires. On les commence par le bout arrondi, et l'on fait à peu près le tiers de la bourse vert, puis l'on change sa soie, en attachant au bout de la soie verte que l'on vient de couper, une soie blanche, bien tenue par un nœud de tisserand (voyez plus bas article Filet). On fait environ huit tours avec cette soie, puis trois avec une soie rose, puis deux encore avec une soie ponceau. Ensuite on coupe cette soie pour reprendre la soie blanche pendant quatre tours; puis l'on recommence les tours de soie rose et ponceau. On finit ensuite la bourse avec de la soie verte. On peut mélanger ces soies de diverses autres couleurs selon le goût. Ces bourses s'appellent *bourses à arc-en-ciel*, bien qu'elles n'imitent pas parfaitement l'ordre de ses couleurs.

D'autres bourses de filet de la même forme, sont plus simples et plus jolies. On les fait tout d'une seule couleur (ordinairement vert, orange, violet ou ponceau), puis on y attache un *plein* de perles d'acier : voici de quelle manière. On enfile la perle dans une aiguillée de soie pareille à la bourse, on l'applique à l'endroit sur l'un des nœuds du filet

qui forme une des parties des carreaux du *plein*, et passant un bout de l'aiguillée à droite, l'autre à gauche du nœud, on les attache bien solidement à l'envers, au-dessus du nœud, pour que la perle ne coule point.

On fait aussi des bourses en filet rose, à trous ronds en fond de Berlin, variété de filet dont nous parlerons en traitant de ce genre d'ouvrage.

Bourses au crochet.

Nous renvoyons ces bourses, ainsi que les bourses sans envers, à l'article tricot, où se trouve en détail la manière de les faire. Nous dirons seulement ici, qu'on les fait en soie grosse de couleur foncée, et que ce sont des bourses assez communes.

CHAPITRE VII.

OUVRAGES EN FILET.

Nous allons d'abord décrire les petits instrumens dont on se sert pour faire le filet. Ce sont un moule et une navette. Le moule est une baguette de buis, plus ou moins grosse, selon la grosseur que l'on veut donner aux mailles du filet. Sa longueur est ordinairement d'un quart d'aune, mais cette longueur varie selon la grosseur du moule. Les

petits moules en acier qui servent à faire les bourses n'ont guère plus d'un demi-quart. Les gros moules qui font les franges ont quelquefois près d'un tiers. Quoi qu'il en soit, le moule doit être rond et très poli, pour bien laisser couler les mailles. Ses deux bouts sont arrondis. Il y a aussi des moules en ivoire et en os.

La navette est une aiguille en acier, dont les deux bouts sont pourvus d'une tête ouverte : les deux parties de cette tête doivent se rapprocher et s'écarter à volonté pour retenir et laisser passer des fils. La navette, grâce à leur élasticité, sert à tenir la soie, le fil, la laine ou le coton que l'on veut employer au filet. Elle est aussi de diverses grosseurs selon les divers ouvrages. On en fait en buis, en os; mais les navettes en fer ou acier sont préférables. Les premières substances ne se pliant pas, la tête demeure ouverte, et casse dès qu'on veut la fermer.

Occupons-nous maintenant de la manière de faire le filet.

Prenez un moule et une navette assortis à l'ouvrage que vous vous proposez de faire. Garnissez la navette (supposons que ce soit de fil) en passant le fil d'une tête à l'autre, jusqu'à ce qu'elles soient remplies; ensuite l'on prend une aiguillée de fil ou soie, n'importe, pourvu qu'elle puisse résister aux mouvemens (1); on le boucle par un gros nœud,

(1) Il y a des petits métiers à faire le filet; ces métiers

puis l'attachant sur le genou avec une épingle on passe son moule dans cette boucle en le tenant entre le pouce et l'index gauche. On a préalablement attaché le bout du fil tenu sur la navette après la boucle attachée sur le genou. Les choses ainsi préparées on prend la navette entre le pouce et l'index droits, et l'on enveloppe avec le fil (de la navette) le moule et le doigt du milieu de la main gauche; on repasse le fil derrière le moule, et on le place sous le pouce qui le retient en formant une petite boucle. Ensuite on repasse le fil derrière l'index gauche en le descendant jusqu'au quatrième doigt en l'y retenant, puis enfin on passe la navette sous le moule dans la boucle formée d'abord par le doigt du milieu, et dans la boucle de fil attachée sur le

---

remplacent la boucle de fil, et sont ainsi disposés. Il y a d'abord une petite planche carrée de quatre à cinq pouces que surmonte une cheville enjolivée, penchée en arrière. Cette cheville, fichée au milieu de la planche, soutient un petit rouleau transversal; lequel bâton porte à ses deux bouts deux petites baguettes, qui à leur tour soutiennent un rouleau plus gros que le précédent. Ce dernier rouleau est posé sur les baguettes de manière à pouvoir décrire un mouvement de rotation, par le moyen d'une petite poignée d'acier placée à l'une de ses extrémités. C'est là qu'on attache le filet, et qu'on le roule à mesure qu'il avance. Sur la planche, derrière la première cheville inclinée, est une petite boîte à coulisses pour ranger les pelotons, et sur le côté une petite pelote en taffetas.

genou ; alors lâchant toutes les boucles, on tire fortement la navette à soi en soutenant le nœud avec le quatrième doigt qui fait couler graduellement la boucle dont il est entouré (*fig.* 81). On recommence la même opération autant de fois que l'on veut avoir de points. Le nombre obtenu, on tire le moule, et l'on recommence une seconde rangée en passant la navette dans les mailles de la première. A la troisième rangée, on passe dans les mailles de la seconde, et toujours ainsi sans plus toucher à la boucle du genou qui n'est là que pour attacher l'ouvrage. Quand le filet est trop long pour le tenir commodément, on le replie, on l'attache avec un ruban, et l'on attache ce ruban avec une épingle sur le genou à la place du fil que l'on a ôté. On coupe ordinairement la première rangée en ôtant la boucle de fil dans laquelle elle a été prise.

Lorsqu'on a à faire un ouvrage de filet qui doit aller en élargissant ou rétrécissant, on commence par la partie la plus large, parce qu'on ne peut ajouter des mailles une fois que le nombre est fixé. Pour les diminuer, c'est différent. On peut laisser en recommençant et finissant, une maille sans y passer la navette.

On faisait autrefois (il y a dix-huit ans) avec le filet une quantité de fichus, de coiffures, dont le nom même est inconnu de nos jours ; tels que les *zéphyrs*, les *bouffantes*, etc. On s'en servait aussi pour remplacer le tulle, en faisant une petite bande en

fil très fin et à mailles très rapprochées ; mais cela était toujours grossier, quoiqu'on y fît le *filet à carreau*, le *filet à baguette*, le *filet à fond de Berlin*, le *filet rose*, le *filet rond*, le *filet à bâton rompu*. La plupart de ces filets, qui servaient aussi à faire des sacs, de petits bonnets d'enfans, sont oubliés et rejetés entièrement. Je vais donc parler en détail seulement des choses en usage à présent, tout en donnant ensuite des notions sur ces genres de filet que la mode peut ramener incessamment.

Bourses.

Voyez le chapitre sur *l'art de faire les bourses*, où nous avons indiqué la forme et la soie convenables pour les bourses en filet. Nous dirons seulement que ces bourses se commençent par le bout arrondi et se font circulairement ; en repassant le moule dans les mailles, sans l'avoir ôté tout-à-fait des mailles voisines. Le même nombre de mailles sert pour toute la bourse, quoique le bas de la bourse soit plus étroit, parce que le filet s'étrécit en s'allongeant et lorsqu'il est plissé.

Franges.

Lorsqu'on veut faire des franges de filet, on prend un moule de moyenne grosseur, on le couvre tout entier d'une rangée de points. Arrivé à la fin du moule (ce qu'on retarde le plus possible en

rapprochant bien les points), on les sort tous du moule en les jetant à gauche : on n'en conserve que deux ou trois qui servent à tenir le moule, on recommence la même chose, jusqu'à la longueur que l'on veut; on repasse ensuite la navette dans cette longue rangée, puis à la troisième on prend un moule double en grosseur, sur lequel on lâche beaucoup le point. Cette troisième rangée ne se reprend pas; elle fait de grandes boucles qu'on coupe par le milieu. Ensuite tous les trois points, l'on réunit les fils que ces boucles coupées ont produits; on les réunit ensemble par un fil, dessous le dernier nœud à la distance de la moitié de la maille; on les attache ensuite un peu au-dessous, et le reste bien plus allongé forme la houppe du gland. Si l'on veut des franges plus simples, on laisse jouer les boucles du troisième rang. On peut faire ces franges après l'étoffe même quand elle est d'un tissu léger, parce qu'on y entre aisément le bout de la navette. Voyez pour les glands l'Appendice à l'article *de la guipure des franges*.

Tours en soie.

Les tours en soie, que l'on porte maintenant pour imiter les cheveux, sont simplement une rangée de points sur le gros moule. L'on sépare ces points de manière à former une grosse boucle de cheveux; on lui donne de la consistance en l'enduisant de gomme, puis on passe ces boucles, cinq ou sept de

chaque côté d'un ruban d'une aune partagé par le milieu. Les ouvrages en filet étant bornés de nos jours à cela, nous allons passer aux notions qui peuvent redevenir utiles.

Filet à carreau.

L'on commence par faire deux rangées de filet ordinaire, après lesquelles vient le filet à carreau. A la première maille, il faut passer le fil une fois autour du moule avant de faire le nœud. La seconde maille doit être régulière, et la troisième comme la première, et toute la rangée se continue de la sorte. En ôtant les mailles, on en trouve alternativement de grandes et de petites; cette rangée inégale est retricotée en mailles égales de la manière ordinaire, mais la suivante doit être comme la première, et l'on continue de la sorte jusqu'à la fin de l'ouvrage, dont les rangées sont alternativement comme la première et la seconde.

Filet à baguette.

Il se commence de même que le filet ordinaire. Lorsqu'il y a deux rangées finies, on passe le fil deux fois autour du moule avant de faire le nœud. L'on tricote ainsi une rangée de longues mailles, suivies de deux ou même plus de rangées à mailles courtes; après il en vient une de longues mailles, et ainsi de suite jusqu'à la fin. Tout l'ouvrage a des trous longs et carrés alternativement.

Filet à fond de Berlin.

Après avoir fait quelques rangées de mailles ordinaires, on passe le fil une fois autour du moule ; au lieu de prendre tout de suite la maille suivante, on la cherche avec la pointe de la navette, à travers celle qui se trouve dessus. L'ayant coubée un peu vers soi, on y passe la navette, et l'on tire fortement le fil. La maille voisine, un peu tirée par là, s'avance et forme une petite oreille ; elle est achevée aussitôt de la manière ordinaire. Après cela, on passe le fil autour du moule, et l'on procède comme il vient d'être enseigné, jusqu'à la fin de la rangée, en observant d'alterner. Lorsqu'on ôte le moule, il se trouve alternativement de grandes et de petites mailles. Dans la rangée suivante, elles sont toutes égales ; mais il faut bien prendre garde à la tension du fil, parce que de deux nœuds l'un doit être lâche lorsque la maille est petite. La troisième rangée est tricotée comme la première, et la quatrième comme la seconde, et ainsi de suite. Dans la première rangée, la maille voisine de celle qui est entrelacée, se trouve un peu étroite, mais dans les suivantes elle est plus grande, et se tricote aussi commodément que les autres.

Filet rose.

C'est presque de la même manière que se tricote le filet rose. Lorsqu'il y a quelques rangées de

mailles ordinaires faites, et qu'il s'agit de commencer le filet rose, on met le fil comme de coutume, sans le passer autour du moule; mais avant de tricoter une maille, il faut la chercher comme dans le fond de Berlin, à travers celle qui se trouve dessus. La maille voisine, qui se tend aussi en prenant la forme d'une petite oreille, est tricotée tout de suite comme à l'ordinaire; la troisième se fait de même que la première, et ainsi de suite. La rangée suivante se tricote de la manière accoutumée, mais la troisième doit être semblable à la première, et la quatrième à la seconde; ce filet se continue de la sorte jusqu'à la fin.

Filet rond.

Ce filet se tricote comme à l'ordinaire, avec cette différence, qu'au lieu de passer la navette dans une maille de bas en haut, on la passe de haut en bas. De cette manière, les mailles deviennent rondes, et le tissu reçoit beaucoup d'élasticité; partout le fil a l'air d'être tors.

Filet à bâton rompu.

En commençant une rangée, on passe le fil autour du moule, et la maille se tricote comme à l'ordinaire. La seconde se fait sans qu'il soit nécessaire de passer le fil autour du moule, mais la troisième doit être semblable à la première, et ainsi de

suite alternativement. Dans cette espèce de tricotage, il faut que les mailles soient en nombre pair, parce qu'à la dernière de chaque rangée, le fil ne doit pas être passé autour du moule lorsqu'il l'a été à la première. Quand la première rangée est finie, il se trouve une grande maille et une petite sur deux. L'on fait ensuite les mailles égales à la manière accoutumée; la troisième rangée est semblable à la première, et la quatrième à la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la fin du filet. Trois sortes de carrés différens, de grands et de petits, de parfaits et de longs, se succèdent alternativement dans cette espèce de filet, et lui donnent une fort belle apparence.

On peut faire tous ces genres de filet avec du petit ruban ou de la petite ganse plate très fine; cela convient mieux que de la soie dite cordonnet, ou de la soie plate pour les sacs. Il n'y a pas fort long-temps qu'on faisait de ces sacs en filet, avec du ruban de couleur, doublés de satin ou taffetas; c'était d'un joli effet, et comme nous l'avons dit, cette mode peut revenir.

CHAPITRE VIII.

L'ART DE FAIRE LES CORDONS, GANSES, LACETS, CHAPEAUX DE GANSE, ETC.

Les jeunes personnes ne peuvent faire les ouvrages de passementerie, parce que les métiers en sont lourds et compliqués; mais il est une foule de cordons et ganses à leur usage, qui leur offriront un moyen d'amusement et un but d'utilité, comme je me le suis proposé dans tout le cours de ce *Manuel*.

Il s'agit d'abord de la ganse ronde dont on fait un si grand débit maintenant pour les robes : rien de si simple. Vous prenez du coton plat, trois fois aussi long que la ganse dont vous avez besoin; vous doublez ou triplez ce coton selon la grosseur désirée de la ganse; vous l'attachez par un bout avec une épingle, sur vos genoux s'il est court, après un fauteuil ou le mur s'il est long, et, prenant l'autre bout entre le pouce et l'index droits, vous le tordez de droite à gauche, en le roulant entre ces deux doigts; ensuite, passant l'index gauche au milieu du coton tordu, vous passez ce coton, toujours tenu entre le pouce et l'index droits, au-dessus de l'épingle, et vous en faites couler le bout jusque vers l'index gauche qui le retient en longue boucle.

Vous partagez ainsi le coton en trois parties, que vous tordez ensemble de la même manière que précédemment, mais *de gauche à droite;* le sens, au reste, n'y fait rien, vous pouviez commencer de gauche à droite, et tordre au second tors de droite à gauche; l'essentiel est de contrarier ces tors, car autrement la ganse ne se formerait pas. Prenant, au lieu de coton plat, deux petites ganses rondes en soie, et les tordant d'après ce procédé, on obtient un très joli cordon.

Manière de faire des cordons à la main.

On prend de la ganse ou du cordonnet, ou du petit ruban, six à sept aunes, pour avoir un cordon d'une aune de longueur. On divise cette quantité en quatre parties égales, dont on enroule chacune sur une carte où on l'arrête avec une épingle, ne laissant passer qu'à peu près une demi-aune pour le travail. Ces quatre bouts, réunis de l'autre part au moyen d'un nœud, sont tenus entre le pouce et l'index de la main gauche; alors, prenant de la droite un des bouts, on le fait passer sous le médius de la gauche; on le ramène en lui faisant ainsi former une sorte de boucle, sur le pouce de la même main, au-dessous duquel il est retenu par le quatrième doigt. On a soin, dans ce passage, que le bout qui le suit soit renfermé sous lui, après quoi, prenant ce second bout, on le fait passer sous le

troisième, que l'on conduit à son tour sur le quatrième, lequel on fait entrer dans la boucle que le médius tient ouverte; puis, tirant également les quatre bouts, deux de chaque main, on serre l'enlacement qu'ils viennent de former par leur passage alternatif, et l'on recommence le même procédé jusqu'à la fin. Il en résulte un cordon solide, dont on fait des cordons de montres pour hommes et pour femmes, des cordons de lorgnons, de ciseaux, etc.; en les faisant avec de la petite ganse plate en soie noire, solitaire ou blonde, on imite parfaitement les cordons en cheveux; avec des petites lanières de peau, on fait ainsi des cordons de cannes.

On en fait d'à peu près semblables sur un petit moule qui sert à les tenir ouverts; il faut un peu moins de matière et simplifier l'enlacement.

Lacets ronds faits sur les doigts.

Pour faire ces lacets, on a quatre fuseaux chargés de fils, on réunit et attache les bouts à quelque distance de soi, soit à un crochet ou à toute autre chose. On prend deux des fuseaux chargés de fil sur l'index de chaque main, on les croise en les ramenant toujours sur les côtés; on croise aussi les deux autres fuseaux, mais en sens contraire, en en amenant un à soi, et éloignant l'autre vis-à-vis; on reprend des deux côtés, et ainsi de suite. C'est par ce procédé qu'on fait les cordons de chaîne, de

montre, et généralement tous les cordons à quatre brins, de ganse ou cordonnet, n'importe.

Manière de faire la ganse plate au crochet. (1)

C'est une espèce de tricot ou plutôt de point de chaînette, puisqu'il n'est question que d'une nouvelle boucle ou maille toujours formée par la soie attirée dans la précédente.

On commence par tourner la soie entre le pouce et l'index de la main gauche, comme si l'on voulait faire un double nœud; on passe le bout du crochet au milieu de ces deux boucles, on y attire la suite de la soie qu'il va saisir en dessous des boucles; puis élevant le crochet pour les serrer un peu, on la repasse dans la boucle qu'on vient de former, et dans celle qui précède immédiatement, en dessous de laquelle on reprend la suite du fil pour faire une autre boucle ou maille, et ainsi successivement.

En saisissant bien ce procédé, on concevra comment, en variant les passages du crochet et les enlacemens que produisent ses retours, on peut produire beaucoup de petits ouvrages, qui, réunis à d'autres parties avec l'aiguille, composent les *olives*, les *brandebourgs*, les *glands* de toute espèce, etc.

---

(1) Ce crochet est un outil de fer de deux ou trois pouces de long, terminé en pointe recourbée, et emmanché de bois (*fig.* 82).

On fait aussi au crochet une sorte de *crépine* qu'on met aux *glands* de cordonnet pour les enjoliver; cette crépine est une suite de boucles de soie *guipée* ou non *guipée*.

Parmi les ouvrages de passementerie dont les jeunes personnes peuvent s'occuper, est la guipure (1) des franges *tissées*, que l'on vend sous le nom de *tête de frange*. Cette tête de frange est la bande enjolivée de laquelle pendent les franges. Souvent ces têtes de franges sont seulement la partie plate de la frange sans bouts; on peut en mettre au moyen du filet, mais il vaut mieux prendre la frange avec des bouts prêts à guiper. Lorsque la frange est tissée, et qu'elle forme différens coupons destinés à être guipés, on la tend par deux ficelles sur une longueur prise à volonté. Ces ficelles sont fixées à demeure le long d'un mur pour la commodité de la guipeuse, et pour que la frange soit tendue le plus possible. Cela fait, l'ouvrière armée d'un *guipoir*, instrument de fer en forme de petite broche, longue de cinq à six pouces, terminée d'un bout en pointe fort déliée et tournée en crochet recourbé, et de l'autre insérée dans une petite masse circulaire de plomb d'un demi-pouce de long, qui sert à lui donner du poids et conserver son mouvement (*figure* 83); l'ouvrière, dis-je, passe

(1) La guipure sert en quelque sorte à *friser* les franges de soie.

le doigt index de la main gauche dans la boucle que forme le coupon, puis avec le crochet du guipoir, elle débarrasse un brin de la pente, en le prenant contre la tête de la frange, où il est plus facile à saisir. Ce brin séparé pris dans le crochet du guipoir, elle fait tourner sur lui-même le guipoir avec le pouce et l'index droits, et cela avec violence. Le guipoir, mis en mouvement de cette manière, retord le brin qui lui est attaché, et c'est de l'habileté de la guipeuse que dépend la beauté de la guipure, puisque la frange trop guipée grippe, et celle qui ne l'est pas assez demeure lâche. Le brin guipé est terminé au bout d'en-bas par une petite boucle que le crochet du guipoir y a laissée; ce brin est passé entre l'auriculaire et l'annulaire de la main gauche, pour avoir la liberté d'en séparer et guiper d'autres. Quand la guipeuse a fini ce coupon, elle en prend un autre, puis un troisième, toujours en reculant de la droite à la gauche; quand la longueur tendue est considérable comme de quatre à cinq aunes, plusieurs guipeuses peuvent y travailler, en conservant entre elles assez de distance pour ne se pas gêner mutuellement.

On facilite le tour du guipoir en le garnissant de cire, ce qui l'aide à tourner avec plus de vélocité.

On le fait tourner encore d'une autre manière qu'on appelle *filer*. Lorsque la guipeuse s'est emparée du brin avec le crochet de son guipoir, elle approche la paume de la main droite de celle de la gauche, et,

par le frottement des pouces de ces deux parties dont elle tire la droite à elle, elle donne le mouvement au guipoir avec la même dextérité que par l'autre méthode.

On a plusieurs guipoirs, et on les laisse quelquefois pendre pendant plusieurs heures aux brins, pour empêcher ceux-ci de gripper, surtout lorsqu'on guipe du bouillon de soie pour les *houppes* et les *glands*. Ces houppes et glands ne sont autre chose que des bouts de frange, dont la tête est roulée autour d'un coulant ou d'un petit moule en bois.

On commence par rouler ainsi, pour faire l'intérieur de la houppe ou du gland, de la frange coupée en soie non torse ; on recouvre cette soie d'un rang de brins tors et guipés, par-dessus lesquels on place encore du bouillon de soie et des crépines, pour garnir et enjoliver. Le bouillon de soie est un fil d'argent ou de fin laiton, recouvert au rouet d'une soie qui le cache entièrement, puis roulé comme la cannetille sur une très grosse aiguille en tire-bourre, au sortir de laquelle, le pliant au double de la longueur dont on a besoin, on le guipe pour en orner ensuite le dessus des glands, etc. Le *coulant* est la petite tête façonnée en bois, se recouvrant à l'aiguille par une sorte de point noué, dont la suite forme un réseau.

On portait l'an passé, et même l'on porte encore, des nattes de rubans au bas des douillettes et robes de soie. Ces nattes ou tresses, d'un effet agréable, se

font ainsi. Prenez du ruban satiné n° 6, c'est-à-dire large d'un pouce et quelques lignes environ; redoublez ce ruban sur lui-même, ou pliez-le en trois en passant une ganse plate commune en dedans, pour lui donner du relief. Prenez au moins le double de la longueur de tresse que vous désirez, et préparez ainsi quatre morceaux de rubans; attachez-les tous quatre près l'un de l'autre par le bout, avec des épingles, sur le genou droit. Il faut leur prêter des numéros pour les reconnaître; ainsi, en commençant à droite, le premier est 1, l'autre 2, le suivant 3, le dernier 4. Vous passerez le 2 sur le 1, puis le 3 sur le 4; vous croiserez ensuite, entre les rubans 2 et 3, le 4 sous le 1. Vous passerez ensuite le 4 sur le 2, et le 1 sur le 3; puis le 2 sur le 3, le 3 sur le 4, le 4 sur le 1 et sur le 2, le 1 sur le 3, le 2 sur le 1, et ainsi de suite jusqu'à la fin.

Il y a aussi des cordons ronds, dits *cordons recouverts*, qui se mettent au bas des robes, au-dessus des volans, aux sonnettes, etc. Ces cordons se font de la manière suivante.

Vous prenez du coton ou du fil grossier de la couleur du cordon; vous doublez, triplez, quadruplez ce coton, selon la grosseur que le cordon doit avoir. Vous le roulez un peu entre vos mains; puis vous dévidez de la soie plate. Vous en attachez le bout à l'un des bouts de votre coton; vous attachez le bout opposé (du coton) soit après une chaise, soit après un clou; et, tenant le bout du coton où est attachée

la soie entre le pouce et l'index de la main droite, vous passez la soie en spirale, rapprochée de droite à gauche sur le coton avec le pouce et le doigt du milieu de la main gauche. Vous travaillerez plus commodément, si vous séparez une très longue aiguillée de soie du peloton ; il est facile de reprendre les aiguillées en tournant. Le coton doit être tout couvert.

Votre coton ainsi revêtu, vous le détachez de la chaise ; vous prenez le bout qui y était attaché, et y substituez celui que vous teniez. Ensuite vous prenez une très longue aiguillée d'une très petite ganse ronde de la couleur de votre coton et de votre soie, et vous la tournez en spirale éloignée de gauche à droite sur votre cordon, et vous la terminez par un nœud. Cela produit un effet très agréable, et n'a pas moins de solidité que d'agrément, pourvu que l'on fasse un nœud à chaque morceau qu'on en coupe.

Manière de faire les chapeaux en paille, tissu de coton et tissu de soie, imitant la paille d'Italie.

Vous pouvez, en suivant le procédé indiqué pour faire de la ganse plate, préparer de petites pièces en coton et en soie, que vous monterez en forme de chapeau, ainsi que je vais vous l'apprendre. Peut-être serait-il mieux d'acheter la ganse faite, parce que vous ne pouvez en faire d'assez longs morceaux à la main ; cette ganse est, au reste, d'un prix peu élevé. Voici comment vous l'emploierez.

Vous prendrez un patron de chapeau un peu grand, parce que la ganse se resserre par le blanchissage et le travail. Ce patron ou modèle se compose de la passe et de la forme du chapeau; il faut qu'il soit en paille ou en carton. Vous commencerez par le milieu du fond; vous attacherez le bout de la ganse au centre, et vous la tournerez sur elle-même en décrivant progressivement un cercle plus grand. Vous bâtirez ces cercles les uns aux autres à mesure que vous en aurez une certaine quantité, et après que vous les aurez attachés avec des épingles; mais dès que ces cercles se seront un peu agrandis, il vaudra mieux les bâtir de suite, non seulement les uns aux autres, mais encore les baguer après le modèle. Vous environnerez ainsi circulairement toute la forme du modèle; puis, enfilant une aiguille de coton fin et blanc, si la ganse est de coton, et de soie couleur de paille, si la ganse est en soie, vous coudrez les ganses ensemble à points de surjet couchés, en prenant ces points dans les petites mailles du bord de la ganse. Cette opération terminée, vous ôterez votre ouvrage de dessus la forme; vous le retournerez, et vous songerez à monter le devant ou la passe.

Vous y procéderez à peu près de la même manière, sauf la différence commandée par le modèle. Vous mesurerez la passe à la moitié, et c'est d'après cette moitié que vous ferez partir votre ganse à droite et à gauche sur le bord de la passe, afin de

voir à quel endroit il faut la couper sur le côté pour obtenir la rondeur de la passe. Vous mesurerez, avant de baguer, chaque rangée de ganse sur la passe, afin de n'en point trop perdre en rognant sur les bords, ou n'avoir pas à recommencer, si par hasard un morceau se trouvait trop court.

Vous poserez ainsi une vingtaine de rangées à peu près, en les baguant bien après la passe, et les bâtissant ensuite les unes après les autres. Parvenue à ce point, il vous faudra faire des étrécissures, c'est-à-dire couper la ganse avant la fin du rang, et faire perdre le bout de cette ganse entre la ganse de la rangée précédente et celle de la rangée suivante, de manière qu'elle ne forme pas de pli. Vous y parviendrez en *mordant* sur les deux lisières un peu fortement. Comme vous travaillez à l'envers, les parties excédentes ne paraîtront pas. On ne peut prescrire le nombre de ces étrécissures; cela dépend de la forme du chapeau.

Vous coudrez la passe comme la forme, puis vous les joindrez ensemble. Quand votre chapeau sera blanchi et apprêté, il aura l'apparence d'un chapeau de bois blanc, dit *paille de riz*, ou d'une paille d'Italie si votre ganse est de soie. Il faudra bien faire le surjet des ganses près à près, de peur qu'elles ne s'écartent et se décousent au blanchissage.

Les tresses de paille se cousent différemment; elles se cousent non l'une après l'autre, mais l'une sur

l'autre à points-devant. On ne les monte pas sur un modèle, parce qu'elles ont plus de consistance, et qu'on ne pourrait les retourner sans briser la paille. On fait seulement les chapeaux de ce genre d'après un modèle; mais, du reste, on commence par le fond, comme j'ai dit, et l'on fait les étrécissures de la même manière, en passant les parties excédantes de la tresse coupée en dessous, et la recouvrant peu à peu avec les deux tresses voisines.

CHAPITRE IX.

OUVRAGES EN CHENILLE.

Les ouvrages en chenille sont de très moderne invention; ils sont faciles et très jolis. Les ouvrages se divisent en fleurs artificielles, corbeilles et porte-montres.

Les fleurs en chenille se font de deux façons, avec ou sans broderie (voyez plus haut l'article de la Broderie en chenille). Quand on veut les faire de la première façon, on monte un métier comme je l'ai expliqué; on dessine sur le taffetas ou gros de Naples blanc monté sur ce métier, la fleur que l'on a à faire. Supposons que se soit une rose blanche et des pensées : vous commencerez par broder les tiges et les feuilles en chenille, soit en couchure, soit au passé-épargné, en observant de bien mélanger les

nuances. Vous arrêterez et couperez la chenille quand vous serez parvenue auprès des fleurs; alors vous prendrez de la chenille blanche montée sur laiton. Vous en placerez le bout entre le pouce et l'index gauche; vous en ferez une boucle en la remettant sous le pouce avec le bout, qui doit être laissé un peu long. Cette chenille est alors dessus le bout; vous la retournerez par-dessous, et, la tournant à droite tout autour de la boucle, du bord de laquelle vous la rapprocherez bien, vous la passerez sur le bout, et la retournerez à gauche autour de la boucle, composée alors de deux rangs. Vous la passerez ensuite sur le bout, et la retournerez à droite sur la boucle (*fig.* 84). Cette marche sera continuée jusqu'à ce que le pétale soit assez grand. Quand vous voudrez le terminer, vous tortillerez bien la chenille après le bout, et vous la couperez. Vous mettrez ce pétale à part dans un papier bien blanc, et vous en ferez sept, neuf ou dix autres pareils, selon la grosseur de la rose que vous aurez à représenter.

Après cela, vous ferez un pareil nombre de pétales plus petits d'une rangée; puis un pareil nombre d'autres pétales plus petits d'une autre rangée encore. Ensuite vous enfilerez chaque grand pétale, soit dans une aiguille à chenille, soit dans l'aiguille à passer les bouts, et vous les placerez sur le contour extérieur de la rose, en faisant sortir le bout du côté de l'intérieur. On se contente d'ordinaire de

faire ressortir ces bouts sans les arrêter, en laissant ce soin au second rang des pétales ; mais il sera plus prudent de les fixer par quelques points de soie. Vous placerez les seconds pétales un peu en dessous des premiers et dans l'intérieur de la rose ; du reste, absolument de la même manière. Répétez cette manœuvre pour les derniers et plus petits pétales.

Tous ces pétales ne doivent point laisser de vide entre eux : aussi faut-il prendre vos mesures en conséquence ; et si vous avez mal mesuré, il faut défaire. Comme il faut éviter de toucher et retoucher la chenille, il sera bon d'attacher la moitié des pétales avec des épingles ; cela vous guidera. Quand vous aurez arrêté celle-ci, vous attacherez l'autre moitié. Il faut, en posant vos pétales, les arrondir, et les faire incliner un peu vers l'intérieur.

Vos pétales placés, il ne doit plus rester au milieu de la fleur qu'un petit rond vide ; vous remplirez ce vide par des points de chenille si peu serrés, qu'on puisse passer le doigt entre eux et l'étoffe. Vous les passerez en croix l'un sur l'autre jusqu'à ce que le vide ait disparu. Cette opération est destinée à imiter les pétales repliés qui se trouvent au centre des fleurs doubles, où ils remplacent les pistils. Vous pourrez faire ces points en chenille couleur de chair ou rosée, cette légère nuance embellissant naturellement les roses blanches. Il faut coller fortement cette broderie.

Tous les pétales, de quelques fleurs que ce puisse

être, se travaillent ainsi, soit pour les fleurs artificielles en chenille proprement dites, ou pour les fleurs mélangées de broderie : toute la différence consiste dans les formes. Ainsi, l'on tourne la chenille en rond pour les renoncules, en long pour les tubéreuses, en dentelures pour les bluets, etc. On voit que les pensées doivent d'abord se faire avec deux pétales arrondis, en chenille violette, et que ces pétales se placent sur l'étoffe comme j'ai dit pour les pétales des roses. Quant aux petits pétales jaunes, on les imite par des boucles en chenille de cette couleur. Comme le duvet de la chenille garnit bien les contours, on emploie généralement cette méthode pour les petits objets.

Fleurs artificielles en chenille.

Nous les avons à moitié expliquées en parlant des fleurs mélangées par la broderie; nous allons achever d'en donner la description.

Si vous voulez composer un bouquet de plusieurs fleurs, vous ferez chaque fleur à part; puis vous les réunirez ensemble en liant par un fil en spirale leurs tiges en une seule branche, que vous garnirez d'une chenille tournée de la même façon. Si vous voulez que quelques tiges soient séparées par le bout, vous réunirez à part chaque tige, et la recouvrirez de chenille, ainsi qu'il est dit plus haut. Si votre intention est de placer vos fleurs dans une

corbeille, dans un vase, vous les ferez toujours à part, vous réservant de les disposer ensuite à votre gré. Nous faisons d'abord ces observations pour n'avoir pas à nous occuper de la pose des fleurs en parlant de la manière de les faire.

Prenez d'abord du laiton fin ou gros, selon la grosseur de la tige des fleurs que vous voulez imiter; par exemple, un bouquet de tulipes. Mesurez ce laiton de la longueur de la tige de cette fleur; coupez-le, et attachez à l'une de ses extrémités trois brins de chenille noire tortillés un peu par le bout pour imiter les étamines. Il faut avoir soin d'éplucher un peu le bout opposé de ces brins, afin de les tortiller après le laiton, et tout autour, sans produire de grosseur. Ce petit tortillage suffira pour les faire tenir droits. Vous attacherez ensuite un peu au-dessous de ces brins noirs, et de la même manière, les pétales de la tulipe que vous avez dus préparer selon le procédé indiqué plus haut. Vous les placerez un à un tout autour du laiton, en les resserrant bien par le bas et les évasant par le haut. Votre tulipe achevée, afin d'imiter les feuilles radicales de cette fleur, vous disposerez de la chenille en long, selon le système des pétales; vous les ferez larges de quatre à cinq rangées de chenille, prenant soin de les serrer et ramener sur elles-mêmes au bas des feuilles : quatre à cinq feuilles suffiront. Vous leur donnerez une légère forme concave en les plaçant autour de l'extrémité inférieure de la tige

(la chenille se prête à tous ces mouvemens); ensuite vous enduirez légèrement de gomme arabique, fondue dans l'eau, toute la tige de laiton, et vous y appliquerez tout le long, depuis la tulipe, un brin de large chenille verte que vous retournerez à l'autre bout qui tient les feuilles, pour la rappliquer de même de l'autre côté du laiton; vous la couperez en dessous de la fleur. Afin de bien encoller la chenille, vous la presserez de place en place avec une soie tenue des deux mains, que vous entrerez dans son duvet. Cette tige, au reste, s'emploie rarement; elle ne sert que pour les plantes radicales, qui ne souffriraient pas la chenille en spirale dont les tiges sont ordinairement composées.

Voyons maintenant comment nous ferons une branche d'aubépine rose.

Nous commencerons par prendre de la chenille vert émeraude que nous retournerons sur elle-même à droite, d'environ un demi-tiers (d'aune). D'un peu plus de la moitié de cette mesure nous ferons trois ou quatre petites dentelures, appuyées sur la partie non retournée de la chenille qui se trouve à gauche de ces dentelures, puis tortillant le reste du demi-tiers sur cette chenille, nous irons faire à gauche des dentelures parallèles aux premières, à l'exception de la dent supérieure qui doit demeurer seule : c'est pourquoi nous avons pris un peu moins de chenille pour ce côté, où nous accrochons le bout de notre chenille réservée, au niveau

de la seconde dentelure de droite, et après la chenille du milieu de la feuille dentelée. Cela fait, nous replions la chenille après avoir laissé ce qu'il faut pour la tige de la feuille, et nous la coupons à la distance d'environ trois pouces (*fig.* 85). Nous mettons cette chenille verte à part, et après avoir épluché un peu le bout d'une chenille rose, nous l'accrochons en la tortillant légèrement au bout de la chenille verte, de manière que celle-ci excède un peu pour plus de solidité : la fleur doit cacher cela. Notre chenille rose ainsi fixée, nous en faisons cinq petites boucles disposées circulairement autour de la tige; puis nous entrelaçons trois autres petites boucles dans ces cinq premières. Nous coupons ensuite la chenille rose et la tortillons légèrement après un des pétales inférieurs, et dans l'intérieur de la fleur, bien en dessous, pour que cela ne s'aperçoive pas. Une fleur bien faite ne doit pas paraître avoir été touchée. Il faut donner à ces petites boucles une forme arrondie et inclinée vers le centre de la fleur.

Faites de cette manière un certain nombre de feuilles et de fleurs, en observant que les feuilles destinées à être placées vers le haut de la branche d'aubépine, doivent être en chenille vert clair, parce qu'elles sont censées plus éclairées que les feuilles placées en bas. Par la même raison, il faudra prendre une chenille d'un rose un peu moins vif pour les fleurs supérieures. Ensuite commençant par les

feuilles et les fleurs de nuances plus tendres, vous attacherez successivement de droite et de gauche à un laiton toutes celles que vous aurez préparées comme je viens de l'expliquer. Vous les placerez alternativement, et les fixerez bien solidement avec de la soie ou du fil bien tors tourné en spirale. Il ne vous reste plus qu'à recouvrir la tige. Pour cela, vous accrocherez le bout d'une chenille verte après la chenille de même couleur qui se trouve au sommet de la branche ; puis vous la tournerez en spirale allongée, jusqu'à la moitié de la branche. Parvenue à ce point, vous rapprocherez les cercles de la spirale, parce que nécessairement la branche doit être plus grosse par le bas que par le haut. Vous couperez, et arrêterez en passant le bout de la chenille sous les derniers anneaux de la spirale.

Ces deux fleurs que j'ai choisies exprès, doivent suffire pour apprendre comment il faut procéder pour faire toutes les autres, puisqu'elles apprennent les seules opérations en usage. Je vais cependant indiquer la manière d'imiter les fleurs qui n'ont point, ou n'ont que peu de rapport avec la tulipe et l'aubépine. Je préviens que je passerai sous silence toutes les fleurs qui se feront avec des boucles ou des pétales, telles que le bouton, le liseron, la violette, la grenade, la grenadille, le pavot, etc. Je ne parlerai que de celles qui font exception à la règle.

1°. La *reine-marguerite*. Cette fleur veut d'abord

qu'on fasse un petit cercle de chenille jaune, auquel on attache plusieurs rangées de pétales de différentes grandeurs. Ces pétales, tantôt violets, ou rouges, ou blancs, ou lilas, sont composés de deux boucles allongées et serrées l'une dans l'autre à la manière des pétales ordinaires. On passe ensuite quatre brins de chenille jaune en croix qui remplissent le petit cercle. Ces brins se passent entre les pétales, puis on fait au milieu du cercle, des petites boucles, semblables à celles qui remplacent les pétales roulés dans la rose blanche mêlée de broderie dont j'ai parlé plus haut. Ces boucles se font en passant et repassant la chenille jaune sur les brins en croix du cercle. Elles sont destinées à figurer les mombreuses étamines de la reine-marguerite.

2°. Le *muguet.* Vous essayerez d'imiter les trois dentelures de cette fleur, en pinçant légèrement trois fois de la fine chenille blanche, en la comprimant à chaque dentelure, et l'arrondissant en la renflant vers le calice. Pour rendre les boutons, on n'a rien de mieux que de faire un nœud au bout de la chenille. Les jacinthes se font de même, si ce n'est que les dentelures sont plus profondes, courbées à droite et à gauche, et que la forme du calice est plus allongée. Chacune de ces petites fleurs s'attache sur la tige avec de la soie verte.

Plus loin en parlant des porte-montres, nous décrirons les boutons de rose.

Pour les fleurs de cerisier, de pêcher, on fait de

petites boucles comme nous avons dit pour l'aubépine, mais on remplit le centre de la fleur avec de petits points gonflés, c'est-à-dire non serrés et formant de petites boucles de soie ponceau. Généralement l'emploi de la soie est de bon goût, mais elle augmente beaucoup le travail.

On fait, surtout aux porte-montrès et aux corbeilles, des fleurs dites de fantaisie, où on dispose arbitrairement les boucles et les pétales, en leur donnant une multitude de couleurs contre nature. Souvent on place au centre de ces fleurs bizarres une immortelle naturelle, jaune, amaranthe, ou verte, mais ces fleurs, et surtout cet ornement, sont d'un mauvais goût.

Corbeilles et porte-montres.

Une foule de corbeilles d'osier, de cornets de sparterie, de sultans, de boîtes, de paniers enjolivés pour étrennes, se brodent et se garnissent en chenille : nous ne parlerons que des premières, tous les autres objets pouvant se faire d'après elles. Rien n'est plus facile et si joli.

On emploie presque toujours la chenille sur coton pour embellir les corbeilles ; tantôt on y met des fleurs, tantôt et plus souvent on se contente de les garnir avec de la chenille de deux couleurs, violet et vert, vert et rose, jaune et violet, orange et gros bleu, etc. On commence d'abord par environner les anneaux

de la corbeille d'une double spirale aux couleurs choisies (par exemple jaune et violet). On entoure de même le bord extérieur, et le couvercle de la corbeille (lorsquelle en a un); puis on fait partir en lignes diagonales de droite à gauche des brins de chenille jaune tout autour des parois de la corbeille; on revient au point d'où l'on est parti, et l'on décrit des lignes diagonales de gauche à droite, en chenille violette; cela donne une suite de carreaux losangés fort agréables; on les borde en bas par une ligne droite de chenille violette attachée en rond autour de la corbeille. On attache ensuite sur l'intervalle d'osier qui forme communément le pied des corbeilles, une chenille jaune cousue en dessous par des points de soie de même couleur qui lui font décrire des dents peu profondes et arrondies. Prenez ensuite une chenille violette, cousez-la de même de manière que le contour convexe de ses ondes se trouve opposé au contour concave des ondes de la chenille jaune, et réciproquement, ce qui formera une jolie chaînette de deux couleurs. Vous finirez ensuite le bord du pied de la corbeille par une spirale en chenille comme il est dit pour les anneaux.

Quant au couvercle de la corbeille, vous pouvez le couvrir de la même manière que le tour de la corbeille, mais vous pouvez aussi y mettre des fleurs assorties à vos nuances, comme des oreilles-d'ours, des jonquilles, des pensées, que vous ferez

en fleurs artificielles mélangées de broderie, ainsi que je l'ai expliqué plus haut.

Pour les corbeilles et paniers moins élégans, on se contente de garnir les anneaux, le pied, et le contour extérieur. D'autres fois on brode sur le milieu des parois, une guirlande de larges feuilles vertes, entre lesquelles on fait sortir de petites tiges, qu'on surmonte de trois petites boucles resserrées, en chenille rouge, pour figurer des cerises. Souvent la guirlande est de simple feuillage; d'autres fois encore elle représente des fleurs de toute espèce, mais cela ne convient guère qu'aux corbeilles rondes. Quand les corbeilles sont en satin, ce satin est brodé à l'avance en chenille, soit en couchure, sait au passé-épargné, soit avec le mélange des fleurs artificielles. Pour faire ces dernières corbeilles, il faut appliquer sur les parois une couche de coton non filé, que l'on renfle davantage au milieu des parois à l'endroit où se trouvent les fleurs. On attache ou on bâtit ensuite le satin, tout autour des parois, puis on le coud à grands points de surjet un peu couchés, on rogne les morceaux qui excèdent, puis on place une chenille en long sur ces coutures, en observant de la bien tirer au commencement et à la fin, pour qu'elle ne laisse paraître aucun point. On a soin de la prendre touffue, mais il vaut encore mieux l'arrêter de place en place par des points en soie de la même couleur, qui se perdent

dans le duvet, comme nous l'avons dit pour la broderie en couchure. Le couvercle de la corbeille se bourre de coton, se recouvre de satin, et se garnit de chenille de la même façon.

On fait des corbeilles de satin uni rose, ou bleu céleste, qui se garnissent ainsi sur les coutures et sur les bords d'un ou plusieurs liserés de chenille, d'une ou de deux couleurs assorties; une chenille blanche, l'autre pareille au fond du satin. Le plus souvent on met ces chenilles en spirale comme nous l'avons expliqué. Pour placer cette chenille en spirale ou en lignes onduleuses sur ces coutures, il faut d'abord passer la chenille dans la sparterie ou l'osier, puis faisant un pli-rentré au satin, le coudre après la corbeille en piquant perpendiculairement l'aiguille dessous et dessus la corbeille alternativement. Il faut écarter autant que possible la chenille pendant cette opération, premièrement pour n'en pas attraper le duvet, secondement pour que revenue à sa place, elle cache bien la couture du satin. Cela demande beaucoup de soin. Il vaut mieux faire la couture du satin comme je l'ai d'abord expliqué, puis coudre la spirale de chenille en piquant aussi de place en place perpendiculairement l'aiguille dans l'osier. Nous savons que chaque point de soie, doit en embrassant la chenille se perdre dans le duvet.

Il est encore un autre genre de corbeille que la chenille enjolive et garnit : ce sont les corbeilles à

petits rubans entrelacés. Voici la manière de les faire. Prenez deux pelotes de faveur satinée, ou pareilles, ou de deux couleurs, mais toujours très tendres, comme blanc et rose, blanc et bleu céleste, blanc et vert clair, blanc et lapis. Supposons que vous les ayez choisies blanche et rose : commencez par rembourrer votre corbeille de coton, ainsi qu'il a été dit, couvrez ce coton d'une mousseline grossière que vous coudrez tout autour du couvercle et des parois, comme j'ai dit pour le satin. Cette mousseline est là pour empêcher le coton de vous gêner, et de paraître quand les rubans viendraient à se déranger par l'usage. Cette préparation terminée, commencez à coudre dans la longueur du couvercle, du côté où il tient à la corbeille, une suite de rubans posés à plat, à points de surjet couchés. Ces rubans doivent être alternativement roses et blancs, et posés l'un après l'autre, près à près, sans laisser d'intervalle entre eux, et sans être retenus par un pli-rentré à la couture. A mesure que vous les coudrez, vous les couperez un peu plus longs que le côté du couvercle qu'ils doivent couvrir, afin de n'être pas exposée à les voir trop courts à la fin, et n'être pas obligée de les remplacer par d'autres. A mesure aussi que vous les couperez vous les étendrez bien à plat, et près du ruban précédent, et les attacherez sur le bord du couvercle avec une de ces petites épingles fines appelées *camions*. Le couvercle ainsi garni dans toute sa longueur, vous

retournerez la corbeille en large, et vous coudrez un ruban rose sur un des côtés latéraux du couvercle qui sera alors en face de vous, sur le genou, l'autre côté touchera le ventre. Vous coudrez ce ruban le plus près possible du bord, vous passerez ensuite alternativement ce ruban rose dessus et dessous les rubans cousus en longueur, de manière qu'il passe dessus les rubans roses, et dessous les rubans blancs. Vous continuerez de ruban en ruban jusqu'au bout, c'est-à-dire dans toute la largeur du couvercle, vous tirerez ce ruban de manière qu'il ne soit ni trop serré ni trop lâche, et vous le coudrez au côté latéral du couvercle qui se trouve auprès du ventre. Remontant ensuite au côté latéral placé sur le genou, vous coudrez tout près du ruban rose, un ruban blanc, que vous passerez de même sous les rubans de la longueur, en faisant bien attention que ce ruban blanc passe dessous les rubans roses, et dessus les rubans blancs. Vous en agirez du reste pour lui absolument comme pour le ruban qui l'a précédé, puis vous continuerez ainsi jusqu'à ce que la largeur soit toute couverte d'une suite de jolis carreaux satinés alternativement blancs et roses. Quand le dernier ruban sera placé, vous coudrez les premiers que retenaient d'abord les camions. Il y a tout à croire que les camions n'y seront plus alors, parce qu'en avançant vous aurez été obligée de les ôter; toutefois il ne faut les ôter que le plus tard possible, afin que les rubans de-

meurent bien à plat. C'est pourquoi il sera bon de peu serrer les rubans en les fixant avec les camions.

Quand votre corbeille sera tout entière recouverte de ce joli tissu, vous la garnirez en chenille rose et blanche selon les procédés que j'ai indiqués. Plusieurs personnes substituent à la chenille, une ou deux rangées de ruban satiné à plis *creux*, ou plis de *chicorée*. Puisque l'occasion s'en présente, je vais décrire ce genre de pli, d'autant plus qu'on s'en sert pour faire toutes les ruches, soit autour des fichus, des bonnets, des pélerines, ou des robes. Voici comment il faut s'y prendre pour réussir.

Ainsi que pour toute espèce de garniture, il faut plier en deux parties égales l'objet que vous devez garnir, et la bande que vous devez placer à plis creux, afin d'en trouver le milieu avec précision. Après avoir attaché ensemble la moitié de l'un et de l'autre, vous placerez l'objet (supposons que ce soit une pélerine) à plat sur vos genoux, et un peu de biais. Vous mettrez les pieds sur les barreaux d'une chaise pour plus de commodité. Il est aussi nécessaire que la pélerine soit posée à gauche. Ces préparatifs faits, vous prendrez la bande de garniture, et la poserez à plat à l'endroit de la pélerine sur l'ourlet. Vous appliquerez au commencement de la bande le pouce et l'index droits, et passerez sous la bande, entre ces deux doigts, le doigt du milieu de la main gauche. Vous releverez ce doigt plus ou moins, selon la grosseur des plis

que vous voulez obtenir, puis tenant toujours le pli entre les doigts droits, vous en sortirez le doigt gauche, et l'appliquerez perpendiculairement sur le milieu du pli, en ôtant en même temps les doigts de la main droite; vous remplacerez alors le bout du troisième doigt gauche par une fine épingle, piquée légèrement dans le pli afin de le conserver; puis vous irez tout à côté, ou un peu plus loin, selon que vous vous le serez proposé, recommencer un nouveau pli, jusqu'au terme de la pélerine. Ensuite vous enfilerez une aiguille d'une longue aiguillée, puis vous coudrez ces plis à points-devant tout le long des épingles que vous ôterez en avançant. Les personnes habituées ne prennent point cette dernière précaution, elles cousent le pli-creux à mesure qu'elles le marquent et dès qu'elles ont ôté les doigts. (1)

---

(1) On fait aussi des plis-creux doubles et contrariés; mais comme leurs détails sont étrangers à mon sujet, j'en fais la matière d'une note. Le pli-creux double consiste en deux plis-creux l'un sur l'autre. Pour en donner l'idée, il est nécessaire de dire que l'on fait souvent le pli-creux en pliant la bande à droite, puis à gauche, de manière que ces deux plis produisent l'effet de celui que nous avons précédemment décrit. Avec cette première méthode, on est plus assuré de la régularité des plis; la seconde est indispensable pour le pli-creux double, parce que c'est en formant deux plis l'un sur l'autre à gauche, et de même à

Vous ferez ces plis-creux très rapprochés autour de votre corbeille, en mettant aux quatre coins du couvercle un nœud de rubans; si vous voulez avoir et un plus joli tissu, et une plus jolie ruche, vous emploierez du ruban dentelé. On peut encore placer à chacun des carreaux de couleur, une perle d'acier, et même à chaque carreau, cela sera plus riche et plus joli. La méthode en est simple. On enfile une aiguille de soie blanche; on soulève légèrement un petit carreau, et l'on pique cette aiguille dessous, en la faisant ressortir au milieu du carreau; on enfile la perle, et après avoir repiqué l'aiguille très près de l'endroit où on l'avait sortie, et où par conséquent se trouve la perle d'acier, on va la ressortir au milieu du petit carreau suivant, où l'on répète la même chose. On remplace aussi les perles d'acier par des paillettes d'or et d'argent, ou des nœuds de soie plate (voyez la manière de faire les nœuds à

---

droite, qu'on peut le faire. Quant aux plis-creux contrariés, ils se font d'abord sur l'un des bords et non au milieu de la bande, comme tous les autres; puis, au second bord de la bande, on fait de nouveaux plis-creux dans l'intervalle des premiers, ce qui produit une opposition de plis très agréables. Mais ces plis-creux contrariés ne peuvent se faire que sur de l'étoffe qui ne se blanchit pas, parce qu'il est impossible de les repasser. On les emploie comme garnitures de robes. Les doubles plis-creux font de grosses ruches pour le même objet.

l'article *Broderie au passé*). Ces nœuds se font sur un fond tout blanc, et en soie de vives couleurs, comme ponceau, orange, violet.

Tout ce que j'ai dit pour les corbeilles, peut s'appliquer aux boîtes enjolivées, dont le couvercle sert de pelote; on les offre de même en cadeaux d'étrennes.

Les porte-montres en chenille se rapprochent des fleurs artificielles de cette façon; je ne parle point des porte-montres en satin blanc, brodés en chenille, soit en couchure, soit au passé-épargné, que l'on faisait il y a quelques années. La mode en est passée; les porte-montres sur laiton ont remplacé ceux-ci. Voici comme vous les ferez.

Vous couperez préalablement une baleine à corset de la longueur du porte-montre, environ six pouces; vous attacherez solidement et perpendiculairement à l'un des bouts, avec de gros fil tors, un large anneau de gros laiton ou fil d'archal, en sorte qu'il fasse un angle droit avec elle. Vous ferez partir de cet anneau quatre fils de laiton, deux à droite et deux à gauche; ces fils, nommés branches, longs à peu près de deux pouces et demi, s'éleveront de chaque côté de la baleine, et se courberont un peu de côté, afin de présenter à leur terme un cercle moitié plus large que l'anneau qui leur sert de point d'appui; ils porteront un second anneau fixé à la baleine au-dessus du premier, dans la même position, et par conséquent de sorte qu'ils soient paral-

lèles l'un à l'autre, et tous deux perpendiculaires à la baleine. C'est en quelque façon une petite corbeille au bas de la baleine (*fig.* 86); baleine *m*, anneau inférieur *n*, branches *o*, anneau supérieur *p*, fleurs *q*. Vous aurez soin de bien tortiller solidement par le bout le laiton de ces branches, soit après l'anneau du bas, soit après le cercle de laiton très léger qui les retiendra par le haut, et ira s'attacher à la baleine. Vous coudrez ensuite du taffetas vert en dessus et en dessous de l'anneau, en prenant garde de ne placer la couture ni en dedans ni en dessous, mais autour de l'anneau, ou vous la ferez à surjet, parce qu'un cercle de chenille la cachera facilement. Voici la charpente de votre porte-montre; il s'agit maintenant de la recouvrir. Il y a plusieurs façons de le faire, la plus jolie me semble celle-ci.

Enveloppez d'abord d'une spirale très rapprochée de chenille verte la baleine, et les deux petites branches les plus rapprochées d'elle. Préparez ensuite, selon la méthode des fleurs artificielles en chenille, deux branches de boutons de rose rose avec leurs feuilles; ces branches doivent être aussi longues que la baleine, parce que, destinées à s'enlacer autour d'elle, elles sembleront un peu plus courtes, ce qu'il faut. Je ne répéterai point ce que j'ai dit touchant la manière de faire les fleurs, mais je dirai quelques mots relativement à la forme des boutons de rose. Quand on aura fait la feuille den-

telée du rosier, à peu près comme j'ai indiqué pour la feuille de l'aubépine; on fera de même que je l'ai appris, la tige du bouton avec le brin de chenille qui a servi á faire la feuille; mais au lieu de couper cette chenille à la naissance du bouton, on le prolongera, non seulement jusqu'au point convenu pour le sommet de la fleur, mais on le retournera sur lui-même à ce sommet, de manière, non seulement à lui faire imiter une feuille de myrte, mais encore on lui en fera faire deux autres, l'une à droite, l'autre à gauche, un peu plus bas, ensuite on l'arrêtera et le coupera à la naissance convenue du bouton de rose. Cela terminé, on prendra de la chenille rose qu'on arrêtera en la tortillant après cette chenille verte, et l'on en fera une boucle allongée, à laquelle on donnera une forme cônique, en la fixant avec un point de soie rose au-dessous de la feuille de myrte faite à l'avance au sommet; deux autres boucles pareilles, et disposées de même, seront renflées par le bas, et donneront passage aux deux feuilles de myrte latérales; on voit que le bouton de rose est imité autant que possible.

Ces tiges de boutons de rose ainsi préparées, seront attachées avec du fil en spirale, après la branche de laiton la plus éloignée de la baleine; leurs feuilles inférieures s'abaisseront sur l'autre petite branche, et les branches croisées un peu avant le bout de la baleine mêleront leurs boutons, et s'inclineront gracieusement à droite et à gauche.

Voilà le haut des porte-montres fait, c'est ce qui doit s'appliquer à la cheminée. Quant au bas qui doit recevoir la montre, vous ferez une suite de larges pétales de rose, vous en attacherez bien solidement un premier rang autour de l'anneau dont nous avons parlé en commençant, puis vous surmonterez cette rangée de pétales semblables, mais dont le bout sera assez long pour aller s'attacher à l'anneau, en s'entrelaçant dans les pétales inférieurs; cela produira une sorte de petit vase demi-circulaire en pétales de rose. Les deux ou plutôt les quatre pétales voisins des petites branches de laiton, portant les longues branches de rose, seront attachés après avec de la soie rose ou même du fil, puisque le long de cette petite branche de laiton vous collerez une ligne droite de chenille verte, si toutefois il ne suffit pas de l'appliquer en l'arrêtant aux deux bouts de la branche; vous cacherez tous les bouts des pétales attachés après l'anneau, avec une torsade de chenille rose et verte.

Vous placerez ensuite un petit crochet de fil d'archal, ou mieux encore, une petite boucle de ce fil entourée de chenille, pour accrocher le porte-montre; vous pouvez aussi y mettre un nœud de ruban rose ou vert. Si vous voulez varier encore, et faire ressortir agréablement les nuances de vos chenilles, vous pouvez entourer la baleine de chenille couleur de bois; vous ferez ensuite un autre

porte-montre pareil. Les porte-montres sont toujours par paires.

Vous pouvez varier de mille manières la façon des porte-montres d'après ces indications; tantôt vous attacherez une gerbe de fleurs après la baleine; tantôt vous la remplacerez par un fort laiton; tantôt vous mettrez trois baleines que vous enlacerez avec de petites guirlandes à fruits (voyez plus haut à l'article *des corbeilles*), ou bien avec des torsades, des chaînettes, des dessins de fantaisie, que vous répéterez à l'autre partie du porte-montre, en multipliant les petites branches de laiton que vous enlacerez par des procédés semblables. La base des porte-montres est toujours la même, et quand la mode vous présenterait à l'avenir de nouvelles combinaisons, avec les procédés des fleurs artificielles en chenille, et des embellissemens de corbeille que je viens d'enseigner, vous pourriez imiter ses modèles sans avoir spécialement étudié la manière d'y réussir.

CHAPITRE X.

OUVRAGES EN PERLES.

L'ART de travailler en perles est, comme je l'ai dit en traitant les bourses, une espèce de tapisserie; c'est avec le point de tapisserie que l'on fixe les perles sur la toile ou le fin canevas. Ces perles ser-

vaient seulement autrefois à occuper les enfans, qui en faisaient des bagues, des croix et des colliers; ces ouvrages allaient de pair avec les ouvrages de crin dont s'occupent les écoliers. Mais sans cesser de fournir aux bijoux des petites filles, les perles ont pris depuis quelques années une grande extension; il n'est point de pension où elles ne soient mises en œuvre par les plus grandes demoiselles; on en fait des bourses, des tableaux, des anneaux de serviettes, des porte-montres, des sacs, et tout récemment des bracelets. Nous allons successivement nous occuper de tous ces objets.

Bourses en perles.

Voyez article *bourses*, où j'en ai parlé avec beaucoup de détail; il ne me reste rien à y ajouter.

Tableaux.

Ces tableaux représentent tous les objets possibles; des fleurs, des paysages, des fabriques, des bâtimens, des animaux et des hommes; ils sont enrichis de devises et de vignettes. Toutes ces images ne sont nullement difficiles, on n'a à redouter que la longueur du temps qu'elles exigent.

Nous pourrions presque, à la rigueur, renvoyer aussi ces tableaux à l'article *des bourses*, car nous y avons enseigné qu'il faut prendre un dessin colorié, le placer devant soi, et poser les perles tous les deux

fils avec le point de tapisserie (1), d'après l'ordre et les nuances des petits carreaux qui forment le tableau entier, chaque carreau indiquant une perle. Nous ajouterons qu'il est indispensable de fortement arrêter le fil quand l'aiguillée vient à finir, parce que les perles se suivraient l'une l'autre; on arrête en dessous avec un point de surjet, dans la boucle duquel on passe et repasse l'aiguille. Quoique ces tableaux se blanchissent au simple savonnage, il sera bon de les couvrir avec un papier de soie à mesure qu'on avancera.

Lorsqu'ils sont terminés, on les fait élégamment encadrer. Ils se présentent comme cadeaux de fêtes et d'étrennes; on en trouve les dessins chez tous les merciers.

Anneaux de serviette.

On prend, pour faire les anneaux de serviette, une bande de toile large d'environ deux pouces à deux pouces et demi, parce qu'il faut toujours laisser un peu de marge de chaque côté de l'ouvrage; cette bande sera longue d'un demi-tiers d'aune par le même motif. Vous aurez ensuite un dessin, dit dessin d'anneau de serviette, que vous

(1) C'est le point de tapisserie ordinaire. J'ai oublié jusqu'ici de parler du *gros point de tapisserie*, du *petit point*, des *points en mosaïque simple*, que représente la *fig.* 76 de la *pl. III*: la vue de ces points indique la manière de les exécuter.

suivrez avec soin. Votre bande toute recouverte de perles, vous achetterez un anneau de serviette en carton, revêtu de papier rose, et garni sur les deux bords, d'une petite vignette en acier ou cuivre doré; vous ferez fondre ensuite de la gomme arabique dans très peu d'eau, ou même vous vous servirez de colle de poisson, que vous étendrez avec une plume tout autour de votre anneau de carton. Cela fait, vous marquerez de chaque côté de votre bande brodée en perles, un petit pli-rentré que vous ferez tenir à l'envers de l'étoffe, par une légère couche de colle ou de gomme, placée entre l'étoffe et le pli-rentré; puis vous promenerez la plume encollée sur toute votre bande à l'envers, et vous appliquerez cette bande dessus l'anneau de carton en la tournant tout autour, après l'avoir fixée par un bout à l'endroit où les deux bouts des rebords sont rejoints. Votre bande doit être absolument juste à votre anneau, ni plus large, ni plus étroite, car il faut également éviter de laisser un espace vide en la rejoignant, ou de replier la broderie de perles. Votre mesure étant bien prise à l'avance, vous ferez un pli-rentré au bout non fixé de la bande, vous l'encollerez, et vous le poserez sur le bout précédent; ce bout ayant un peu de marge en toile, comme je l'ai dit en commençant, vous appuierez le pli-rentré sur cette marge, en sorte que la bande sera solidement collée, sans que la gomme touche aux perles. La toile ne doit pas paraître.

Porte-montres.

Je ne dirai rien sur la manière de broder les porte-montres en perles, ce serait vouloir inutilement se répéter, on n'a qu'à lire ce que j'ai décrit sur les bourses et les tableaux. J'apprendrai seulement que les porte-montres se composent de deux pièces de toile ; une pièce longue d'un demi-tiers, et large de trois pouces et demi environ pour le haut ; une autre pièce ou bande, haute d'à peu près deux pouces et demi, et large d'un demi-quart pour le bas. Vous broderez ces deux pièces selon le dessin que vous aurez choisi, et vous les taillerez aussi selon la forme de ce dessin, en laissant toujours un peu de marge sur la toile autour de la broderie, afin de pouvoir coller commodément votre ouvrage, comme je l'ai prouvé en parlant des anneaux de serviette.

Vos porte-montres brodés, vous aurez deux morceaux de carton dont l'un sera collé en rond au bout de l'autre, agréablement taillé dans sa longueur. Ce support en carton doit avoir à peu près la forme d'un bénitier. Vous ne pourriez travailler vous-même ce carton, qui du reste a l'inconvénient d'être lourd et grossier : il vaut donc mieux prendre de la sparterie un peu forte pour servir à monter vos porte-montres. Quand vous aurez taillé la sparterie sur votre broderie, mais un peu plus petit, vous coudrez un taffetas blanc, rose ou bleu, selon la couleur qui dominera dans votre dessin. Vous cou-

drez ce taffetas sur la pièce longue et la pièce large de sparterie qui répondent à votre toile brodée en pèrles. Ce taffetas, appliqué d'un côté de la sparterie, sera replié de l'autre côté, et cousu sur le pli de manière que le point-devant, qui le tiendra après la sparterie, n'en prenne que les fils, sans toucher nullement au taffetas de dessous. Quand les deux morceaux de sparterie seront ainsi revêtus, cousez sur la partie inférieure de la pièce longue, et du côté dépourvu de taffetas, la pièce large, en lui donnant la forme demi-circulaire du vase d'un bénitier, et de sorte que le côté doublé de taffetas se trouve placé à l'intérieur de ce vase. Il sera bon de faire à ce morceau un petit pli au milieu par le bas; collez ensuite, en procédant comme je l'ai dit à l'article précédent. Collez le morceau large de la broderie, et posez-le sur la sparterie qui forme le vase du bénitier, ou, pour mieux dire, du porte-montre. La manière dont le morceau de toile a été taillé d'abord, et sa souplesse, vous dispenseront de répéter le petit pli fait à la sparterie, pli qui, du reste, est imperceptible, et n'est qu'une simple précaution contre la roideur de la paille. Collez après cela le morceau long de la broderie sur le morceau long de la sparterie, en faisant bien également et bien proprement le pli-rentré tout autour de la toile. Vous avez déjà dû prendre ce soin pour la pièce large du bas, puisque j'ai recommandé d'agir comme pour les anneaux de serviette; mais j'en répète l'injonction, parce que cela est plus impor-

tant et plus difficile pour cette seconde partie du porte-montre. Cette opération terminée, garnissez votre porte-montre d'une frange de perles très resserrée (voyez la garniture des bourses de perles), ou d'une petite torsade de plusieurs fils enfilés de perles de diverses couleurs assorties à votre dessin. Quelle que soit la garniture que vous choisirez, vous ne la mettrez que tout le long de la pièce longue du porte-montre, sans garnir le haut de la pièce large qui fait le vase. Vous placerez en bas, au-dessous du vase, à l'endroit de sa jonction avec le pied du morceau allongé, une certaine quantité de boucles de perles mélangées, selon les couleurs choisies; ces boucles doivent former une sorte de joli gland. Vous placerez ensuite un nœud de ruban de la couleur de la doublure au sommet du porte-montre, afin de l'accrocher commodément. (1)

Sacs et bracelets.

Je n'ai que peu de chose à dire touchant ces deux articles; aussi vais-je les réunir. Commençons par les sacs dits autrefois *ridicules*. Selon la forme que vous voudrez donner à votre sac, soit rond, soit ovale (*fig.* 87), vous plierez en deux un morceau de toile large d'un peu plus d'un tiers, et long d'un peu moins d'un quart. Vous appliquerez cette toile

(1) On fait aussi des porte-montres plats, c'est-à-dire sans vase inférieur.

ainsi pliée sur le modèle de sac que vous aurez choisi ; vous l'y attacherez avec des épingles, et vous la taillerez selon la forme de ce modèle. Vous ôterez ensuite les épingles, et trouverez les deux morceaux de votre sac tenus l'un à l'autre, et taillés absolument semblables ; vous les broderez ensuite en perles, selon ce que j'ai dit plus haut pour les autres objets, et vous ne manquerez pas de laisser un morceau de toile non brodé tout autour du sac pour faire la couture. Il sera bon de marquer, en commençant, ce morceau par un fil bagué.

Votre sac achevé de broder, il faudra le doubler en taffetas blanc ; pour cela, vous plierez d'un côté les deux morceaux du sac, de manière que la broderie se touche. Vous plierez d'un autre côté la doublure en deux ; ensuite, plaçant le sac et la doublure ainsi pliés l'un sur l'autre, vous les bâtirez ensemble du côté du sac, afin de voir par l'envers de la broderie, si vous baguez bien justement sur le bord des perles. Vous coudrez après cela le sac et la doublure ensemble, par une suite non interrompue de points-arrière, en faisant bien attention de prendre les quatre morceaux à la fois, c'est-à-dire les deux morceaux du sac et les deux morceaux de la doublure.

La couture finie, vous enfoncerez la main gauche dans la doublure, et vous la retournerez sens dessus dessous de la main droite : cela environnera tout le sac avec la doublure, et vous évitera de faire une

couture rabattue ou de passer un fil, puisque la couture se trouvera ainsi avoir deux endroits. Cette opération a beaucoup de rapport avec celle que j'ai indiquée pour retourner la doublure des manches; mais, bien que la différence soit légère, il y a une différence, et c'est pourquoi j'ai décrit cette seconde opération en détail, plutôt que de renvoyer à la première. Vous doublerez ainsi tous les sacs, de quelle étoffe et de quelle forme qu'ils soient. Les bourses se doublent aussi par ce procédé; toutefois leur petitesse et leurs ornemens empêchent souvent d'y avoir recours, et l'on pose un côté de la doublure sur l'autre côté en embrassant circulairement la bourse. Une couture rabattue joint le second côté de la doublure sur le premier.

Vous garnirez votre sac avec des franges de perles à plus grandes boucles que pour les bourses, mais faites de la même façon (1); vous en assortirez de même et mélangerez les couleurs comme seront assorties et mélangées les couleurs de votre dessin. Vous coudrez ensuite un fermoir à votre sac.

Si vous voulez que la garniture en soit plus simple et plus vite faite, vous enfilerez un très long fil de perles de couleur assorties avec les fleurs du sac, mais tranchées avec le fond, qui ordinairement est blanc. Vous doublerez ou triplerez ce fil de manière qu'il fasse un petit cordon de trois brins; ensuite

(1) On fait aussi, avec cette espèce de frange, des bayadères, sorte de collier noué.

vous l'appliquerez en long sur la couture de votre sac à gauche. Après le premier point destiné à arrêter, vous écarterez les perles à une distance de quatre ou six lignes, et vous coudrez à l'envers, un peu de biais, dans le fil qu'auront laissé les perles écartées pendant trois autres lignes environ. Vous piquerez l'aiguille à la distance de six autres lignes, et coudrez comme la première fois; cela sert à figurer que le cordon de perles est alternativement rentré et sorti en dessous et en dessus le sac, ce qu'on ne peut faire. Cette petite manœuvre se fait également, et dans le même but, pour le rang de perles d'acier dont on garnit souvent la couture des sacs d'étoffe de soie ou de velours.

Les bracelets de perles sont, à proprement parler, les bandes d'anneaux de serviette un peu plus longues, qu'on double de taffetas, et qu'on attache à un fermoir de bracelet, ou à un bouton d'acier au moyen d'une boutonnière, non fendue dans l'étoffe brodée, comme nous en avons donné la description à l'article *Couture*, mais posée comme une boucle de fil ou de soie de la grandeur du bouton, pour qu'il puisse y entrer et en sortir commodément. Afin de donner à cette boucle la force et la solidité convenables, on la répète quatre à cinq fois, en recommençant chaque fois de nouvelles boucles aux endroits où commence et finit la première. On fait chaque nouvelle boucle entièrement semblable à celle-ci, et on les joint toutes ensemble au moyen d'un point de feston ou d'un cordonnet comme

celui du plumetis; observant, pendant que l'on fait ce cordonnet, de bien soutenir la boucle sur l'index gauche, afin de ne la pas trop resserrer, ce qui la diminuerait. Faites un peu attention à la façon de cette boutonnière, parce qu'elle est fort en usage maintenant. On l'emploie pour les boutons plats ou pointus qui boutonnent quelques fichus ou les poignets de manches; on s'en sert aussi pour remplacer les petites *portes* ou boucles de laiton dans lesquelles entrent les agrafes de même composition. Dans le premier cas, c'est afin d'éviter de couper l'étoffe; dans le second, c'est pour éviter l'intervalle qui se trouve entre deux morceaux attachés par l'agrafe et sa *porte*.

L'explication de ces deux derniers objets complétant avec surabondance les détails des ouvrages en perles; nous allons nous occuper maintenant des ouvrages en cheveux.

CHAPITRE XI.

OUVRAGES EN CHEVEUX.

Ils sont variés à l'infini, et nous sommes surpassés, en ce genre, par des peuples bien moins avancés que nous dans les arts. Il serait difficile à la Française la plus patiente d'imiter les broderies que les Circassiennes font sur les plus fines étoffes avec leurs longs cheveux noirs employés un à un; et à plus

forte raison d'égaler les tissus variés à l'infini que l'on voit dans les collections de Londres, et à la confection desquels les beautés insulaires de la mer du Sud consacrent leur chevelure et leurs longs loisirs. Nous ne parlerons que des cordons, des chiffres et des camaïeux.

Cordons en cheveux, bagues, bourses et bracelets.

On les tresse de mille manières différentes, et on les emploie à faire des cordons de montre, des bracelets, des colliers, des ceintures. On emploie à cet effet, soit des cheveux bouillis dans l'eau pure, puis filés à la manière ordinaire, soit, quand les cheveux sont assez longs, des tresses de trois cheveux ou plus. Lorsqu'un des cheveux employés à la tresse, devient trop court, on l'allonge en y ajoutant un autre cheveu avec un peu de colle de poisson. On peut donner à la tresse une longueur indéfinie en collant successivement plusieurs cheveux au bout les uns des autres. Ces tresses et ces fils sont employés par le passementier à faire des nattes, des cordons de toutes les formes, soit à la main, soit au crochet, soit comme si c'était du fil ou de la soie. Les procédés sont les mêmes; et, puisque nous les avons décrits, il est inutile d'y revenir. Comme on ne peut pas faire de nœuds, on trempe par le bout les divers assemblages de tresses et de cheveux dans une dissolution épaisse de colle de poisson. Ces bouts se cachent ensuite de plusieurs manières; les bagues,

par exemple, se font avec un très petit cordon dont les extrémités sont réunies sous un chaton en or. Les bracelets sont composés de tresses disposées suivant différens dessins, et réunies à l'extrémité sous l'agrafe métallique qui sert à les attacher. Les fils de cheveux et les tresses très fines servent à faire des bourses par les procédés ordinaires.

Chiffres en cheveux.

Pour les médaillons renfermant des chiffres en cheveux, le travail est tout différent, bien plus ingénieux et bien plus agréable. Pour tous instrumens, il suffit d'avoir de la colle à bouche, deux ou trois pinceaux, quelques petits bâtons d'ivoire, les uns applatis, les autres pointus, un bon canif, des ciseaux fins, et quelques unes de ces plaques d'ivoire ou de porcelaine employées pour la peinture en miniature. Elles se vendent toutes prêtes chez les marchands de couleurs; mais, pour s'essayer et apprendre, il suffit de quelques jetons, ou même de petits morceaux de carton fin. On fait tremper la colle de poisson dans l'eau froide pendant vingt-quatre heures, puis on la dissout dans de l'eau chaude en suffisante quantité pour que la dissolution ou gelée soit un peu épaisse.

Quand vous êtes ainsi approvisionnée, et qu'il ne s'agit plus que de travailler, commencez par dessiner bien exactement sur une plaque d'ivoire, avec un crayon ordinaire taillé très fin, le chiffre que vous voulez faire. Avec un pinceau trempé dans la colle à

bouche, recouvrez avec délicatesse tous les traits de votre dessin d'une très légère couche de colle à bouche; mouillez de salive un autre pinceau qui ne doit jamais être trempé dans la colle à bouche. Avec ce pinceau, enlevez un des cheveux que vous voulez employer; placez-le sur le dessin. Avec une baguette d'ivoire, faites-lui suivre tous les contours du chiffre, de telle sorte qu'il soit fixé en place par la colle à bouche. On parvient facilement à ce résultat en faisant glisser d'une place à l'autre le cheveu avec la tige d'ivoire; mais il faut qu'il soit souple, et si ceux dont on se sert ne l'étaient pas assez, on les rendrait tels qu'on les désire en les faisant bouillir dans de l'eau pure.

Ce cheveu, qui suit tous les contours, et qu'on pourrait nommer *cheveu d'esquisse*, doit être d'une longueur telle, qu'il ne soit pas besoin de l'ajouter à un autre là où le trait du dessin est continu. On le coupe, ou on prend un autre cheveux quand ce trait s'interrompt. Ainsi, si l'on voulait faire un B, le jambage de droite serait fait d'un seul cheveu; un seul autre serait employé pour les deux demi-cercles en le croisant au point où ils forment un angle rentrant, de manière à lui faire faire intérieurement une très petite boucle. Si on l'aimait mieux, on pourrait en employer deux, un pour chaque demi-cercle. Cette opération faite, le chiffre est véritablement esquissé, et il serait terminé si les jambages des lettres avaient partout la même largeur; mais ils sont formés de *déliés* et de *pleins*, c'est-à-dire

de parties très fines et d'autres plus larges. On voit déjà que le cheveu placé suffira pour les déliés, et on fera les pleins en *renforçant* ce cheveu aux endroits convenables.

Voici ce qu'on entend par *renforcer*. Dans les endroits où le dessin recouvert de colle indique des pleins ou parties élargies semblables à celles que l'on produit en appuyant davantage la plume, on applique un autre cheveu de la longueur convenable, et pressé avec la pointe d'ivoire de manière à ce qu'il joigne exactement le cheveu d'esquisse sans qu'il y ait d'interstice entre eux. A côté de ce cheveu, on en place de la même façon un autre plus court; puis un troisième, etc. La colle du dessin fixe tous ces cheveux; et si on les place, soit à droite, soit à gauche du premier, si on en met un nombre convenable, et si l'on règle adroitement leur longueur conformément à l'esquisse au crayon, il est visible qu'on réussira à très bien imiter tous les traits d'une plume. On imitera encore mieux la diminution d'épaisseur à l'aide de la diminution graduée de la longueur des cheveux, si on a soin de couper ces cheveux de biais à la pointe. Ajoutons quelques observations qui aideront à donner à ce travail toute la perfection dont il est susceptible. 1°. Il faut employer juste la quantité de colle nécessaire, car si elle passait par-dessus les cheveux, et qu'elle ne fût pas de bonne qualité, elle les ternirait en séchant. 2°. Les cheveux doivent être serrés l'un

contre l'autre, de manière à couvrir exactement l'ivoire. 3°. Les cheveux ne doivent jamais passer l'un sur l'autre. On les coupe avec les ciseaux à l'endroit où les jambages se croisent, en ayant la précaution de couper seulement les cheveux formant le jambage que le dessin indique comme passant sous l'autre. 4°. Lorsqu'on a des cheveux de deux couleurs, on peut faire chaque lettre d'une nuance différente.

Camaïeux.

Ce nom désigne principalement de petites peintures pour lesquelles on n'emploie que les nuances d'une seule couleur. On les imite très bien avec des cheveux de diverses teintes, et lorsqu'on n'a pas des nuances assez variées de cette manière, on complète l'espèce de palette que les cheveux fournissent, avec de la colle diversement colorée. Ce procédé est d'ailleurs le même que pour les chiffres. Tout consiste à recouvrir un dessin avec des cheveux collés, en mettant un seul cheveu sur les traits un peu fins, deux ou un plus grand nombre sur les traits plus forts, et en variant les cheveux de la manière convenable relativement à la longueur et à la couleur. Mais lorsqu'on fait en ce genre ou des tombeaux, ou des arbres, il y aurait de longues places uniformes bien ennuyeuses à remplir de cette manière, ou de petites feuilles dont le nombre et la délicatesse fatigueraient la main la plus exercée

et la plus patiente. Voici comment on abrége ce travail : on prend de la main gauche par un bout, une petite *flotte* ou paquet de cheveux. On la frotte de colle; puis à l'aide d'un morceau d'ivoire ou de bois dur, on l'aplatit sur une glace, en ayant soin de rapprocher les cheveux qui voudraient s'écarter, et en prenant garde qu'ils ne se croisent pas. On obtient ainsi une plaque formée de cheveux collés bien parallèlement les uns aux autres. Quand elle est sèche on la sépare aisément de la glace et on lui donne sans peine en la découpant toutes les formes dont on a besoin. On en forme de petites feuilles en losange, et on colle le tout sur le dessin. Si par exemple on voulait faire une pensée, on sent combien on simplifierait le travail, en taillant de la sorte les cinq pétales et les feuilles dentelées de la tige.

Quelquefois on contourne et on frise ces flottes aplaties et collées, en se servant pour cela d'un petit cylindre de fer légèrement chauffé. On les taille ensuite comme on veut et on en forme des gerbes.

Si on avait seulement des cheveux noirs ou des cheveux blonds, il serait facile de les travailler de façon à obtenir les nuances dont on aurait besoin. Pour cela, on collerait les cheveux blonds avec de la colle colorée avec du noir d'ivoire, à différentes doses; ou bien, on ferait tremper plus ou moins long-temps les cheveux noirs dans de l'*acide muriatique*

oxigéné. Cet acide finirait même par les rendre presque blancs. Presque tous les acides produiraient avec moins de force un effet analogue.

Il ne sera pas difficile de réussir dans tous ces ouvrages pour peu qu'on s'y exerce. Les femmes en font une multitude qui exigent plus de temps et d'adresse. Il en est peu cependant qui puissent servir à préparer des cadeaux plus précieux, et on n'y suppléerait pas en faisant faire ces dessins par des *artistes* en cheveux. Ces artistes prétendus préparent à loisir des plaques de cheveux de toutes les nuances, les découpent même à l'avance, jettent de côté ceux que vous leur apportez, et souvent au lieu des derniers restes d'une personne qui nous fut chère, ils nous livrent la dépouille d'un forçat ou d'une prostituée.

CHAPITRE XII.

L'ART DES REPRISES, CONTENANT LES REPRISES SIMPLES, A SURJET, A PIÈCE, A DENTELLE; LES REPRISES LACÉES, ET LES REPRISES PERDUES.

Les étoffes se déchirent par l'usage, ou s'accrochent par accident, et si l'on néglige de raccommoder les trous, ils s'augmentent graduellement, et ne tardent pas à devenir irremédiables. Aussi une jeune personne soigneuse, n'en laisse-t-elle aucun

sur son linge, ou ses vêtemens; elle se hâte d'y faire des *reprises*. Je vais lui en faciliter les moyens.

L'art des reprises se divise en sept façons : 1°. les reprises simples; 2°. les reprises à pièce; 3°. les reprises à surjet; 4°. les reprises à dentelle; 5°. les reprises à point de boutonnière, ou de feston; 6°. les reprises lacées; 7°. les reprises perdues. Je vais les décrire successivement.

1°. Les *reprises simples*. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet, à l'article de la *broderie en reprise*. Ce sont les reprises les plus habituelles.

2°. Les *reprises à pièce*. Ces sortes de reprises se font aux trous ronds, comme de larges trous de brûlure, elles ne sont pas en usage sur les robes, ou semblables objets exposés à la vue, mais on les emploie sur le linge, principalement quand il a peu de finesse, et qu'on ne peut raccommoder autrement les trous. Voilà comme vous ferez une reprise à pièce.

Vous prendrez un petit morceau d'étoffe pareil à l'objet que vous voulez raccommoder, et vous appliquerez ce morceau sur le trou à l'envers. Vous le bâtirez, puis vous ferez à l'endroit tout autour du trou, soit carré, soit rond, plusieurs suites de six à huit points de reprise, en prenant bien à chaque point, et la pièce et le bord du trou. Quand vous les aurez ainsi réunis tous les deux, vous ôterez le fil du bâtis, et vous couperez d'une part les parties effilées du trou, et d'autre part les morceaux excé-

dans de la pièce. On sent que les points de reprise doivent être bien rapprochés, et contrariés avec soin afin que la pièce demeure.

On fait ordinairement cette reprise à l'endroit, à cause de la difficulté de prendre toujours le bord du trou à l'envers. Toutefois c'est aller contre les règles des reprises, qui se font toujours à l'envers pour qu'on ne voie pas les petites saillies que fait le fil en se repliant à chaque rangée de points. Quand on se propose de faire la reprise à pièce avec soin, il faut observer le principe de travailler à l'envers; et pour être bien sûr de piquer l'aiguille dans le bord du trou, baguer sur ce bord. Alors on travaillera avec autant d'assurance à l'envers qu'à l'endroit, et si la pièce est bien appliquée sans faux plis, comme on ne verra que très peu la reprise, on ne verra aussi que très peu le morceau.

Reprises à surjet.

Ce genre de raccommodage se fait aux robes, et à tout autre objet où *l'accroc* a emporté le morceau déchiré de l'étoffe, mais il se fait avec beaucoup plus d'avantage aux étoffes rayées ou à fleurs, parce qu'en *rapportant*, c'est-à-dire en réunissant bien selon l'ordre du dessin, les fleurs de la robe avec celles du morceau ajouté, on empêchera plus aisément le surjet de paraître, qu'à une étoffe unie. Voici de quelle manière vous procéderez pour la

reprise ou plutôt pour la pièce à surjet ; vous achèverez d'enlever le morceau d'étoffe déjà emporté par l'accroc, et vous donnerez au trou une forme carrée. Vous ferez un pli-rentré tout autour de ce trou ainsi disposé, puis prenant un morceau d'étoffe pareille vous le couperez absolument égal au trou ; sauf ce qu'il est nécessaire de laisser en sus pour faire un pli-rentré tout autour du morceau. Si c'est une étoffe à dessin, vous aurez soin de bien rapporter les fleurs, ou les raies dont il est composé. Vous bâtirez ainsi cette pièce après le trou, à l'envers, et vous ferez pour réunir les plis-rentrés de la pièce et du trou, un surjet où vous ne mordrez qu'un seul fil. Vous prendrez bien garde surtout d'arranger convenablement les coins, cela demandant le plus d'attention. Vous écraserez ensuite le surjet avec un dé, vous ôterez les bagûres, et votre travail sera terminé.

Il arrive souvent, lorsque le trou est plus long que large, que, pour éviter l'ennui d'arranger les coins de la pièce, on fait le surjet seulement en long, et qu'ensuite, remettant l'étoffe à plat sur le genou, on réunit la pièce et le trou en largeur par une étroite reprise, et quelquefois par le point-lacé dont je parlerai plus bas. C'est ce qui a valu à ce raccommodage le nom de *reprise à surjet*, car ce mélange est beaucoup plus fréquent que le surjet tout seul. Quand le trou est plus large que long, c'est alors sur la largeur qu'on surjète, et sur la longueur

que l'on fait la reprise. Il faut, pour les deux opérations, employer du fil très fin.

Reprise à dentelle.

Si vous avez des trous ronds ou carrés à du linge (à un drap ou à une serviette, par exemple), et que vous ne veuilliez pas y mettre un morceau, parce que le trou a trop peu d'étendue pour cela, vous ferez tout autour du trou un point de feston, ou un petit cordonnet, puis vous y ferez, en fil à coudre, le point de tulle jusqu'à ce qu'il soit rempli. Beaucoup de personnes se contentent de cela, mais elles ne doivent pas être imitées. Ce point de tulle ne doit être qu'une préparation, parce qu'il produit un *clair* trop peu d'accord avec la toile. Il vous faudra le recouvrir entièrement avec du fil plat de points de reprise contrariés et répétés jusqu'à ce que le tissu n'en soit plus transparent. Vous pourrez aussi faire un tissu sur le trou rond, sans le secours du point de tulle, et vous vous y prendrez ainsi.

Vous ne ferez point de cordonnet ou point de feston autour du trou, à moins que l'étoffe ne soit trop molle; en ce cas vous y feriez des points de surjet très couchés, et non moins éloignés. Ensuite appliquant l'étoffe sur le genou, vous la souleverez sur les troisième et quatrième doigts de la main gauche, et la retiendrez sur ces doigts, de manière que le pouce resté dessus l'étoffe pose sur le qua-

trième doigt placé dessous, et que l'index dans la position du pouce, soit posé sur le troisième doigt, parallèle au quatrième. Cette manœuvre donnera une espèce de tension à l'étoffe, et vous vous en servirez pour *jeter* des fils près à près sur la largeur du trou. Vous devez vous rappeler que jeter des fils sur un trou, c'est piquer l'aiguille à un bout, ou d'un côté, et la ressortir au bout, ou au côté opposé, ce qui étend le fil sur l'intervalle compris entre les deux côtés ou les deux bouts. Lorsque vous aurez ainsi garni le trou en largeur, vous retournerez l'étoffe, et vous passerez alternativement l'aiguille dans la longueur, dessous et dessus les fils. Au second rang vous ferez la même chose en contrariant les points ; vous serrerez autant que possible ces rangées de longueur, afin que la reprise n'écarte pas ; mais il est bien rare que cela n'arrive, parce qu'on ne prend pas du fil assez fin, et qu'on n'y met pas des soins bien minutieux. Ce serait alors la *reprise perdue* à peu près, et à moins que le linge que vous avez à raccommoder ne soit très beau, il vaut mieux que cette reprise conserve son nom de *reprise à dentelle*, en s'écartant quelque peu, car les reprises perdues sont d'une excessive longueur.

Reprise à point de boutonnière ou de feston.

Ces reprises sont encore une façon de mettre une pièce à un trou rond ou carré, sans être obligée de

faire une couture. A cet effet, garnissez le trou tout autour d'un point de boutonnière rapproché, et en fil assez fin. Garnissez de même la pièce que vous aurez coupée sur le trou, et si juste qu'il semble que vous veuilliez coller ses bords aux bords du trou. Le point de boutonnière doit être serré. Le trou et la pièce étant ainsi préparés, placez la pièce dans le vide du trou, en l'attachant à deux ou trois endroits par une épingle, puis piquez votre aiguille dans chaque point de boutonnière sur le bord du trou, et dans chaque point de boutonnière sur le bord de la pièce. On peut remplacer le point de boutonnière par un point de feston. Cette reprise est fort en usage pour raccommoder les serviettes et les draps.

Reprises lacées.

Quand on a à raccommoder un trou non déchiré, mais coupé, comme serait la fente que produit dans une étoffe un coup de canif ou de couteau, on a recours aux *reprises lacées*. Voici comment vous vous y prendrez pour la faire.

Vous tiendrez bien ferme d'abord la fente repliée, de manière à ce qu'elle forme une espèce de croix avec l'index gauche entre le pouce et le troisième doigt, comme nous l'avons souvent dit. Vous ne ferez point de nœud à l'aiguillée et vous passerez votre aiguille vis-à-vis le bout de la fente voisine du troisième doigt. Vous la passerez à quelque distance de

la fente pour plus de solidité, et vous laisserez le bout de l'aiguillée depuis la fente, en dessus; ce bout servira en même temps à arrêter, et à vous guider. Quand vous serez habituée, vous le passerez en dessous; vous tournerez ensuite l'aiguille de manière à en placer la tête vers vous, et vous la piquerez un peu au-dessous du bout de l'aiguillée, et dans le fil de l'étoffe qui suit la fente, et vous irez la ressortir à gauche de la fente après six, huit, ou dix fils environ, selon la grosseur de l'étoffe. Cette première opération vous a donné un point en dessous, vous le répéterez de dessus en retournant la pointe de l'aiguille vers vous, et la repiquant à l'endroit même où vous l'avez piquée la première fois, et en la ressortant à droite de la fente à une égale distance où vous l'avez sortie à gauche. Non seulement cette manœuvre vous donne un point de dessus à gauche, mais encore un point de dessous à droite, et quand vous la recommencez en retournant l'aiguille, elle produit un point de dessus à droite, et un de dessous à gauche, ce qui fait un point-lacé.

Il faudra bien prendre garde à toujours sortir l'aiguille à droite et à gauche dans le même fil, afin que les points demeurent en droite ligne. Tant que vous ne serez pas arrivée à la fente, il faudra aussi faire attention à bien prendre au milieu dans le même fil, mais une fois parvenue à la fente, vous serez débarrassée de ce soin. Cette reprise bien faite

présente un cordonnet large et plat, partagé par un léger sillon, la *figure* 88 représente le point assez rapproché.

Vous reprendrez le fil en faisant trois petits points-devant le long de la fente, du côté opposé à celui où vous devez continuer le point. Vous appliquerez le bout de l'aiguillée achevée, sur le bout de l'aiguillée nouvelle que vous venez de fixer par les points-devant. La suite des points-lacés les cachera tous deux à la fois.

La fente étant toute fermée, vous continuerez à lacer des points après, comme vous avez fait avant. Ensuite vous arrêterez en passant l'aiguille sous une douzaine de points à gauche, et la ressortant en dessous, vous arrêterez à l'envers en faisant un point de surjet bouclé, comme vous l'avez vu souvent. Vous prendrez ce point de surjet sur l'étoffe que les points-lacés couvrent, et vous prendrez garde à ce qu'il ne paraisse pas en dessus. Lorsque la reprise est courte, on passe souvent l'aiguille, pour arrêter du bas en haut du point-lacé.

Ce point ne sert pas seulement en reprise, il est encore employé à réunir deux morceaux quand l'étoffe se trouve coupée trop étroite pour faire des pli-rentrés, ou quand la délicatesse de l'ouvrage s'oppose à la petite grosseur de ces plis. Lorsqu'on a trop allongé la fente d'un jupon, d'une chemise d'homme ou autre objet, on ne peut mieux la raccourcir qu'avec le point-lacé, puisqu'il ne diminue

rien sur l'étoffe. On peut s'en servir aussi pour placer des pièces aux trous ronds et carrés, mais je ne l'ai point vu employé ainsi. Comme il est fort long à faire, on n'en fait une couture que lorsque d'autres genres de points ne pourraient convenablement le remplacer. Son usage le plus commun est de raccommoder les gants fendus par accident; si le gant s'est fendu parce qu'il est trop étroit, on lâche le point-lacé, de manière à laisser un petit intervalle entre les deux morceaux de la fente.

Reprises perdues.

Voici le *nec plus ultrà* des reprises, celles qui demandent le plus de soin et produisent le plus d'illusion, puisqu'elles ne s'aperçoivent jamais, aussi se paient-elles fort cher aux ouvrières; la moindre reprise de ce genre est de trente sous, et il en est quelquefois qui coûtent jusqu'à quarante francs. Les très grands accrocs sur la mousseline de l'Inde et sur les cachemires, expliquent comment on peut mettre un prix aussi élevé à ce raccommodage.

Les procédés en sont plus longs et plus minutieux que difficiles. Les voici.

Quand vous avez à faire une reprise perdue sur une étoffe quelconque, vous commencez par tirer tous les fils rompus, soit en long, soit en large, jusqu'au point où vous devez commencer et finir la reprise. Vous coupez tout autour de ce point ainsi

marqué, la sorte de charpie qu'ont produite ces fils tirés, puis, retournant l'étoffe à l'envers, vous montez l'endroit du trou sur un papier vert, afin de donner une roideur commode à l'étoffe, et de ménager la vue, que cette opération fatigue extrêmement. Cela fait, vous enfilez une aiguille très fine et à chasse-longue, d'un fil de mousseline de batiste ou tout autre selon l'étoffe que vous avez à *repriser*, et vous jetez un fil en largeur à chaque fil que vous avez tiré; vous n'arrêtez point ce fil en le fixant par un point aux deux bords opposés du trou, comme vous avez fait jusqu'alors, mais vous le faites retenir beaucoup plus loin à droite et à gauche, par une bagûre à points très rapprochés. Cette longue manœuvre terminée, vous retournez l'étoffe, et la prenant en longueur, vous passez alternativement l'aiguille dessous et dessus les fils que vous avez jetés précédemment; vous contrarierez ces points au second rang, que vous presserez le plus possible contre l'autre, car chaque rangée en longueur doit répondre à un des fils que vous avez tirés dans ce sens. Ce second rang ne se fait point en retournant l'aiguille, comme à toutes les autres reprises. Quand on est arrivé à la fin du premier, on coupe l'aiguillée, et l'on va travailler au bout d'où l'on était parti. A la fin de la reprise, on coupe et les bouts des fils restans à chaque rangée en commençant et finissant, et les bouts des fils jetés que retenaient les points provisoires de la bagûre.

On sent combien cette opération exige de soin et d'application. C'est de la mousseline, de la perkale, de la batiste qu'il faut faire, et ce n'est pas encore tout. Ces étoffes sont à tissu non croisé, et il suffit de rapprocher et d'enlacer les fils qui les composent; mais quand il faut *repriser* une étoffe croisée, comme les schalls dit Ternaux, et les cachemires, alors on doit imiter le croisé du tissu; on y parvient en prenant chaque fil jeté en large un à un, comme si l'on faisait un point-côté. On voit combien cela augmente l'ouvrage, car, en prenant les fils selon la méthode du point-devant employée pour la reprise perdue précédente, et pour toute autre reprise ordinaire on avait la faculté de faire huit à dix points à la fois, au lieu que pour cette dernière reprise, il faut, non seulement prendre les fils un à un, mais encore retourner à chaque point l'aiguille, à cause de la nécessité d'alterner en dessus et en dessous de point en autre.

Plusieurs faiseuses de reprises perdues ne coupent pas l'aiguillée à la fin de chaque rangée, elles se contentent de laisser au bout de ces rangées, en bas et en haut, de longues boucles de fil qu'elles coupent quand la reprise est terminée. Cette manière est plus rapide, mais elle a l'inconvénient de vous exposer à couper en même temps la partie de l'étoffe placée sous ces fils; en outre, on peut aisément, pendant la durée de l'ouvrage, accrocher une de ces boucles qui resserrerait ainsi la reprise

et détruirait tout le travail. Il est donc prudent de s'abstenir de ce moyen pour les reprises perdues, mais il est bon de l'employer aux reprises ordinaires, afin de mieux imiter le tissu que l'on a à réparer.

APPENDICE.

MANIÈRE DE FAIRE DE PETITS PANIERS ET CORBEILLES EN SOIE ET PAPIER ROULÉ.

J'AI gardé pour la fin du *Manuel*, la description de ces petits paniers et corbeilles, parce que ce n'est qu'un amusement, toutefois je ne crois pas inutile de l'apprendre; les jeunes personnes pourront y employer leurs *momens perdus*, et faire de ces paniers pour cadeaux de fêtes et d'étrennes. En voici la façon.

Ces paniers se composent, comme je l'ai annoncé, de papier et de soie roulés. Quant à la soie, on la prend plate, un peu grosse, en bobine, afin de n'avoir point d'aiguillée à rattacher; on la choisit verte, amaranthe, ponceau, orange, lilas, comme l'on veut, cependant les deux premières couleurs sont les plus avantageuses. Quant au papier, vous prendrez une feuille de papier blanc à lettres commun, et vous tracerez dessus avec une règle, les petites bandes destinées à être garnies de soie. Ces bandes sont au nombre de trois, les bandes de *tra-*

verse, les petits montans, les grands montans. Les premières sont de petites bandes d'environ un demi-quart de longueur, et d'un pouce de largeur; les secondes sont de plus petites bandes, aussi larges, mais à peu près d'un tiers moins longues; les troisièmes sont des bandes longues comme les premières, mais larges d'une seizième. Au reste, on pourra allonger ou diminuer ces mesures, à proportion de celle que l'on voudra donner à son panier; pour cela il faudra en avoir déjà fait plusieurs.

Les bandes ainsi marquées, vous les séparerez les unes des autres en les coupant avec des ciseaux, et vous les mettrez à part, selon leur espèce; il vous en faudra quatre pour les grands montans, dix à douze pour les petits, et quarante à cinquante pour les traverses, plus ou moins, selon l'intervalle que vous mettrez entre les rouleaux de votre corbeille. Si c'est un panier, il vous faudra encore une grande bande aussi large, et plus longue de près du double que celles des grands montans, c'est-à-dire qu'elle aura un peu moins d'un quart d'aune; cette bande fera l'anse du panier. Vous pourrez aussi préparer deux autres bandes de traverse, si vous faites une corbeille pour servir d'anneaux, mais on remplace ordinairement ces anneaux par un petit nœud de ruban : néanmoins l'anneau est plus joli.

Vous prendrez ensuite chaque bande entre le pouce et l'index gauches, et la roulerez bien serrée avec l'index et le pouce droits, comme si vous vou-

liez froncer jusqu'à ce qu'elle fasse un petit rouleau d'égale grosseur. Ce rouleau achevé, vous le prendrez entre le pouce et l'index droits par un bout, de telle sorte que l'autre bout touche à la dernière phalange de l'index gauche; ce bout y touchera, parce qu'en même temps que vous prenez le rouleau de la main droite, vous prenez le bout de la bobine de soie entre le pouce et l'index gauches, pour décrire une spirale bien serrée sur le rouleau; cette spirale s'obtient par le seul mouvement de rotation du rouleau, la soie demeurant stationnaire entre les deux doigts susnommés. Quand le rouleau est recouvert tout entier, vous arrêtez la soie par un ou deux nœuds-coulans; pour commencer, on laisse sur le rouleau un bout de soie que l'on recouvre ensuite.

Il est nécessaire d'avoir un panier ou corbeille, modèle pour monter les rouleaux, on peut toutefois y suppléer. Prenez de la gomme arabique fondue dans un peu d'eau, ou bien de la colle de poisson, et collez ensemble les quatre grands montans, de manière qu'ils fassent un carré; collez ensuite tout autour et en dedans de ce carré, à une égale distance, les rouleaux de traverse; laissez-les sécher, puis collez quatre des petits montans comme vous avez collé les grands; placez en travers de ce carré les six ou huit rouleaux pareils à ces montans, en les collant en dedans du carré; inclinez ensuite les rouleaux de traverse après les avoir courbés au mi-

lieu, et commencez par coller aux quatre angles du petit carré, les quatre rouleaux partant des angles du carré supérieur. Rapprochez les rouleaux, et collez-les à une égale distance entre ces quatre points; nécessairement la distance sera beaucoup plus petite entre les rouleaux à ce second carré qu'au premier.

Vous ferez après cela votre anse, en arrondissant le grand rouleau et le collant de chaque bout, aux deux milieux des bords supérieurs du panier. Si c'est une corbeille, vous bouclerez un petit morceau de rouleau, et, passant dans cette boucle un rouleau dont les deux bouts seront collés circulairement comme un anneau, vous pincerez les deux bouts de cette boucle, et les collerez au milieu du rouleau qui sert de traverse à gauche au grand carré du haut; vous répéterez la même manœuvre à gauche.

Vous pourrez doubler ces petits paniers ou corbeilles, en enfonçant dedans, et retenant par quelques points un sac en taffetas de même largeur, mais un peu plus long, que vous serrerez en haut par des cordons; ce sac doit être de la couleur du panier. Si vous voulez faire vos paniers plus grands, il faudra mettre un rouleau un peu fort sur les rouleaux de traverse, entre le grand et le petit carré, afin d'augmenter l'agrément et la solidité. On peut aussi monter ces paniers sur des rouleaux collés circulairement en haut et en bas, à la place des

carrés; on aura ainsi des paniers ronds, mais ils sont plus difficiles à monter que les carrés, parce qu'on n'a point si exactement la mesure des quarts qu'à ceux-ci.

Je ne puis m'empêcher de dire, en terminant ce *Manuel*, que je donne un démenti formel à ceux qui prétendent que les femmes qui manient la plume ne savent point tirer l'aiguille.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES TERMES TECHNIQUES EMPLOYÉS DANS CE MANUEL.

A.

Accroc, 294.
Accrocher, 187.
Affiquets, 107.
Aiguilles à chasse-longue, 137.
— à crochet, 38.
— à maille, 85.
— à passer les bouts, 78, *à la note.*
— de rechange, 120.
— à tapisserie, 201.
— à tricoter, 85.
— à tricoter les bas, 84.
— à tricoter les jupes, 101.
Angle du talon, 137.
Anneaux mobiles, 218.
— de serviettes,
Annelé, 179.
Appliquer, application, 65.
Arrêter, arrêt au crochet, 64.
Arrière-points, 12.
Art de faire les bourses, 210.
— de la broderie, 37.
— de faire les cordons, ganses, chapeaux, lacets, 242.
— de la couturière, 5.
— de faire la dentelle, 145.
— de raccommoder les bas, 131.
— de la tapisserie, 194.
— du tricot, 84.
Assembler, jupe assemblée, 21.
Aubépine rose en chenille, 258.

B.

Baguer, 10.
Bagues en cheveux, 286.
Bagûres, 6.
Bande (petite) de gilet, 110, 111.
Barres de réseaux, 173.
Bas à côtes, 93.
Bâtir, bâtis, 6.
Bayadères, 283.
Berret, 118.
Bonnet d'homme, 97.
Bord du jupon, 102.
Bouillon, 81.
Bourré, bourrer, 48.

Bourriquet, 79.
Bourses, 236.
— à l'aiguille avec des dessins, 124.
— en ananas, 224.
— tricotées en ananas, 128.
— à arc-en-ciel, 231.
— en cheveux, 229.
— au crochet, 129, 232.
— en feston, 210.
— en filet jaspé, 230.
— en filet à plein de perles d'acier, 231.
— avec fleurs et devises, 229.
— avec des lames d'or, 127.
— en perles, 220.
— en perles à point de tapisserie, 223.
— en point de dentelle, 230.
— tricotées doubles, 126.
— tricotées en or et en soie avec des intervalles, *ibid.*
Boutonnière, 14.
— de cordonnet, 285.
Bracelets en cheveux, 286.
— en perles, 281.
Branches des petits paniers, 305.
Brides, 50.
— à A, 184.
— de bourse, 213.
Brides de boutonnière, 15.
— à l'échelle, 51.
— de la maille, 90.
— de réseaux, 173.
— turque, 50.
— turque double, 51.
Brode, 162.
Broder à pluie, 65.
Broderie appliquée, 76.
— d'application, 65.
— bombée, 43.
— des cartes géographiques, 229.
— en chenille, 70.
— de cordonnet, 55.
— de cordonnet à jour, *ib.*
— en couchure ou broderie lancée, 77.
— à découpage, 55.
— en guipure, 79.
— en laine, 74.
— lancée, 77.
— en paillettes et en cannetille, 81.
— sur papier vélin, 74.
— au passé, 66.
— au passé-épargné, 70.
— en piqué, 115.
— au plumetis, 42.
— en reprise, 36.
— en soie nuancée, 71.
— au tambour ou au crochet, 57.
— sur le tulle, 181.

C.

Camaïeux, 290.
Camions, 266.
Camisoles taillées (de nuit), 31.
Camisoles tricotées, prem. et deuxième façon, 116.
Carreau à dentelle (à cylindre), 145.

Carreau plat, 146.
Case, 213.
Casquettes tricotées, 117.
Casse, 146.
Casseaux, 147.
Cave, 146.
Cercle ou œillet nourri, 180.
Champ, 161.
Chapeaux de paille, 252.
— de tissu de coton et tissu de soie imitant la paille d'Italie, 250.
Chausson, 93.
Chenille en spirale, 265.
Cheveu d'esquisse, 288.
Chicorée, 268.
Chiffres en cheveux, 287.
Clair, 296.
Clinquant, cannetille, 81.
Coller la broderie, 82.
Commencer ou monter la dentelle, 148.
Composition de la dentelle, *ibid.*
Corbeilles en chenille, 271.
— de satin, 265.
— de petits rubans entrelacés, 266.
Cordon, cordonnet dru au plumetis, 56.
— cordonnet de tige, 48.
— à la main, 243.
— recouvert, 249.
Cordonner, cordon de bride, 52.
Côtes circulaires, 93.
— striées de Valais, 119.
Coulans, 248.
Coulisses, 11.
Couronne de la dent., 152.
Coussins, coussins à ganses croisées, 106.
Coutisses, 38.
Couture de bride, 53.
— de cordonnet, 57.
— des cordons de perles ou d'acier aux sacs, 284.
— à ourlet, 11.
— au passe-lacet, 103.
— plate, 9.
— à la reine, 26.
— tricotée, 104.
Crépines, 245.
Crochet à broder, 37.
— à ganse, 245.
— à tricoter,
Cylindre, 145.

D.

Découpage, 55.
Dégager l'aiguille, 126.
Demi-maille, 106.
— point, 152.
— roule, 61.
Dentelle d'Auvergne ou du Puy, 165.
Dentelures, 47.
Derrière de gilet, 112.
Descendre les réseaux, 172.
Dessin de dentelle, 147.
— modèle, 149.
Devant de gilet, 110, 111.
Doigtier, 31.
Doublage des robes, 24
Double-broche, 201.
— tricotage, 126.

Doubler les bas en glaçant, 141, *à la note.*
Doublure des sacs, dits ridicules, 282.
Doublure des semelles, 142.
Dresser, 154.
Droit fil, 18.

E.

Echancrer, 22.
Echapper la maille, 106.
Effilé, 204.
Elargissures, 90.
Emboire, 10.
Emmanchure, 22.
Empan, 62.
Engrèlure, 149.
Ensubles, 38.
Entoilage, entoiler, 189.
Entre-deux, 167.
Epingles à dentelle, 147.
— longues, *ibid.*
— (point d'), 173.
Etein, 201.
Etoffe d'application, 56.
Etrécissures, 89.
— de la passe des chapeaux, 252.
Etui à crochet, 38.

F.

Faux-point, 65.
Fente du jupon, 102.
Fermeture des bourses, 218.
— en diable, 219.
Feston à picot, 166.
— plein, 54.
Festonner, 53.
Fil de mesure, 29.
— simple, 201.
Filer en guipant, 247.
Filet à bâton rompu, 240.
— à baguettes, 238.
— à carreaux, *ibid.*
— à fond de Berlin, 239.
— rose, 239.
Fleurs artificielles en chenille, 258.
Fleurs en chenille mélangées de broderie, 253.
— de dentelle, 149.
Flotte de cheveux, 290.
Fond percé, 155, 156.
— ou toilé, 161.
Franges à compartimens, 209.
— de filet, 236.
— à fleurs, 207, 208.
— de perles, 223.
— tissées, 246.
Frisure, 81.
Frivolité, 54.
Froncé, 28.
Froncer, 23.
Fuseaux de dentelle, 146.

G.

Galon, galonner, 59.
Ganse des petits cordons, 243.
Ganse plate au crochet, 245.
— ronde en coton, 242.
Gants tricotés, 98.

Garnir les bas, 136, 137.
Garniture des robes, 29.
Gilet, 107.
— de trois morceaux, 114.
— tout d'un morceau, 110.
Glacer, 24.
Glands, 245.
Gousset de chemise, 30.
Gousset de côté du bas, 142.
— des doigts, 99.
Gribouillis, 39.
Grimer, grimure, 80.
Gros-point de tapisserie, *pl. III, fig.* 76.
Guipeuse, guipure, 247.
Guipoir, guiper, 246.

H.

Houppes, 248.

J.

Jaconas, 56.
Jeter des fils, 191 et 192.
Jeu d'aiguilles, 88.
Jour anglais, 170.
Jour à point de tapiss., 183.
— turc, 170.
Jupe assemblée, 21.
Jupes tricotées, 100.

L.

Lacets ronds sur les doigts, 244.
Lamé, 84.
Lancer, lancée (broderie), 77.
Lancer des points, 300.
Lattes de chêne, 38.
Lé, 17.
Lettres de l'alphabet, tapisserie, *pl. III, fig.* 76.

M.

Mailles apparentes, 125.
— à crochet, 131.
— échappées, 106.
— à l'envers, 87.
— de filet, 235.
— latérales, 104.
— mélangées de filet, 131.
— non apparentes, 125.
— retournées, 87.
— sautées, 90.
— unies ou à l'endroit, 87.
Manches des gilets, 108.
Marque, marquer, 194, 195.
Marquoir, 198.
Mat de la broderie, 52.
Métier à broder, 38.
— à filet, 136, *à la note.*
Mignonnettes, 165.
Mitaines à jour, 124.
Mode, 162.
Mollet du bas, 90.
Montans des petits paniers, 305.
Monter les bourses, 211.
— les bourses en ananas, 225.
— la broderie, 37.
— les manches, 22.
Mordre les coutures, 7.

Mortaises des lattes, 38.
Moule de bourse, 210.
— en carton, 224.
— à filet, 236.
— à franges, 236.
Moule à tapisserie, 204.
— turc, 129, 130.
Moulinet double, 176.
— simple, 175.
Muguet en chenille, 261.

N.

Nattes de rubans, 248.
Navette, 232.
Nœud-coulant, 85.
— à l'ongle double, 215, *à la note*.
Nœud du passé, 68.
— de tisserand, 215.
Nouet, 33.
Nuancer, nuer, 71, 72.

O.

OEil de perdrix, 156.
OEillet, 43.
— bordé, *ibid.*
— chenillé, *ibid.*
— moulinet, *ibid.*
— nourri, 180.
— ombré, 43.
— simple, *ibid.*
Ombrer en tricotant, 128.
Onde du feston, onder, 53.
Ouater, 26.
Ourler, ourlet, 9.
Ourlet à jour, 187.
Ouvrages en chenille, 253.
— en cheveux, 285.
— en filet, 232.
— en perles, 275.

P.

Paillettes, 81.
Paillon, *ibid.*
Paniers (petits) en papier roulé, 304.
Pantalons tricotés, 120.
Passé, 65.
Passé-épargné, 70.
Pâté, 81.
Pétales de chenille, 254.
Petit-côté, 21.
Picot, 166.
Pièces d'épaule, 30.
Pied du métier à broder, 38.
— de dentelle, 149.
Piqué, 14.
Piquer, 13.
Planchette du carreau, 146.
Pleins, 65.
Pli-rentré, 6.
— volant, 25.
Plis-creux, 268.
— doubles, contrariés, *ibid.*
Plumetis, 42.
Point d'Alençon, d'après Rolland, 159.
— d'Angleterre, 163.
— arrière, 6.
— en barbiches, 79.
— de bontonnière, 14.
— brodé en biais, 177.
— brodé en droit fil, 176.
— de Bruxelles, 154.

Point de chaînette, 95.
— contrarié, 37.
— à cordon, 174.
— côté, 9.
— de cordonnet, 52.
— de coutume, ou commun, 152.
— de couture, 90.
— croisé, 137, 138.
— de dentelle ou à jour, 168.
— devant, 5.
— doublé, 50.
— d'épine, 54.
— d'épinette, 55.
— d'épingles, 173.
— d'esprit, *ibid.*
— d'esprit, 157.
— à étoile, 170.
— fendu, 69.
— de feston, 54.
— feuilleté, 202.
— à fils tirés, 168.
— jeté, 154.
— lacé, 294.
— longitudinal, 55.
— de Malines brodé, 164.
— de marque, 198.
— du milieu, 50.
— en mosaïque simple.
— de moulinet, 174.
— noué, 54.
— à œil de perdrix, 178.
Point à œil de perdrix sur tulle, 182.
— à œillets ou annelés, 170.
— à œillet de feston, *ibid.*
— de Paris, ou point double, 158.
— perdu, 69.
— (petit) de tapisserie.
— à points-d'esprit en croix, 178.
— rayé, 174.
— rayé à points-d'esprit, 171.
— de surjet, 6.
— de tapisserie à carreaux, 199.
— de tapisserie à losange, *ibid.*
— transversal, 50.
— de tulle, 171.
Pointe, 17.
Ponçage, 34.
Poncer, 32.
Ponçoir, 33.
Porte-montres en chenille, 271.
— en perles, 278.
Portes d'agrafes, 285.
Prendre le point, 174.
— sans faire, 90.

R.

Raccommodage des dentelles, 191.
— du picot, 193.
Raccorder, 56.
Racher, 78.
Rajouter, 88, *à la note.*
Ramaillage, 134.
Ramaillage de côté, 136.
Ramailler, 133.
Rapporter, 294.
Rattacher le fil cassé à la dentelle, 158.
Ravaudage, 131.
Recoupage des bas, 142.

Rehausser la broderie, 80.
Reine-Marguerite en chenille, 261.
Relever à l'aiguille les mailles coulées, 132.
— en tricotant, les mailles échappées, 106.
Renforcer, 289.
Repriser, 302.
Reprises lacées, 298.
— à dentelle, 296.
— perdues, 301.
— à pièces, 293.
Reprises à point de boutonnière, ou de feston, 297.
— simples, 293.
— à surjet, 294.
Ressemelage, 141.
Resserrement de la broderie, 80.
Rose brodée au plumetis, 45.
Roule, 60.
— de la couture à ourlet, 12.
— du froncé, 28.
Ruban à cheval, 113, *note*.

S.

Sacs, 281, 282.
— de tricot, 120.
Sauter la maille, 90.
Sillon, 45.
Surjet, surjeter, 6.

T.

Talon du bas, 90.
Talonnière, 142.
Tapis d'ameublement, 204.
— de lampes, 206.
— de pied, 200.
Tapisserie, 194.
Tête à pointe, 19.
Têtes de franges, 246.
Tige à cordonnet, 47.
— au passé, 68.
Tors, 155.
Tracaner, 80.
Trace, 161.
Tracé, tracer, 42.
Travailler la dentelle d'idée, 148.
Traverses des paniers, 305.
Trelissage, 60.
Trelisser, 59.
Tricot boutonné, 122.
— à cordon, 123.
— à crochet,
— élastique, 93.
— à jour, 121.
— de peluche, *ibid.*
— en spirale ou tortueux, 103.
— ou tricotage, 84.
— varié, 122.
Trou, espèce de dentelle, 165.
Trous en long comme des baguettes, 122.
— dits à crochet dans le tricot au crochet, 131.
Tulipe en chenille, 257.

V.

Véler, 11.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS..... *Page* 1

CHAPITRE PREMIER. L'art de la couturière ou de la tailleuse de robes..... 5

CHAP. II. L'art de la broderie..... 32

Dessin des broderies..... *ibid.*
Diverses espèces de broderies..... 36
Broderie en reprise..... *ibid.*
Broderie au plumetis..... 42
Broderie de cordonnet..... 55
Broderie au tambour ou au crochet..... 57
Broderie au passé..... 66
Broderie au passé-épargné ou en chenille..... 70
Broderie en soie nuancée..... 71
Broderie en laine..... 74
Broderie appliquée..... 76
Broderie en couchure..... 77
Broderie en guipure..... 79
Broderie en paillettes et en cannetille..... 81

CHAP. III. L'art du tricot..... 84

Manière de faire les bas..... 88
Manière de faire les chaussons..... 93
Manière de faire les bonnets d'homme..... 97
Manière de faire les gants..... 98
Manière de faire les jupes..... 100
Manière de faire les gilets..... 107
Gilet tout d'un morceau..... 110
Manière de faire les camisoles..... 116
Manière de faire les casquettes et berrets en tricot. 117
Manière de faire les pantalons..... 120

Du tricot à jour..... 121
Bourses à l'aiguille avec des dessins..... 124
Bourses tricotées doubles..... 126
Bourses tricotées en or et en soie, avec des intervalles..... *ibid.*
Bourses tricotées en ananas..... 128
Bourses au crochet..... 129
(Voy. le chap. VI de l'art de faire les bourses.)
L'art de raccommoder les bas..... 131
CHAP. IV. L'art de faire la dentelle..... 145
Point de Bruxelles..... 154
Point de Paris..... 159
Point d'Alençon, d'après Rolland..... *ibid.*
Point d'Angleterre..... 163
Point de Malines brodé..... 164
Dentelle d'Auvergne ou du Puy..... 165
Picot..... 166
Blondes..... 167
Tulles..... *ibid.*
Points de dentelle ou à jour..... 168
Point de tulle..... 171
Point de tulle..... 175
Point rayé..... *ibid.*
Point à cordon..... *ibid.*
Point de moulinet..... *ibid.*
Point brodé en droit fil..... 176
Point brodé en biais..... 177
Point rayé à points-d'esprit..... *ibid.*
Point à œil de perdrix..... 178
Point à points-d'esprit en croix..... *ibid.*
Point à étoile..... 179
Point à œillet, ou annelé..... *ibid.*
Point à œil de perdrix sur tulle..... 182
Jour à point de tapisserie..... 183
Ourlets à jour..... 187
Entoilage..... 189
Raccommodage des dentelles..... 191
CHAP. V. L'art de la tapisserie.— Marque..... 194
Tapis de pied..... 200

Tapis d'ameublement..... 204
Tapis de lampes..... 206
CHAP. VI. L'art de faire les bourses..... 210
Bourses en feston..... *ibid.*
Bourses en perles..... 220
Bourses en ananas..... 224
Bourses avec fleurs et devises..... 229
Bourses en cheveux..... *ibid.*
Bourses en point de dentelle..... 230
Bourses en filet..... *ibid.*
Bourses au crochet..... 232
CHAP. VII. Ouvrages en filet..... *ibid.*
Bourses..... 236
Franges..... *ibid.*
Tours en soie..... 237
Filet à carreau..... 238
Filet à baguettes..... *ibid.*
Filet à fond de Berlin..... 239
Filet-rose..... *ibid.*
Filet rond..... 240
Filet à bâton rompu..... *ibid.*
CHAP. VIII. L'art de faire les cordons, ganses, lacets, chapeaux de ganses, etc..... 242
Manière de faire des cordons à la main..... 243
Lacets ronds faits sur les doigts..... 244
Manière de faire la ganse plate au crochet..... 245
Manière de faire les chapeaux en paille, tissu de coton et tissu de soie imitant la paille d'Italie... 250
CHAP. IX. Ouvrages en chenille..... 253
Fleurs artificielles en chenille..... 256
Corbeilles et porte-montres..... 262
CHAP. X. Ouvrages en perles..... 275
Bourses en perles..... 276
Tableaux..... *ibid.*
Anneaux de serviettes..... 277
Porte-montres..... 278
Sacs et bracelets..... 281

CHAP. XI. Ouvrages en cheveux..... 285
Cordons en cheveux, bagues, bourses et bracelets. 286
Chiffres en cheveux..... 28
Camaïeux..... 29

CHAP. XII. L'art des reprises, contenant les reprises simples, à surjet, à pièce, à dentelle, les reprises lacées, et les reprises perdues..... 29

Reprises à surjets..... 29
Reprises à dentelle..... 296
Reprises à point de boutonnière ou de feston..... 297
Reprises lacées..... 298
Reprises perdues..... 301

APPENDICE. Manière de faire de petits paniers et corbeilles en soie et papier roulé..... 304

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

Fig

Fig. 6.

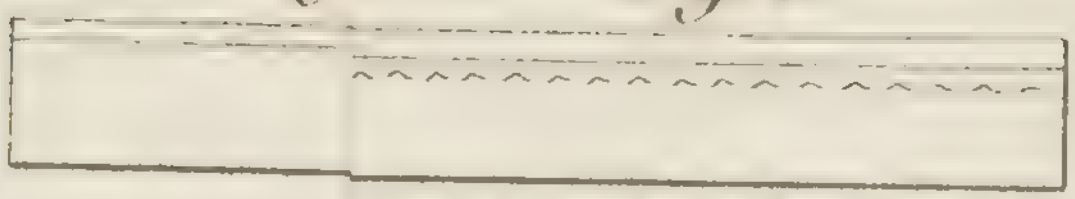
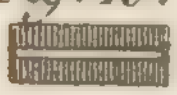


Fig. 10.



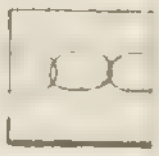


Fig. 14.

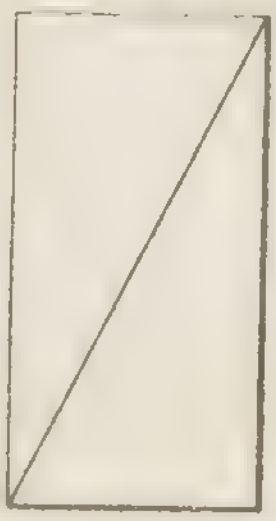


Fig. 15.

Fig. 22.

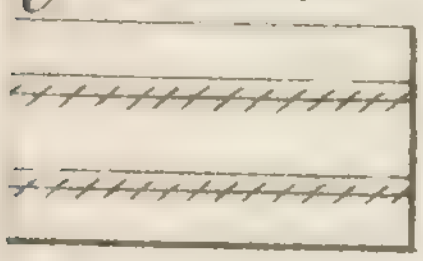


Fig. 23.

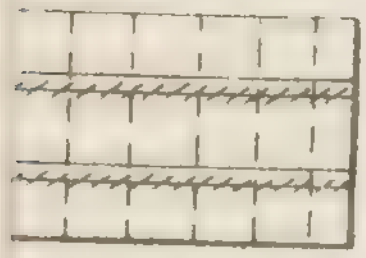


Fig. 34.

Fig. 35.

Fig. 35 ibid.

Fig. 36.

Fig. 37.

Fig. 30.

Fig. 4

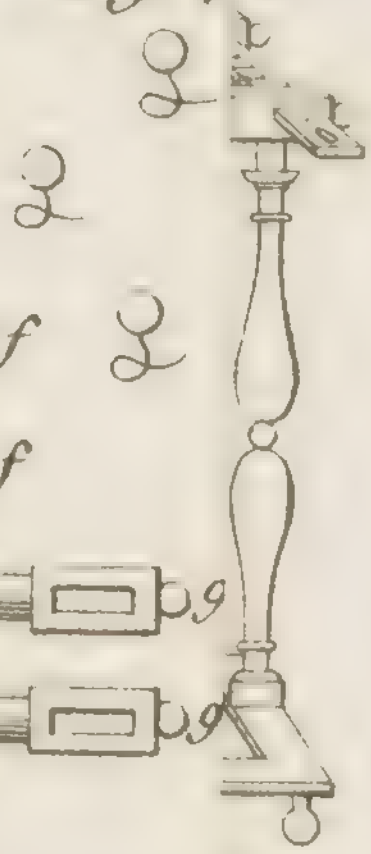


Fig. 46.

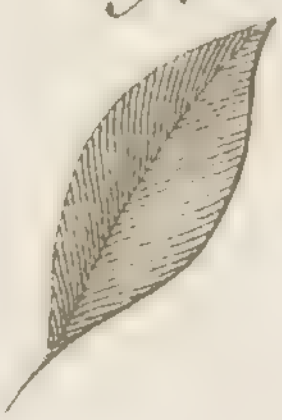
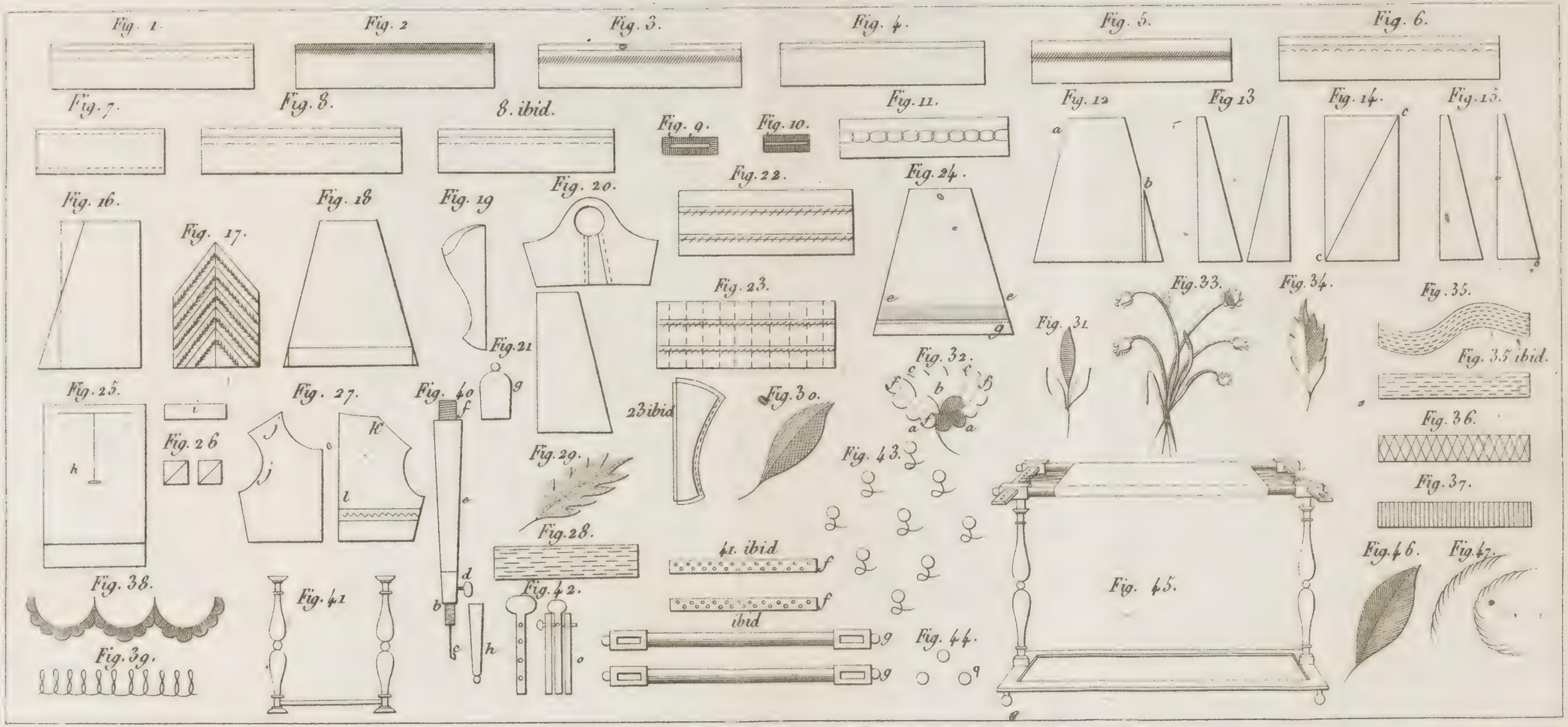


Fig. 47.

Guiguet Sculp.



Guyuet Sculp.

Fig. 48.

48. ibid.

Fig. 50.

Fig. 49.

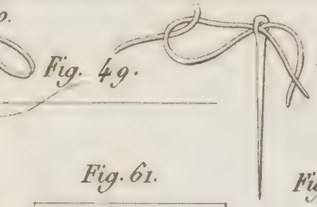


Fig. 51. Fig. 52.

Fig. 53.

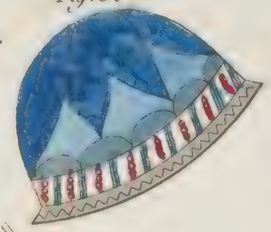


Fig. 54.

Fig. 55.

Fig. 56.

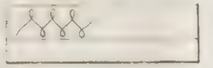


Fig. 57.

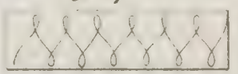


Fig. 66.

Fig. 68.

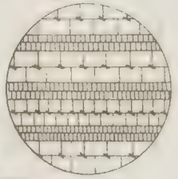


Fig. 69.

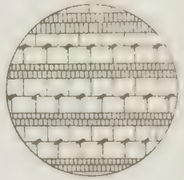


Fig. 58.

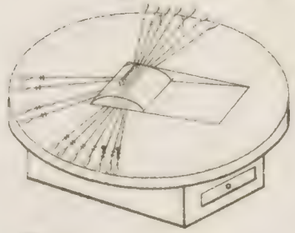


Fig. 59.

Fig. 60.

Fig. 61.

Fig. 63.

63. ibid.

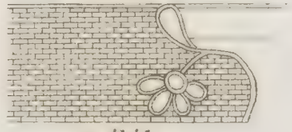


Fig. 62.

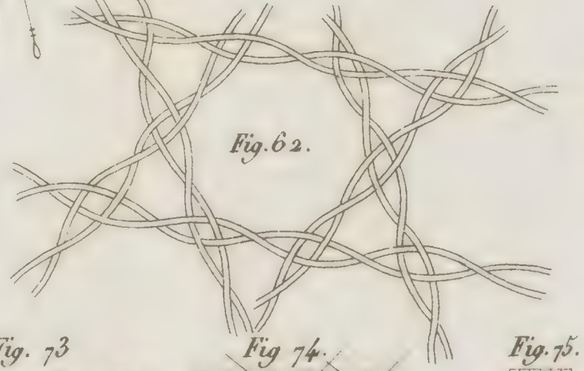
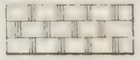
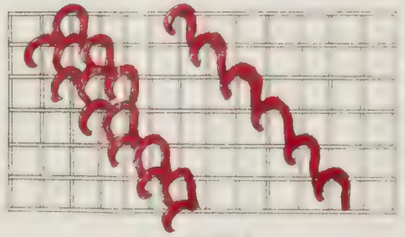


Fig. 64.

Fig. 67.



76. ibid.



76. ibid.

Fig. 70.

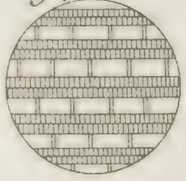
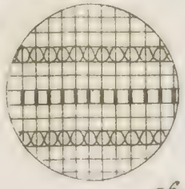


Fig. 71.

Fig. 72.



72. ibid.

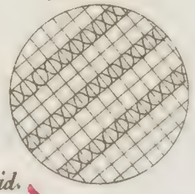


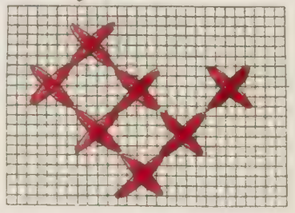
Fig. 73

Fig. 74.

Fig. 75.

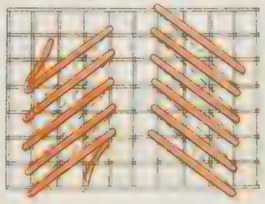
Fig. 65.

Fig. 76. ibid.

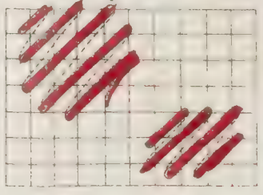


76. ibid.

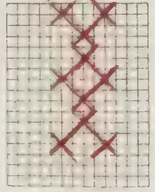
76. ibid.



76. ibid.

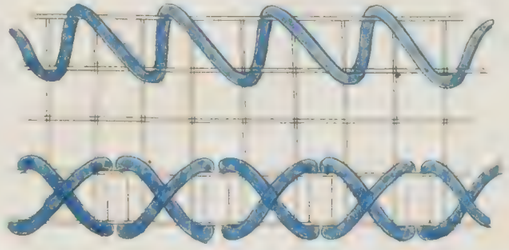


75. ibid.



76 ibid.

76.



Guiguet Sculp.

Fig. 75. ibid.

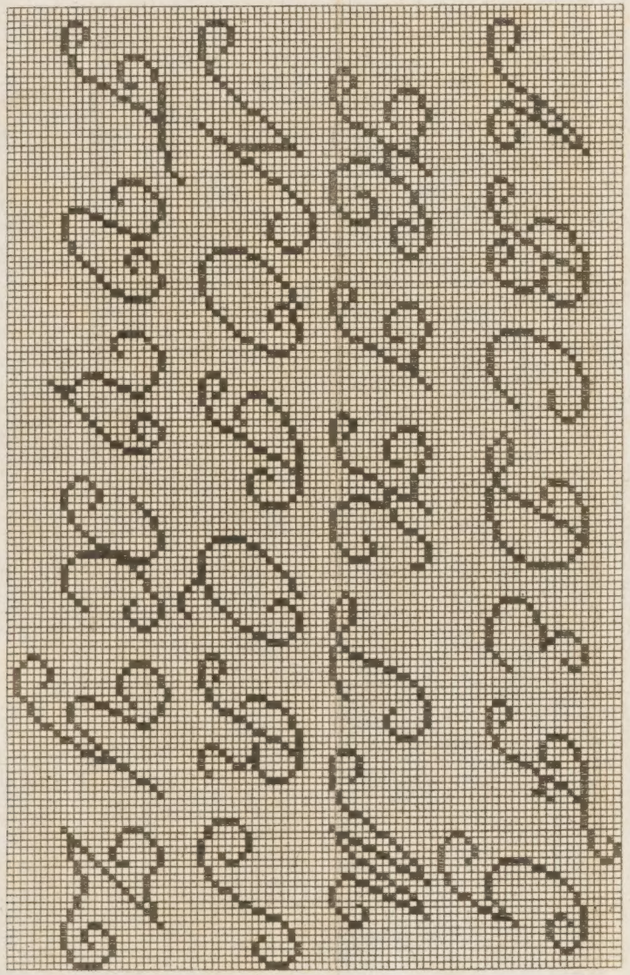
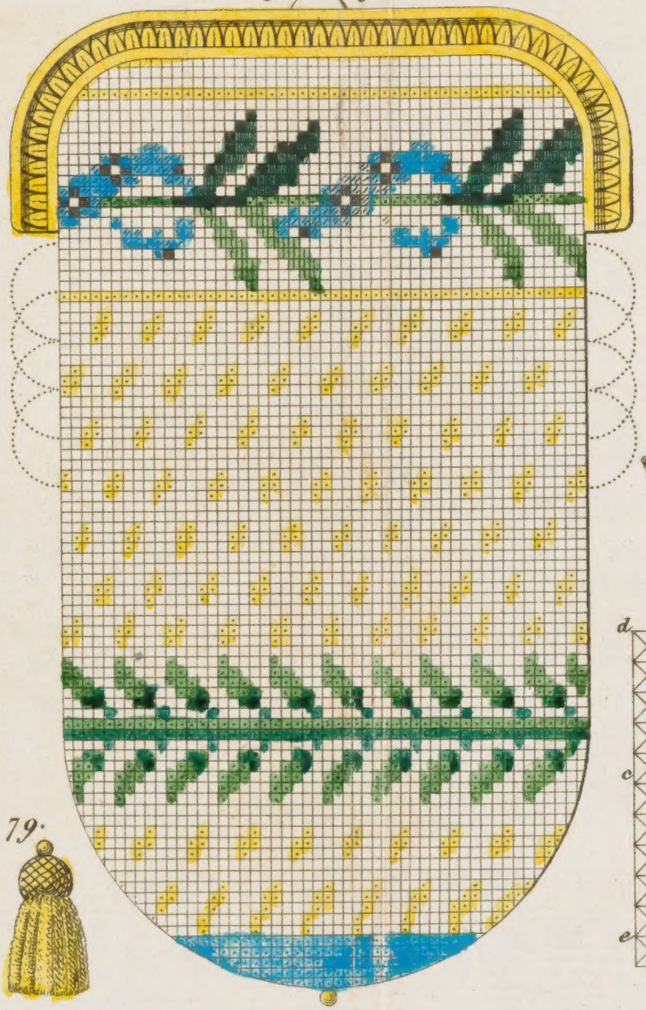


Fig. 79.



79.

Fig. 77.

79. ibid.

Fig. 78.

Fig. 80.

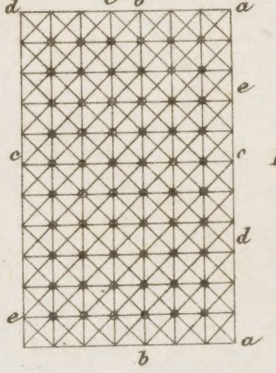


Fig. 81.

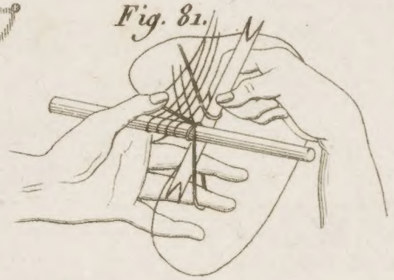


Fig. 82.

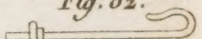


Fig. 86

Fig. 88.

Fig. 83.

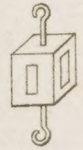


Fig 84.

Fig. 85

Fig. 87.

Guiguet Sculp.

Zirc
Sapl
Rub
Éme

———

Béryl

———

———

Cris
pi

——

Ame

———

———

Tou
Rube
Idoc

Manuel d'Arpentage, ou Instruction sur cet art et celui de lever les plans, par M. Lacroix, membre de l'Institut. 1 vol. orné de pl. 2 fr. 50 c.

Manuel d'Arithmétique démontrée, par M. Collin. 5e édit. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel d'Astronomie, par M. Bailly. 2 fr. 50. c.

Manuel Biographique, ou Dictionnaire historique abrégé des grands Hommes, par M. Jacquelin; revu par M. Noël. 2 gr. vol. 6 fr

Manuel du Boulanger et du Meunier, par M. Dessables. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel du Brasseur, ou l'Art de faire toutes sortes de bière, par M. Riffault. 1 v. 2 f. 50 c.

Manuel des Habitans de la Campagne. 1 v. 2 f. 50 c.

Manuel du Chasseur et des Garde-Chasses, suivi d'un Traité sur la Pêche; par M. de Mersan. 1 vol. 3 fr.

Manuel de Chimie, par M. Riffault. 1 vol. 3 fr.

Manuel de Chimie amusante, par le même. 1 vol. 3 fr.

Manuel du Cuisinier et de la Cuisinière, par M. Cardelli. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel des Demoiselles, par madame *Elisab. Celnart*. 1 vol. orné de pl. 3 fr.

Manuel du Distillateur-Liquoriste, par M. *Lebeaud*. 1 vol. 3 fr.

Manuel du Fabricant de Draps, par M. *Bonnet*, anc. fabricant à Lodève. 1 v. 3 fr.

Manuel des Garde-Malades, par M. Morin. 1 v. 2 fr. 50 c.

Le nouveau Géographe manuel, par M. Devilliers. 1 v. orné de 7 cartes. 3 fr. 50 c.

Manuel complet du Jardinier, dédié à M. T[illegible]ain; par M. Bailly. 2 vo[illegible] 5 fr.

Manuel du Limonadier, du Confiseur et du Distillateur, par M. Cardelli. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel des Marchands de Bois et de Charbons, suivi de nouveaux Tarifs du Cubage des bois, etc.; par M. Marié de l'Isle. 1 v. 3 fr.

Manuel de Médecine et de Chirurgie domestiques. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel de Minéralogie, par M. Blondeau. 1 v. 3 fr.

Manuel du Naturaliste préparateur, par M. Boitard. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel du Parfumeur, par madame Gacon-Dufour. 1 vol. 2 fr. [illegible] c.

Manuel du Pâtissier et de la Pâtissière. 2 fr. [illegible]0 c.

Manuel du Peintre en bâtimens, du Doreur et du Vernisseur, par M. Riffault. 1 vol. 2 fr 50 c.

Manuel de Perspective du Dessinateur et du Peintre, par M. Vergnaud. 3 fr.

Manuel du Physique, par M. Bailly. 1 vol. 2 fr. 50 c.

Manuel du Praticien, ou Traité de la science du Droit, par M. D..., avoc. 3 fr. 50 c.

Manuel du Tanneur, du Corroyeur, de l'Hongroyeur, par M. Chicoineau. 3 fr.

Manuel du Teinturier, suivi *de l'Art du Dégraisseur*; par M. Riffault. 1 vol. [illegible] fr.

Manuel du Vigneron français, par M. Thiébaut de Bernéaud. 1 vol. 3 fr.